



Marie-Dominique
Philippe, o.p.

Toute paternité vient de Dieu

Être père
aujourd'hui

Parole et Silence

« TOUTE PATERNITÉ VIENT DE DIEU »

Marie-Dominique Philippe, o.p.

**« TOUTE PATERNITÉ
VIENT DE DIEU »**

Être père aujourd'hui

Parole et Silence

Nihil obstat

Fr. Philippe-Marie Mossu
Communauté Saint-Jean

© Éditions Parole et Silence, 2009
ISBN: 978-2-84573-823-2

Avant-propos

« **C**e qu'il y a de plus vital en nous du point de vue de la grâce, du point de vue de notre vie chrétienne, c'est de pouvoir avoir le même regard que Jésus sur son Père, qui est notre Père, et de pouvoir dire en toute vérité avec Jésus : "Notre Père". Car il l'est pleinement ; d'une manière autre que pour Jésus, bien sûr, mais d'une manière réelle et en toute vérité. Voilà le grand mystère de notre vie chrétienne, et il commande tout le mystère de la famille chrétienne. »

Par ces quelques mots, extraits d'une conférence datant de 1992, le père Marie-Dominique Philippe nous introduit lui-même à la lecture de ce livre qui regroupe les conférences qu'il a données aux Associations Familiales Catholiques à Paris en 1981-1982. C'est à la fois le mystère du Père qu'il nous aide à découvrir, et la paternité humaine, dans toutes ses dimensions.

I

La place du père dans le plan de Dieu

Le sujet que nous abordons cette année est peut-être le sujet principal de la vie chrétienne : la paternité. Cela n'enlève rien à la grandeur de la maternité, mais il faut reconnaître que, selon la Révélation, la place primordiale est celle du père. C'est le Père qui est source de tout, et c'est vers le Père que nous devons tous retourner. Il est important pour nous de situer ce mystère dans le plan de Dieu. C'est pour cela que cette première conférence sera un peu plus théologique que les autres. Dans la quatrième conférence nous regarderons la source de toute paternité : ce sera la « remontée » vers le Père. Aujourd'hui nous regardons plutôt le plan de Dieu et l'ordre de la sagesse de Dieu, pour essayer de comprendre quelle est dans ce plan la place du père ; non pas en premier lieu la place du Père qui est dans les cieux mais : pourquoi Dieu a-t-il voulu qu'il y ait des hommes qui soient pères ? On est tellement habitué à cela qu'on n'y pense même plus. C'est pourtant très grand, que Dieu ait voulu que des créatures soient pères et puissent être vraiment des images vivantes de l'unique Père qui est dans les cieux. L'homme ne prend pas suffisamment conscience de la grandeur de la paternité. Facilement on considérerait la paternité comme une fonction, comme un métier. Or ce n'est pas un métier, c'est évident, ni une

fonction ; c'est quelque chose de beaucoup plus grand. Voilà ce que je voudrais essayer de saisir avec vous. Ce n'est pas facile. Si, de ce fait, cette première conférence est un peu difficile, les suivantes seront là pour aider à comprendre. Il est bon d'avoir au point de départ une grande vision un peu synthétique. C'est ce que nous essaierons de faire aujourd'hui, en soulevant certains points que nous reprendrons ensuite d'une manière plus précise.

Pourquoi la création de l'homme qui doit être père ? Les anges ne sont pas pères, même saint Michel que nous aimons tant et qui joue un rôle si important dans les combats de Dieu. Saint Michel n'est pas notre père. Il est un merveilleux serviteur parce qu'il est un contemplatif pur qui est tout entier relatif à Dieu dans sa contemplation et qui vit du mystère de la Très Sainte Trinité, mais il n'est pas père. Et comment se fait-il que notre père selon la chair et le sang, et selon notre cœur humain, ait auprès de nous une place toute particulière, si particulière que saint Michel ne peut pas le remplacer ? Pourquoi Dieu a-t-il voulu, au-delà des anges, réaliser ces petites créatures que sont l'homme et la femme, qui peuvent être père et mère ? Dieu a voulu que, parmi les dernières créatures, il y ait un fils aîné, qui est l'homme et qui sera père, et une benjamine : la femme, qui sera mère. C'est cela que nous devons essayer de comprendre. Pourquoi Dieu a-t-il voulu cette dernière étape de la création ? Dans sa sagesse, Dieu ne s'est pas arrêté au mystère des anges – heureusement pour nous, parce que nous ne serions pas ici ! Il a voulu qu'il y ait quelque chose de très différent, la création de notre univers et, au sommet de cette création, l'homme et la femme. Pourquoi Dieu a-t-il voulu, au-delà de la création angélique, la création de cet univers physique ? Autrement dit, et c'est une des questions les plus fondamentales qu'on puisse se poser : comment se fait-il qu'un Dieu qui est Esprit crée un monde matériel ?

Il y a ici deux tentations, deux erreurs possibles. La première est de considérer que la matière est mauvaise et donc qu'elle n'est pas de Dieu: il est impossible qu'un esprit crée la matière! Il y a ainsi toute une tradition perverse qui rejette la matière, et qui est comme « l'ornière » la plus fondamentale dans laquelle tombe l'humanité. Cette « ornière » provient de la première tentation, ou plus exactement du premier péché: le péché d'orgueil, la révolte angélique. Lucifer, en effet, a refusé que Dieu, qui est Esprit, puisse créer la matière; pour lui c'est impensable. On dira donc que la matière est mauvaise, que le corps est mauvais, qu'il est source de toutes les fautes. Certes le corps peut nous appesantir et nous empêcher d'être vraiment des êtres spirituels. Il est évident que la matière est parfois quelque chose qui nous alourdit, mais en elle-même, elle n'est pas mauvaise, elle est bonne si elle est ordonnée à l'esprit. Précisons: elle est être « en puissance », elle n'est pas mauvaise en soi, mais elle a besoin, pour être bonne « en acte », d'être ordonnée à quelque chose de plus grand qu'elle. La matière livrée à elle-même est un principe d'errance, elle n'a pas d'ordre. Remarquons, du reste, qu'en fait elle n'est jamais livrée à elle-même parce qu'elle est toujours déterminée. La matière qu'étudie le scientifique est une matière déterminée, elle a un ordre, intérieur, très caché, mais elle a un ordre parce que ce n'est pas la matière livrée à elle-même; c'est une matière qui fait partie de notre univers. C'est une matière qui, dans la sagesse de Dieu, est ordonnée à l'homme, et en dernier lieu ordonnée à la résurrection des corps. Si Dieu a voulu créer le monde de la matière, c'est pour pouvoir réaliser son chef-d'œuvre: lier l'esprit et la matière.

L'autre erreur, l'autre « ornière », c'est de considérer que la matière n'est pas distincte de l'esprit, et que grâce à l'évolution on passe de la matière à l'esprit. C'est une tentation très grande, c'est la tentation moderne, tandis que

la première est très ancienne. L'une vient du démon et l'autre vient de l'homme! Cette seconde erreur revient à considérer que la matière n'est pas seulement ordonnée à l'esprit, mais est déjà l'esprit. Il est vrai que la matière a été pensée par un esprit, qu'elle a donc un lien avec l'esprit; mais elle n'est pas l'esprit. Jamais la matière ne sera l'esprit, même si l'homme la transforme de plus en plus; car elle est substantiellement distincte de l'esprit. Notre corps ne sera jamais notre âme spirituelle, il en sera toujours distinct, même dans la résurrection; il sera spiritualisé, il sera divinisé, il sera transformé, mais il ne sera pas notre âme glorieuse. Il y aura toujours une distinction entre les deux, et une distinction substantielle. Tel est l'enseignement de saint Thomas, fidèle à l'enseignement de l'Église, à toute la Tradition.

Ces deux erreurs vont très loin. Elles nous empêchent de comprendre la vision de sagesse de Dieu; et, du fait qu'elles portent sur quelque chose de très radical, elles ont d'immenses répercussions. La matière a été créée par Dieu, et saint Thomas précise qu'elle est « concrétée¹ », en ce sens qu'elle n'est pas créée séparément, indépendamment de certaines déterminations. Dieu n'a pas créé un réservoir de matière informe dont on ne saurait pas exactement ce que c'est (en fait on ne pourrait même pas savoir du tout ce que c'est), Dieu a créé tout de suite des réalités existantes. Quelle a été la première réalité existante que Dieu a créée dans le monde physique? Nous ne le savons pas. Nous pouvons émettre toutes les hypothèses, mais nous n'en savons rien. Ce que nous savons, c'est que notre univers est, dans la vision de la sagesse de Dieu, ordonné à la création de l'homme et de la femme. Et si Dieu a créé ce monde physique, ordonné à l'homme et la femme, c'est pour que l'homme devienne père et que la femme devienne mère.

1. Cf. *Somme théologique*, I, q. 7, a. 2.

L'alliance fondamentale et première que Dieu a voulu réaliser entre l'homme et la femme, et entre l'homme et la femme *et lui*, est l'alliance dans la fécondité, l'alliance du père et de la mère avec lui. Le début de la Genèse (auquel Jean Paul II nous demande d'être très attentifs²) le montre bien; et nous n'avons pas le droit de mettre les onze premiers chapitres de la Genèse entre parenthèses, en disant que « tout commence avec Abraham ». Non, tout ne commence pas avec Abraham. Si nous regardons la Genèse uniquement à partir d'Abraham, sous prétexte que c'est là que le récit commence à être à peu près historique, il y a quantité de choses que nous ne pouvons pas comprendre. Abraham est certes une très grande figure, nous le verrons la prochaine fois; mais ce n'est pas là que nous avons la vision première de Dieu sur l'homme et la femme. Or nous devons toujours revenir à cette vision première de Dieu sur l'homme et la femme, à cette alliance fondamentale dans la fécondité, et donc à la famille. Le Saint-Père lui-même insiste beaucoup sur l'importance du renouveau de la famille dans le renouveau de l'Église. Il ne peut pas y avoir de renouveau de l'Église sans un renouveau de la famille. C'est quelque chose de fondamental, selon la sagesse de Dieu. Dieu n'a pas fait une première alliance – je parle de l'alliance fondamentale – avec l'homme seul, et ensuite avec la femme. Selon le premier récit de la création, Dieu, dans sa délibération divine, éternelle, dit: « Faisons l'homme à notre image », et le récit précise: « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa³. » Tout de suite, dans la vision de Dieu, ils sont deux. Quant au second récit de la création, il nous montre Dieu façonnant l'homme puis disant: « Il n'est pas bon que

2. Voir *À l'image de Dieu, homme et femme*, Le Cerf 1980 (audiences du mercredi du 5 septembre 1979 au 2 avril 1980).

3. Gn 1,27.

l'homme soit seul⁴. » L'homme seul n'est pas père. Si donc « il n'est pas bon que l'homme soit seul », cela prouve que l'homme n'est pas « bon » s'il n'est pas père. Voilà le jugement de Dieu sur sa créature, à rapprocher de ce qui était dit précédemment, dans le premier récit : « Cela était très bon », *valde bonum*⁵. Mettons ces deux textes l'un à côté de l'autre et nous voyons tout de suite la lumière jaillir. Quand Dieu créa l'homme et la femme simultanément, selon le premier récit de la création, il dit : « Cela est très bon ». Et dans le second récit, où il crée l'homme en premier lieu, seul, il dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. » Dieu nous fait donc comprendre que la bonté de l'homme c'est d'être père, et que c'est là qu'il achève son œuvre de Créateur.

Cette alliance de Dieu avec l'homme et la femme dans la fécondité est évidemment pour l'enfant, puisque les parents existent déjà, mais il y a un rejaillissement immédiat sur l'homme et la femme puisque c'est à partir de ce moment-là que l'homme peut être bon comme père, et que la femme peut être bonne comme mère. Il est important, du point de vue théologique, de saisir cela. Dieu a voulu que cette alliance fondamentale soit avant la faute, et il a voulu qu'elle ne soit pas touchée par la faute. Cela aussi est très significatif. Regardez la première faute, qui nous est présentée d'une manière symbolique par le serpent tentant la femme : l'homme et la femme ne sont pas unis dans la faute, celle-ci au contraire les sépare. Cela, c'est la stratégie intelligente de Lucifer. Quand on est astucieux, on divise pour régner. Le démon, pour régner, a divisé ce que Dieu a uni. Il a séparé la femme de l'homme pour pouvoir l'atteindre avec plus d'efficacité. Si la femme était restée avec l'homme, le démon n'aurait pas osé attaquer les deux. Il a attaqué la femme seule. C'est juste l'inverse du regard

4. Gn 2,18.

5. Gn 1,31.

de Dieu. Le démon ne nous regarde jamais quand nous sommes liés de véritable amitié, d'amour surnaturel avec quelqu'un. Le démon ne regarde pas les deux ensemble : ils sont trop forts. C'est dit dans l'Écriture : « Un frère lié à son frère est comme une place forte⁶. » Quand il y a vraiment un lien d'amour entre l'homme et la femme, le démon n'attaque pas parce qu'il se trouve devant une forteresse ; mais il essaie de faire sortir la femme de la forteresse – ou parfois l'homme, mais ici nous nous référons au texte de l'Écriture – pour l'attaquer seule. Et là il l'attend et l'entraîne. Ce n'est donc pas le père qui a été tenté, ni la mère, c'est la femme avant qu'elle soit mère ; et l'homme a péché avant d'être père. Il y a là un enseignement.

Il nous est montré ensuite qu'après la faute Adam « connut Ève⁷ » et qu'Ève mit au monde son premier enfant. L'alliance de l'homme et de la femme (du père et de la mère) avec Dieu demeure donc au-delà du péché comme quelque chose de radical, ce qui nous fait comprendre qu'elle touche la nature humaine dans ce qu'elle a de plus profond. Beaucoup de choses ont été brisées par le péché, notamment le bonheur initial du paradis terrestre. L'homme, en devenant père, ne retourne pas au paradis terrestre. C'est un autre bonheur, c'est une autre bonté. La faute a fait perdre à l'homme et à la femme cette dignité particulière de la justice originelle. Ils ont donc perdu la grandeur que Dieu leur avait donnée au point de départ, qui était un état de perfection, mais qui n'était pas liée immédiatement à leur nature humaine. Au contraire, la paternité et la maternité sont liées directement à la nature humaine. Nous découvrons par là qu'il est essentiel à l'homme d'être père et à la femme d'être mère, dans la vision première de la sagesse de Dieu.

6. Pr 18,19 (Vulgate).

7. Gn 4,1.

Dans la re-crédation, c'est-à-dire dans l'ordre chrétien, Dieu donnera à l'homme une nouvelle paternité et à la femme une nouvelle maternité : la paternité spirituelle (liée au sacerdoce) et la maternité spirituelle liée à celle de Marie à la Croix. Mais cela ne supprime pas le premier ordre de sagesse. Ce premier ordre de sagesse, nous devons le regarder pour lui-même en comprenant que cet ordre, à cause du péché, a été abîmé, mais que ce qu'il y a de fondamental dans ce premier ordre de sagesse demeure au-delà du péché et que Dieu s'est servi des conséquences de la faute pour faire quelque chose de nouveau et d'encore plus grand. Et ce « quelque chose » de nouveau et d'encore plus grand, nous le voyons dans le mystère du Christ, dans le mystère de Joseph, dans le mystère de Marie. Nous y reviendrons. Ce qu'il faut bien saisir au point de départ, c'est ce qu'il y a de fondamental dans l'ordre de la sagesse de Dieu. Dieu a créé l'homme pour qu'il soit père – « Multipliez-vous⁸ » –, il a créé la femme pour qu'elle soit mère. Et cela pour qu'ils soient bons, c'est-à-dire qu'ils soient des créatures parfaites selon la volonté de Dieu.

Une fois qu'on a compris cela, on peut entrer plus profondément dans cette intention de Dieu. En créant les anges, Dieu ne pouvait pas communiquer ce qu'il y a en lui de plus intime. Ce qu'il y a en Dieu de plus intime et de plus profond, c'est la paternité. Dieu est Père. Il l'est en tant que Dieu. Déjà des païens, en particulier les néoplatoniciens, le sentaient sans avoir la révélation de la Très Sainte Trinité. Ainsi Plotin (qui vivait au III^e siècle après Jésus-Christ, mais ne connaissait pas la Révélation) parlait, uniquement en tant que philosophe, du *Créateur* et du *Père*. Pour lui, le Créateur était Père parce qu'il communiquait en dernier lieu l'esprit, et qu'à cause de cela nous devons le

8. Gn 1,28.

regarder comme un Père⁹. Et déjà, dans l'ancien stoïcisme (au III^e siècle avant Jésus-Christ), Cléanthe s'adressait à Dieu comme à un père¹⁰. Ces philosophes païens avaient découvert qu'en Dieu il y a nécessairement la paternité, que la paternité est quelque chose de si grand qu'elle ne peut pas ne pas exister en Dieu, et que le Créateur qui communique la vie est Père.

Nous pouvons, nous, aller beaucoup plus loin puisqu'il nous est révélé non seulement que Dieu est Créateur (ce que l'intelligence humaine, l'intelligence philosophique bien formée, peut découvrir par elle-même), mais qu'il est Père. Grâce à la révélation du mystère de la Très Sainte Trinité, nous savons que Dieu, comme Dieu, est Père d'une manière encore plus intime que le Créateur. Il est Père non seulement à notre égard, comme Créateur, mais à l'intérieur même de son propre mystère. Le mystère de Dieu comme Dieu implique la paternité. Dieu est Dieu en étant Père, parce que la première personne de la Très Sainte Trinité est Père. Certes on peut dire la même chose pour le Fils : Dieu est Fils, dans la seconde personne de la Très Sainte Trinité ; et on peut dire que Dieu est Esprit d'amour dans la troisième personne de la Très Sainte Trinité. Mais la seconde et la troisième personne sont relatives à la première ; c'est donc bien le Père qui est source de tout. Peut-être est-ce là le regard le plus profond que nous puissions avoir sur le père : il est source. Voilà le propre du père : il est principe et source. Et quand il s'agit de Dieu, le

9. Voir *Ennéades* V, 1 : « D'où vient donc que les âmes ont oublié Dieu leur Père et que, fragments venus de lui et complètement à lui, elles s'ignorent elles-mêmes et l'ignorent ? »

10. Voir son *Hymne à Zeus* : « Le plus glorieux des immortels, toi qu'on invoque sous tant de noms, éternellement tout-puissant, Zeus, auteur de la Nature, [...] je te salue. [...] Zeus dispensateur de tout bien, dieu des sombres nuées, qui commandes à la foudre, sauve les hommes de la triste ignorance ; chasse-la, Père, loin de nos âmes... »

Père est principe et source de toute lumière, de tout amour et de tout être, principe au-delà duquel on ne peut pas remonter. L'homme qui est père n'est évidemment pas source de toute lumière, de tout amour et de tout être ; mais on peut dire qu'il est véritablement source de *vie*, et qu'il est véritablement celui qui a l'autorité parce qu'il est lié au mystère de la paternité de Dieu.

Dieu est Père, et c'est le secret le plus profond de Dieu. On comprend alors pourquoi Dieu a voulu, comme Créateur, dépasser la création des anges, parce qu'il ne pouvait pas mettre dans le cœur de ces créatures angéliques ce qu'il avait de plus intime et de plus profond en lui : le mystère de sa paternité. Les anges sont des créatures merveilleuses, ce sont des créatures lumineuses ; mais les anges ne peuvent pas recevoir dans leur être le plus profond ce secret très intime du mystère de la paternité. Il fallait se servir de la matière – et donc de ce qu'il y a de plus fragile, de plus pauvre, de plus potentiel – pour réaliser cette communication d'un secret caché en Dieu : le mystère de sa paternité. Il est difficile de découvrir ce secret dans le cœur de Dieu. Il faudrait pouvoir contempler le « frémissement » du cœur de Dieu quand il décide, dans sa sagesse éternelle, de communiquer à de petites créatures ce « quelque chose » qui est ce qu'il y a de plus personnel dans son mystère, la paternité, par où il est source. Il y a comme un frémissement divin, infiniment mystérieux...

Dieu n'a pas été jaloux de sa paternité, alors qu'il eût été naturel qu'il le fût, puisqu'il est le seul Père : Dieu, en effet, est le seul Père véritable, le seul Père qui ne soit que père, alors que les autres pères ne sont pas entièrement ni uniquement pères. C'est du reste pour cela que, comme le dit l'Écriture, « les dents des fils sont agacées¹¹ ». Si les pères

11. Cf. Jr 31,29 et Ez 18,2 : « Les pères ont mangé des raisins verts, et les dents des fils sont agacées. »

n'étaient que pères, il n'y aurait en eux que de la bonté ; ils seraient uniquement source de bonté. Mais ils ne sont pas que pères : il y a l'homme, qui a été créé avant la paternité, et avec l'homme il y a les conséquences du péché originel ; et parmi les conséquences du péché originel, il y a l'égoïsme. On le sait bien : le péché fondamental de l'homme, c'est l'égoïsme, c'est l'égoïsme. Mais ce n'est pas la qualité d'un père, le père comme tel n'est pas égoïste, il n'est pas tourné vers lui-même, il est tout entier tourné vers le fils, il est tout entier pour son fils, tout entier pour ceux qui viennent après lui, puisqu'il est source.

Chez l'homme, la paternité selon la chair et le sang – et on peut dire la même chose de la paternité spirituelle – n'est que participée. Elle n'est pas une paternité absolue, véritable, plénière. Il n'y a que Dieu qui soit le Père véritable, absolu. On comprend alors que certains disent : « Il est impossible que Dieu communique ce qu'il y a de si profond en lui. Il ne peut pas faire que des créatures soient des sources de vie, de véritables pères. Dieu garde jalousement sa paternité. » Pourtant ce n'est pas vrai. Dieu n'a pas voulu garder jalousement sa paternité. Il a voulu au contraire que ce mystère qui est si profondément enraciné en lui – qui est lui-même, premièrement lui-même puisque le Père est père et qu'il est la première personne de la Très Sainte Trinité –, que ce qui est si profondément enraciné en lui puisse être communiqué à de pauvres petites créatures et puisse être communiqué même à des pécheurs, à des hommes qui ne sont pas capables de vivre pleinement et totalement cette paternité – puisque la paternité demeure même après le péché. La paternité n'a pas été supprimée à cause du péché. Dieu aurait pu l'enlever à l'homme en lui disant : « Puisque tu n'es qu'un égoïste, tu ne seras jamais père ; j'aurais voulu que tu le sois, mais tu ne le seras pas. » Dieu aurait pu chasser l'homme et la femme du paradis terrestre en leur disant : « Vous resterez sans fécondité. »

Mais Dieu n'a pas agi ainsi; malgré la faute, il a maintenu son alliance fondamentale avec l'homme et la femme pour qu'ils soient père et mère. Il a voulu cela malgré le péché, et il s'est même servi des conséquences du péché pour que cette paternité puisse aller plus loin.

Le sacrement de mariage est en effet le sacrement de la paternité, comme c'est le sacrement de la maternité; il est donné pour que les époux puissent devenir père et mère. Si quelqu'un se mariait avec l'intention précise et délibérée de ne pas être père ou de ne pas être mère, le mariage ne serait pas valide, parce que le sacrement de mariage lie les époux dans leur amour en vue de la paternité et de la maternité. Cela nous fait comprendre comment le premier plan de Dieu est repris dans le sacrement, et comment, pour comprendre toute la force du sacrement, il faut regarder ce premier plan de Dieu. L'homme a été créé par Dieu pour être père, et le sacrement qui unit l'époux et l'épouse les unit pour qu'ils soient père et mère; c'est donc vraiment le sacrement de la paternité. Il faut un sacrement pour que l'homme et la femme, en devenant père et mère, soient vraiment capables d'être bons de la bonté du Père, malgré leur égoïsme, au-delà de leur égoïsme. Les sacrements sont donnés pour corriger les conséquences du péché originel et des péchés personnels. Les sacrements sont des remèdes, mais ils ne sont pas que cela: ils nous unissent au Christ et donc nous permettent d'aller plus loin qu'avant. Il ne s'agit pas là d'un retour au paradis terrestre, d'un retour à la première alliance, mais d'une participation à une nouvelle alliance avec le Christ.

Nous touchons là un autre aspect qui est très important. Nous avons parlé jusqu'à maintenant de la paternité selon la chair et le sang, de la première paternité à travers l'amour de l'homme et de la femme, première paternité qui fonde la famille. À cause du péché il va y avoir une autre paternité. S'il n'y avait pas eu le péché, la

paternité du père de famille selon la chair et le sang aurait été aussi une paternité de grâce et le père aurait été le prêtre de sa famille. Selon l'ordre premier de la justice originelle, le père de famille aurait été en même temps prêtre pour ses enfants (on comprend alors certaines nostalgies de retour au paradis terrestre). Mais à cause du péché, Dieu reprend tout, et tout est repris avec une qualité plus grande. Il ne faut donc rien regretter, mais comprendre que Dieu a fait quelque chose de plus grand – « Heureuse faute qui nous a valu un tel Rédempteur¹² ! » Dieu a voulu qu'à côté de la paternité selon la chair et le sang, qui est quelque chose de fondamental, il y ait, en plus, la paternité du prêtre qui le lie directement au Christ par son sacerdoce ministériel. Cette paternité spirituelle implique que l'homme qui est prêtre soit seul avec le Christ ; cela nous fait mieux comprendre la complémentarité de ces deux paternités qui ne s'excluent pas, qui se tiennent. Il faudrait qu'il y ait, chez les chrétiens d'aujourd'hui, une alliance très forte entre le père de famille et le prêtre, le sacerdoce ministériel. Le prêtre a besoin de l'amitié des pères de famille ; et les pères de famille ont besoin de l'amitié du prêtre. Ils sont pères l'un et l'autre – de deux paternités différentes, c'est évident. Il ne faut pas confondre ces deux paternités, il ne faut pas que le prêtre prenne la place du père de famille ; car à ce moment-là son sacerdoce ne peut plus s'exercer de la manière la plus parfaite et la plus intense. Il ne faut pas que le prêtre empiète sur l'autorité du père, il faut qu'il la respecte, mais il faut aussi qu'il rappelle au père de famille que son autorité n'est pas absolue. Et quand il s'agit de la vocation de ses enfants (c'est là qu'il y a toujours des petits conflits), le père doit respecter la vocation de son fils ou de sa fille, et le prêtre est là (avec toute la prudence et toute la sagesse divine nécessaires) pour rappeler au père de famille que la

12. Chant de l'Exultet (Vigile Pascale).

vocation chrétienne des enfants dépend directement de Dieu.

À propos du prêtre, je parle bien de la *paternité* divine du sacerdoce. Il faut le dire aujourd'hui, parce que le prêtre en a quelquefois peur. On a tendance à considérer que le sacerdoce ministériel est une fonction et non pas une paternité. On oublie qu'à la Croix le Christ, qui est le Fils bien-aimé, est père – parce que le Père lui a remis tout pouvoir, toute autorité¹³ – et que le sacerdoce ministériel provient directement du sacerdoce du Christ crucifié, qu'il est lié à la Cène et que la Cène est inséparable de la Croix.

Revenons à la paternité selon la chair et le sang. Cette paternité, source de vie humaine, se réalise avec la collaboration directe du Créateur puisque Dieu répond au désir de l'époux et de l'épouse d'être père et mère. Ce n'est pas Dieu qui prend l'initiative. Le Père – le Père de toute éternité – s'efface devant l'époux et l'épouse qui désirent devenir père et mère. Il leur laisse l'initiative de la fécondité, la responsabilité de la fécondité, et il répond à cette initiative. La fécondité est bien le secret le plus intime de la paternité, et Dieu s'efface devant ce désir de l'époux et de l'épouse pour bien nous faire comprendre qu'il communique vraiment à l'homme et à la femme la capacité d'être source de vie. Il veut que le père, l'homme, soit vraiment père ; et c'est pour cela qu'il s'efface. Le Père s'efface devant l'homme qui va devenir père, pour nous faire comprendre la grandeur de cette paternité.

Pour bien comprendre la place de la paternité, il faut aussi se rappeler que lorsque Dieu, après la faute, reprend l'homme en lui donnant la Loi, il lui enseigne d'abord l'exigence de l'adoration, puis aussitôt après, lui prescrit d'honorer son père et sa mère. Il est assez frappant de voir que dans l'Ancien Testament, dans la Loi, après le commandement premier de

13. Cf. Jn 3,35; 13,3; 17,2. Mt 28,18.

l'adoration, le second commandement est d'honorer son père et sa mère¹⁴, et que celui qui n'honore pas son père et sa mère est maudit, tellement Dieu veut nous faire comprendre la grandeur du père. Après Dieu qui est source de vie, source d'être, source de lumière, viennent immédiatement le père et la mère. On adore Dieu et on honore ses parents. Il y a une piété filiale à l'égard de Dieu et il y a une piété filiale à l'égard des parents. Et, parmi les dons du Saint-Esprit, le don de piété vient transformer à la fois notre adoration à l'égard de Dieu et notre regard à l'égard de nos parents. C'est le même don du Saint-Esprit, le don de piété, qui nous fait aimer Dieu en l'adorant et qui nous fait honorer nos parents en mettant toute notre confiance en eux. Le don de piété, en effet, nous fait mettre notre confiance en quelqu'un. Et comment voulez-vous honorer quelqu'un sans lui faire confiance ? Nous honorons notre père parce que nous avons confiance en lui, parce que nous reconnaissons qu'il a été pour nous source de vie, source d'amour, et souvent source de lumière. Un vrai père, en effet, est non seulement celui qui est source de fécondité, mais aussi celui qui est responsable de l'éducation de ses enfants. La paternité – nous le verrons – ne consiste pas seulement à être source du premier moment de la vie : elle porte la responsabilité de l'enfant. Si on voulait préciser les rôles respectifs du père et de la mère dans le développement de l'enfant, on pourrait dire que la gestation incombe à la mère, ainsi que les premiers mois et la première formation ; mais que, lorsque l'enfant grandit, le rôle du père devient primordial. Le père a une place très importante dans l'ordre de l'éducation, en coopération (bien sûr) avec la mère. Le père, qui est source, a l'autorité. Dieu, dans le plan de sa

14. Voir Ex 20,3-8 (adoration) et 12 : « Honore ton père et ta mère... » Lv 19,2-3 : « Soyez saints, car moi, le Seigneur votre Dieu, je suis saint. Chacun de vous craindra son père et sa mère. » Dt 5,7-16.

création, a voulu qu'il y ait une autorité naturelle, et que nous reconnaissons cette autorité naturelle, et que nous l'honorions. Comment l'honorons-nous? Par la confiance et par l'obéissance. Il faut bien comprendre (c'est une chose qui devient difficile aujourd'hui) que le père ne peut être parfaitement père que s'il peut exercer son autorité, et qu'il exerce son autorité dans la mesure où on lui obéit. Cette autorité n'est pas absolue, mais elle est très réelle au niveau de l'éducation.

Dernier point sur lequel je voudrais insister: le caractère de *bonté* de la paternité et du père. Dieu crée par bonté et dans une gratuité absolue. Or le chef-d'œuvre de la création, c'est la paternité et la maternité; c'est là, en effet, que la création atteint ce qu'elle a d'ultime parce qu'elle implique alors la coopération de la créature. Il y a alors trois sources – Dieu Créateur, le père et la mère – et ces trois sources sont unies pour réaliser la même œuvre, pour réaliser l'homme nouveau, le tout-petit qui va naître. C'est là que nous découvrons ce qu'il y a de plus merveilleux dans l'œuvre du Créateur. Et ce qu'il y a de plus beau dans l'œuvre de la Rédemption, c'est Jésus qui, à la Croix, est la nouvelle source, et c'est Marie qui, au pied de la Croix, coopère avec cette nouvelle source; et c'est Jean qui en est le fruit. Il faut toujours voir le mystère de la création et le mystère de la re-création parallèlement.

Le premier moment qui est au sommet de toute la création est toujours actuel: chaque fois qu'il y a une nouvelle conception, il y a les trois sources: le Dieu Créateur, le père et la mère; et ils sont intimement liés. Si c'est là le sommet de la création, et si la création est une œuvre de bonté, on comprend que la qualité propre du père soit d'être *bon*, pour porter la responsabilité de l'autorité suprême dans l'ordre de la création. Le père est père: on ne peut pas aller au-delà dans l'ordre de la création. C'est Dieu, évidemment, qui est Père en dernier lieu, mais dans

l'ordre humain le père est père et il a cette autorité. Je ne parle pas ici de l'autorité exagérée que les Romains attribuaient au *pater familias*. Ils avaient senti quelque chose, mais ils avaient exagéré ; ils avaient un tel culte de l'autorité que le père devenait un potentat, doté d'un pouvoir absolu. C'était précisément le pouvoir qui dominait, qui s'imposait au-delà de l'autorité. Ils oubliaient la bonté du père.

Le père, vu dans la lumière de Dieu, est celui qui exerce l'autorité dans la *bonté*. Pour exercer une autorité de père, il faut être bon. La bonté doit croître avec l'autorité paternelle et l'envelopper ; autrement cette autorité risque toujours de ne plus être vraiment une autorité paternelle. La mère aussi doit être bonne, mais la mère exerce davantage la *miséricorde*, tandis que le père représente la *bonté* de celui qui exerce l'autorité. N'oublions pas ce que nous dit le Christ : « Quel est d'entre vous le père auquel son fils demandera un poisson, et qui à la place du poisson lui remettra un serpent ? Ou encore s'il demande un œuf, lui remettra-t-il un scorpion ? Si donc vous, qui êtes mauvais, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus le Père du ciel donnera-t-il l'Esprit Saint à ceux qui l'en prient¹⁵ ! » Jésus se sert de la bonté du père pour nous faire comprendre la bonté de Dieu. C'est peut-être là que se manifeste le plus la grandeur de la paternité.

15. Lc 11,11-13.

II

Sous l'ancienne Loi : Abraham, Isaac, Jacob

Nous allons voir ici la manière dont Dieu, après la faute, a repris la famille par le père. Il y a un premier moment, qui n'est pas mentionné dans le titre de cette conférence, mais que je veux au moins vous rappeler parce qu'il est tout de même important. Juste avant le déluge, il est souligné que « Noé était un homme juste, parfait, parmi ceux de sa génération ; Noé marchait avec Dieu¹. » Et nous savons qu'à partir de Noé il y a une reprise de tout. Si nous essayons de ponctuer, selon la sagesse divine, les reprises successives de l'humanité par Dieu à partir d'Adam, nous voyons qu'il y a Noé, Abraham, puis Jésus. Adam, c'est la créature, le chef-d'œuvre de Dieu au terme de la création. Et Adam est chef-d'œuvre de Dieu avec la complémentarité d'Ève ; pour être père, il est l'*époux d'Ève*. Noé est, après la faute, celui qui est *juste* ; la justice est liée d'une manière particulière aux « hommes de bonne volonté », comme une qualité particulière du père. Mais ce qui nous intéresse le plus, c'est d'essayer d'entrer dans cette reprise de l'humanité par Dieu à travers Abraham, Isaac et Jacob – cette triple paternité, cette triple alliance qui est une alliance de Dieu avec le *père*.

1. Gn 6,9.

Une chose me semble importante à souligner : la première chose que Dieu reprend dans le cœur d'Abraham (ainsi que dans le cœur de Noé), c'est le point de vue de la paternité :

« Va-t'en de ton pays, de ta parenté et de la maison de ton père, vers le pays que je te montrerai. Je te ferai devenir une grande nation ; je te bénirai, je rendrai grand ton nom ; tu seras une bénédiction. Je bénirai ceux qui te béniront, et qui t'outragera, je le maudirai. Par toi seront bénies toutes les familles de la terre². »

C'est donc bien une vocation de patriarche. C'est de cette manière que Dieu regarde le cœur d'Abraham et le reprend, en l'enveloppant de sa bénédiction, en lui donnant cette bénédiction particulière qui le rend source de fécondité. Il faudrait relire ici toute l'histoire d'Abraham. On verrait que c'est constamment sur ce point que Dieu insiste :

Dieu dit à Abram [...] : « Lève les yeux et, du lieu où tu es, regarde vers le nord et le midi, vers l'est et l'ouest ; car tout le pays que tu vois, je te le donnerai, à toi et à ta descendance, pour jamais. Je rendrai ta descendance comme la poussière de la terre ; si l'on pouvait dénombrer la poussière de la terre, on dénombrerait aussi ta descendance. Debout ! Circule dans le pays en long et en large ; car c'est à toi que je le donnerai³. »

Un peu plus loin, Dieu promet à Abraham qu'il sera père d'une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel⁴. C'est bien la fécondité, la paternité que Dieu sanctifie en premier lieu et reprend en premier lieu dans le cœur d'Abraham. On le voit clairement si l'on regarde Abraham comme époux, en particulier au chapitre 12, juste après sa vocation :

2. Gn 12,1-3.

3. Gn 13,14-17.

4. Cf. Gn 15,5.

Il y eut une famine dans le pays, et Abram descendit en Égypte pour y résider, car la famine était grave dans le pays. Or, sur le point d'entrer en Égypte, il dit à Saraï, sa femme: « Vois, je sais que tu es une femme belle à voir. Lors donc que les Égyptiens te verront, ils diront: C'est sa femme, et ils me tueront et te laisseront en vie. Dis, je te prie, que tu es ma sœur, afin qu'il m'arrive du bien à cause de toi, et que je vive grâce à toi⁵. »

On ne peut pas dire que ce soit une noblesse extraordinaire pour le cœur d'un époux! Abraham a été sanctifié par Dieu, choisi pour être le lieu de la bénédiction de Dieu, et immédiatement après, dans sa relation avec Sara, on voit qu'il regarde avant tout son intérêt. On sait très bien, en effet, ce que cela veut dire: si elle est sa sœur, elle est libre et on peut donc la prendre; tandis que si elle est la femme d'Abraham, Abraham sera là pour la garder, et donc la meilleure façon d'avoir Sara, ce sera de supprimer Abraham. C'est étonnant! Cela pose, du point de vue théologique, un problème intéressant: on voit que la sanctification du cœur de l'homme se fait d'abord par la paternité, avant l'amour conjugal. Pourquoi? Nous essaierons de le comprendre, parce qu'il y a là quelque chose de très significatif. Ce n'est pas en premier lieu l'amour d'Abraham pour Sara qui est purifié, qui est transformé par la grâce, mais sa responsabilité de père.

Cette sanctification du cœur d'Abraham se fait lentement, elle se fait à travers des étapes difficiles, des épreuves par lesquelles Dieu façonne dans le cœur d'Abraham un cœur de père. Nous voyons, à travers ces épreuves, comment Dieu, après la faute, reprend en Abraham le cœur de l'homme pour en faire un cœur de père, un cœur capable d'aimer et d'être source de bénédiction, donc source de fécondité et de don; nous

5. Gn 12,10-13.

voyons la manière dont l'Esprit Saint sculpte le cœur d'Abraham, et cela dans la *foi*. Ce que Dieu réclame d'Abraham en premier lieu, c'est une responsabilité à l'égard de tous ceux qui naîtront de lui. Cette responsabilité va impliquer une fidélité à l'égard de la promesse de Dieu ; et cette fidélité et cette responsabilité, nous voyons que Dieu demande à Abraham de les vivre dans la pauvreté – une pauvreté intérieure, spirituelle. Après avoir été victorieux dans la campagne « des quatre rois » – ce qui montre bien sa puissance –, Abraham rencontre Melchisédech et lui demande (alors qu'il a été lui-même béni par Dieu) sa bénédiction de prêtre :

Melchisédech, roi de Salem, apporta du pain et du vin ; il était prêtre du Dieu Très-Haut. Il bénit Abram et dit : « Béni soit Abram par le Dieu Très-Haut, Créateur du ciel et de la terre ! Béni soit le Dieu Très-Haut, qui a livré tes adversaires entre tes mains ! » Abram lui donna la dîme de tout⁶.

Il y a là une pauvreté : Abraham se soumet à Melchisédech. Cet homme qui a reçu de Dieu une telle responsabilité, cet homme qui a reçu la bénédiction de Dieu, qui sera source de tout un renouveau et qui est victorieux des quatre rois, doit payer la dîme à Melchisédech en se soumettant à ce personnage mystérieux, énigmatique, qui joue un rôle très important au point de départ de la sanctification de son cœur de père. La paternité selon la chair et le sang est tout de suite soumise à une autre paternité : celle du prêtre.

Nous voyons ensuite Abraham devenir père d'Ismaël, le fils de la servante. Il y a là aussi quelque chose de très curieux dans la conduite de Dieu sur Abraham. Il faut reconnaître ici la générosité de Sara. Sachant qu'elle est

6. Gn 14,18-20.

stérile, Sara accepte, selon les usages du temps – et la conduite de Dieu entre dans ces usages du temps, tellement l’alliance dans la fécondité est importante –, que la servante passe devant elle. Ce n’est pas facile, pour Sara, d’accepter cela ; mais ainsi Abraham a un fils légitime, par la servante. Cependant Dieu veut aller jusqu’au bout de la promesse, et il annonce à Abraham qu’il aura un fils de Sara, un véritable fils qui sera le fils de son épouse et non pas seulement de la servante⁷. Cette annonce se fait d’une manière très solennelle. C’est la Très Sainte Trinité elle-même, selon l’interprétation des Pères de l’Église, qui vient au-devant d’Abraham au chêne de Mambré et lui annonce qu’il sera père d’Isaac⁸. Les « trois hommes » représentent d’une manière énigmatique le mystère de la Très Sainte Trinité – comme si la paternité prise d’une manière plénière, cette paternité d’Abraham qui passe par Sara sa femme, devait être directement rattachée à la Très Sainte Trinité. S’il y a cette apparition au chêne de Mambré (alors que la naissance d’Isaac a déjà été annoncée), c’est pour nous faire comprendre que la paternité qui doit se développer dans le cœur d’Abraham est liée au mystère de la Très Sainte Trinité. Il y a eu une première ébauche, un premier moment où cette paternité était imparfaite (elle se réalisait à travers la servante), pour ensuite être plénière en Isaac, par l’amour de Sara.

Cette paternité va donner à Abraham un sens de sa responsabilité qui ira très loin. Au moment où Isaac est sevré, Sara est agacée de voir que son fils est comme soumis à son aîné Ismaël, le fils de la servante, et elle demande à Abraham de chasser la servante et son fils⁹. Il y a certainement, à ce moment-là, une très grande épreuve pour le

7. Voir Gn 17,15-21.

8. Gn 18,1-15.

9. Gn 21,9-14.

cœur d'Abraham. Cela fait partie de la manière dont Dieu sculpte en Abraham le cœur du père ; Abraham vit cela dans la lutte et dans l'exigence d'une responsabilité très particulière. Il suit le conseil de Dieu. Cela reste quelque chose de mystérieux, qui est difficile à comprendre selon notre regard humain ; mais si on se place dans la lumière de ce que Dieu veut réaliser à travers Abraham, on voit que Dieu veut lui révéler la grandeur de sa paternité, et on comprend alors qu'il faut que cette paternité apparaisse dans toute sa perfection et que pour cela le petit Ismaël soit mis à l'écart. Cependant Dieu, qui a un cœur plus grand qu'Abraham, continue son alliance avec Ismaël et Agar. Cette sorte d'affrontement du cœur du père et de Dieu doit nous faire comprendre que la paternité selon la chair et le sang, la paternité humaine, si grande qu'elle soit, demeure limitée ; il y a des choix qui s'imposent. Seule la paternité du Père céleste est absolument universelle.

Il y a un moment encore beaucoup plus important dans cette « taille » du cœur d'Abraham par Dieu ; et c'est peut-être ce qu'il y a de plus impressionnant dans toute la vie d'Abraham : la manière dont Dieu veut que le père soit père, le regard de Dieu sur le cœur de l'homme en tant que père. Isaac a douze ans : l'éducation maternelle est terminée ; il doit donc se mettre directement à l'école de son père. Douze ans : il peut en face de tous apparaître comme celui qui est le successeur d'Abraham. Or c'est à ce moment-là, où Abraham pourrait un peu se reposer sur le cœur de son fils, de son fils bien-aimé, de celui qui est le fils de la promesse, où il pourrait considérer que sa mission est terminée et qu'il peut prendre sa retraite (il est déjà assez âgé !), c'est à ce moment-là que Dieu réclame d'Abraham un nouveau dépassement. Il lui demande d'offrir son fils bien-aimé, de l'offrir sur la montagne de Moriyya. Cela est incompréhensible du point de vue humain. On ne verrait jamais cela dans la philosophie grecque. Je ne sais pas ce

qu'un philosophe comme Aristote pourrait dire devant cette exigence de Dieu à l'égard du cœur d'un père. Qu'aurait dit Aristote qui avait un fils, Nicomaque, et qui était un très bon père? Qu'aurait dit un philosophe de la taille d'Aristote, qui connaissait la sagesse humaine, qui savait ce que représente l'exigence de l'amour humain, de la *philia*, l'amour d'amitié? Qu'aurait-il dit en face de cette demande de Dieu? Il se serait révolté. Il aurait dit: « C'est impossible. Dieu ne peut pas demander des choses qui sont contraires à la nature. » Pour nous aussi c'est incompréhensible: Dieu ne peut pas demander quelque chose qui est contraire à sa sagesse. Il a promis à Abraham de lui donner un fils, il lui a promis une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel et la poussière de la terre, et voilà que, lorsque le petit Isaac commence à grandir, qu'il a douze ans, Dieu réclame d'Abraham l'offrande de son fils. Humainement, philosophiquement, c'est inintelligible; mais plaçons-nous ici dans la perspective du croyant et essayons de comprendre ce que Dieu réclame du cœur d'un père. Car c'est cela que nous devons comprendre.

Nous voyons combien Dieu prend au sérieux la paternité, puisque la Très Sainte Trinité elle-même vient au-devant d'Abraham pour lui annoncer qu'il aura un fils. Dieu lui-même se dérange pour aller vers Abraham, vers ce père, ce patriarche, afin de lui faire comprendre la grandeur de sa paternité à l'égard d'Isaac. Mais voilà que Dieu veut aller encore plus loin. Il veut que dans le cœur du père il y ait un héroïsme d'amour – car c'est bien cela qui est demandé à Abraham: un héroïsme dans l'ordre de l'amour. Il faut qu'il comprenne que sa paternité humaine vient de Dieu, que ce n'est pas lui qui est le seul responsable. La paternité vient directement de Dieu, elle est une bénédiction de Dieu, une alliance avec Dieu. On le voit bien, puisque Sara était stérile et qu'ainsi Abraham n'avait pas d'enfant. Il y a donc une longue préparation pour

qu'Abraham comprenne combien la paternité est un mystère d'amour, et de surabondance d'amour de Dieu pour l'homme. Les anges (nous l'avons vu dans la première conférence) ne sont pas pères : ils sont nos frères. Cela nous montre la grandeur de la paternité. Et toute l'histoire d'Abraham est faite pour cela : pour que nous comprenions ce que c'est qu'un patriarche, responsable de toute la succession qui provient de lui. *In simu Abrahae* est contenue la descendance qui va jusqu'au Christ¹⁰.

Essayons donc de comprendre ce moment si important où Dieu sonde le cœur d'Abraham. Quand Dieu sonde notre cœur, c'est qu'il veut qu'il y ait comme un éclatement pour que nous allions plus loin. Dieu veut ici qu'il y ait comme une nouvelle générosité, qu'Abraham devienne une nouvelle source d'amour pour son petit Isaac. Dieu ne demande pas à Abraham le sacrifice de son amour – Dieu ne peut jamais demander cela parce que l'amour d'un père à l'égard de son fils est quelque chose de sacré : cet amour vient de Dieu, il est une alliance avec Dieu, il est donc quelque chose de sacré. L'amour du père (ou de la mère) pour l'enfant vient directement d'une bénédiction de Dieu, il dépasse donc tout ce que les psychologues peuvent en dire. Il y a quelque chose que nous ne pouvons saisir qu'en nous mettant dans la lumière de la foi ; autrement nous saisissons les choses par en bas, et nous ne les saisissons donc pas pleinement. Nous le voyons d'autant plus ici que ce père a jusque-là été parfait ; il a accepté de renvoyer Ismaël pour être encore plus père de son petit Isaac, et il n'a commis absolument aucune faute. Mais Dieu lui demande s'il comprend que son amour pour son fils est dépendant de l'amour qu'il a pour Lui, Dieu, source première de tout amour et premier Père ; Dieu demande à Abraham si l'amour qu'il a pour son fils Isaac est suffisamment pur. Il y

10. Cf. Lc 16,22.

a toujours un danger d'accaparement : « c'est *mon* fils ». Dès que le père accapare, son amour pour son fils n'est plus suffisamment grand. Un père doit être magnanime dans son amour pour son fils : il doit considérer que son fils doit passer devant lui ; autrement il n'est pas vraiment père. Un père qui veut dominer sur ses enfants n'est pas vraiment père, parce que la paternité réclame un don gratuit, un don surabondant qui implique que l'on accepte que l'enfant passe devant. Voilà la signification profonde de cette purification du cœur d'Abraham. On parle toujours du « sacrifice d'Isaac », mais c'est vraiment le sacrifice d'Abraham, une grande purification que Dieu opère dans le cœur de ce père. Il faut qu'Abraham comprenne qu'Isaac, qui lui a été donné par Dieu, appartient en premier lieu à Dieu, et il doit le reconnaître au moment précis où il va commencer à exercer son autorité sur Isaac. Jusque-là, en effet, c'était Sara ; et Dieu n'a pas purifié de la même manière le cœur de Sara. Ici c'est vraiment le cœur *du père* que Dieu regarde en premier lieu, et on voit bien que l'exigence de Dieu sur Abraham est beaucoup plus grande que sur Sara. Il faut reconnaître que l'exigence de Dieu sur le cœur d'Abraham a une dimension, une grandeur unique. Quand nous rencontrerons Abraham et Sara dans le Ciel, nous verrons que Dieu a sculpté le cœur d'Abraham d'une manière extraordinaire ! C'est pour cela qu'il reste pour nous un modèle de paternité, qu'il représente pour nous la grandeur de la paternité.

Au moment, donc, où le petit Isaac doit passer sous la dépendance d'Abraham, où Abraham doit l'éduquer, Dieu purifie le cœur d'Abraham d'une manière radicale, en lui demandant l'offrande de son fils. Pour que le père exerce son autorité selon la volonté de Dieu, d'une manière magnanime, et pour que le fils grandisse selon les désirs de Dieu, Dieu exige du cœur du père ce sacrifice intérieur. Abraham a dû, dans son cœur, offrir Isaac et le remettre au

bon plaisir de Dieu pour que Dieu fasse de lui ce qu'il voulait en faire. Dieu réclame cette purification jusqu'au bout. Et Abraham, en présence de Dieu qui réclame ce sacrifice, se tait ; celui qui exerce l'autorité doit savoir obéir à Celui qui est l'autorité suprême. Abraham obéit dans le silence parce que l'acte d'obéissance qui lui est demandé est tellement fort, va tellement loin, qu'il ne peut le vivre que dans le silence. Il se tait jusqu'au dernier jour de marche, où il est seul avec son fils – c'est la dernière journée qu'il va passer avec lui. Le petit Isaac, lui, est libre, il ne sait pas ce que Dieu a réclamé de son père ; et c'est lui qui réveille le cœur du père : « Père, je vois bien le feu ; je vois bien le bois pour le sacrifice, mais où est l'agneau pour l'holocauste¹¹ ? »

Et Abraham doit se taire. C'est dans un climat religieux que se fait ce dépassement. Le cœur du père doit avoir un sens religieux, c'est-à-dire avoir le sens de l'amour dû à Dieu, au Créateur, pour pouvoir être véritablement père à l'égard de son fils, pour pouvoir l'éduquer comme il doit l'éduquer. Abraham s'en remet entièrement à Dieu : « Dieu pourvoira lui-même à l'agneau pour l'holocauste, mon fils¹². »

Cette réponse montre combien Abraham est remis et abandonné au bon plaisir de Dieu. Mais Dieu veut jusqu'à la dernière minute qu'Abraham obéisse ; et c'est au dernier moment, quand il voit qu'Abraham a été obéissant d'une manière héroïque, qu'il lui rend son fils.

Nous pouvons être sûrs – ce n'est pas dit dans l'Écriture, mais nous pouvons le comprendre – qu'Abraham a exercé son autorité sur Isaac d'une manière toute différente après ce qui s'est passé à Moriyya, parce qu'il savait que son fils appartenait d'abord à Dieu, avant de lui appartenir. C'est la purification de l'autorité paternelle qui nous

11. Gn 22,7.

12. Gn 22,8.

est montrée là ; et c'est parce que cette autorité est forte que Dieu peut la purifier. Pensons à ce qui existait chez les Romains : l'autorité du *pater familias* – qui existe encore quelquefois de nos jours. L'autorité du *pater familias* chez les Romains était l'autorité suprême puisque le père avait le droit de supprimer son fils quand il était petit. Cela allait très loin, l'autorité du *pater familias* ! Mais quand on voit, à côté, la manière dont Dieu purifie le cœur d'Abraham, cela nous fait comprendre que la grandeur de la paternité n'est pas dans ce que représente le *pater familias* romain, l'autorité suprême du père. Abraham nous fait comprendre une autorité qui va beaucoup plus loin.

Abraham va encore montrer son autorité paternelle d'une manière très particulière – là encore, ce sont les mœurs du temps – lorsqu'il va demander à son serviteur d'aller choisir une épouse pour son fils Isaac¹³. Abraham connaît Sara : c'est une mère tellement captative qu'Isaac sera incapable de choisir une épouse ! Abraham, par amour pour son fils, envoie donc son serviteur choisir quelqu'un de sûr ; et pour que ce soit quelqu'un de sûr, il faut choisir dans la parenté. Il faut revenir à la source : là on est sûr qu'on aura quelqu'un de bien...

Seconde paternité : Isaac ; c'est tout à fait différent. Ces trois pères – Abraham, Isaac, Jacob – doivent toujours être regardés l'un par rapport à l'autre, car ils forment comme une image de la Très Sainte Trinité. Abraham, c'est le patriarche qui est père ; c'est vraiment le père par excellence, au sens très fort. Isaac, c'est le fils bien-aimé qui devient père. C'est pour cela que l'Écriture nous montre d'abord son amour pour Rébecca¹⁴. Avant de montrer sa paternité, on montre son amour pour Rébecca. Nous découvrons donc là quelque chose de nouveau dans la

13. Voir Gn 24.

14. Cf. Gn 24,67.

paternité : le lien d'Isaac avec Rébecca. Et nous voyons que, dans sa paternité à l'égard d'Esau et Jacob, il y a encore une purification de Dieu. Cette seconde purification du cœur du père se fait au moment de l'épreuve : Isaac devenu vieux a perdu la vue, et il y a une rivalité entre Jacob et Esau, entre ces jumeaux. Même quand le père est très bon il peut y avoir des rivalités entre les enfants. Il ne faut pas dire nécessairement que c'est parce qu'on a mal éduqué ses enfants. Le péché originel et ses conséquences sont là. Nous le voyons bien dans cette famille, dans cette seconde grande famille : Isaac et Rébecca s'aiment beaucoup, et pourtant il y a une rivalité entre les frères jumeaux. Évidemment, la mère a une tendresse particulière pour Jacob, de sorte qu'elle entretient peut-être, sans le vouloir, la rivalité. Rébecca, en effet, aime davantage Jacob. Il est beaucoup plus doux, il doit ressembler beaucoup plus à sa mère ; il doit donc y avoir un lien très spécial entre Jacob et Rébecca...

Ce qui est certain, c'est que jusque-là Isaac a été parfait comme père. Il a reçu la bénédiction de Dieu et, après Abraham, il est responsable à son tour. Et voilà qu'Isaac doit transmettre la bénédiction de Dieu ; cela, c'est nouveau, mais cela fait partie de sa dignité de père. Tout père, du fait même qu'il est père, reçoit la bénédiction de Dieu et doit la transmettre ; il a la responsabilité de transmettre cette bénédiction. Or, pour transmettre la bénédiction de Dieu, il faut être *instrument* de Dieu. Nous allons donc de nouveau assister à une purification de la paternité. Ces purifications successives nous font comprendre la grandeur de la paternité ; en effet, plus les choses sont grandes, plus elles demandent d'être purifiées dans le cœur humain. La paternité vient de Dieu et s'inscrit dans le cœur de l'homme, mais le cœur de l'homme risque toujours d'être égoïste, il risque toujours de tout ramener à lui. L'homme risque toujours de vouloir exercer son

autorité d'une manière qui soit trop dans sa ligne propre, avec un petit projet artistique : le père veut que son fils continue ce que lui-même a commencé, il voudrait que son fils ait les mêmes goûts que lui. Mais le père n'a pas à s'imposer ; il a à transmettre la bénédiction de Dieu.

Regardons cette seconde épreuve du cœur paternel chez Isaac. Isaac est devenu aveugle. Que va-t-il se passer ? Il va bénir Jacob en pensant bénir Esaü. C'est terrible, pour un père. Au moment le plus solennel, où il joue un peu le rôle du prêtre (il y a un lien entre la paternité et le sacerdoce, nous y reviendrons), au moment où il va transmettre sa bénédiction, Rébecca, qui (saint Augustin le souligne) agit selon le goût de Dieu et sous le souffle de l'Esprit Saint, fait passer Jacob devant Esaü. Elle le fait avec astuce, avec intelligence. Et Isaac bénit Jacob en pensant bénir Esaü. Isaac veut bénir celui qui, selon son projet de père, doit recevoir la bénédiction ; et voilà que Dieu fait que ce soit Jacob qui reçoive cette bénédiction. Quand Isaac s'en aperçoit, il ne se met pas en colère, il accepte quelque chose qui le dépasse. Il sait qu'en bénissant il fait un geste qui est au-delà de sa propre autorité de père au niveau humain. Il agit de la part de Dieu. Un père, quand il bénit son enfant, agit de la part de Dieu, il ne faut jamais oublier cela. Il agit donc en instrument de Dieu ; et s'il agit en instrument de Dieu, il doit accepter que ce soit Dieu lui-même qui choisisse.

Voyons maintenant la troisième purification du cœur du père, en Jacob, et comprenons comment Dieu veut que ces trois, Abraham, Isaac et Jacob, soient à l'image de sa paternité. Il est « le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob¹⁵ », le Père d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Chacun des trois connaît une purification différente, et ces trois purifications

15. Cf. Ex 3,6 : « Je suis le Dieu de tes pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. »

nous font comprendre en profondeur la grandeur de la paternité. Première purification, celle d'Abraham : offrir son fils en holocauste. Deuxième purification : celle d'Isaac au moment de la bénédiction. Il bénit celui qu'il ne pensait pas devoir bénir, il doit accepter ce choix particulier de Dieu qui n'est pas *son* choix. Troisième purification : celle de Jacob. Jacob, lui, représente la fécondité. Ces trois pères sont vraiment à l'image de la Très Sainte Trinité : Abraham, c'est le père ; Isaac, c'est le fils qui devient père ; et Jacob est comme une image de l'Esprit Saint, il représente la fécondité plénière et totale.

Envoyé par son père Isaac en Paddân-Aran « pour y prendre femme », Jacob, auprès d'un puits, rencontre Rachel, et Rachel prend possession de son cœur¹⁶. C'est la première fois que l'on voit un si grand amour éclore dans le cœur de celui qui doit être père, et qui doit avoir une fécondité toute particulière puisque Jacob est à la source des douze tribus (Jacob est donc bien celui qui représente la fécondité au sens le plus fort). Chez Jacob, il y a d'abord cet amour à l'égard de Rachel. C'est très beau, si l'on essaie de comprendre la conduite de Dieu sur ces trois pères et les purifications successives qui leur sont demandées. On ne nous raconte pas le premier moment où Abraham a rencontré Sara. Il ne semble pas, du reste, qu'Abraham ait eu un coup de foudre pour Sara. Cela a dû plutôt être un mariage très raisonnable et arrangé selon les intérêts d'Abraham. Quant à Isaac, il épouse celle que lui a choisie le serviteur de son père. Pour Jacob, c'est différent. Jacob a une tendresse particulière, la tendresse du cœur de sa mère... On ne sanctifie pas de la même manière Jacob et Abraham, on ne sanctifie pas de la même manière Jacob et Isaac. Dieu va sanctifier Jacob (dont il veut faire un père) par ce premier amour à l'égard de Rachel ; et c'est ce

16. Voir Gn 28,1-7 ; 29,1-14.

premier amour à l'égard de Rachel qui va être, de fait, toute la force de Jacob, toute la force de celui qui sera père. C'est très net, quand on regarde l'histoire de Jacob. On voit que ce premier amour qu'il a eu pour Rachel va être purifié par la mort de Rachel au moment de la naissance du Benjamin (celui que Rachel, en mourant, veut appeler « fils de ma douleur », *Ben-Oni*, et que Jacob appelle « fils de ma droite », Benjamin¹⁷). Et c'est toujours cet amour de Jacob pour Rachel qui sera vécu jusqu'au bout. Les deux fils que Jacob va aimer d'un amour unique, d'un amour tout à fait particulier, c'est Joseph et Benjamin, les deux fils de Rachel. On voit bien que dans le cœur de ce père qui reçoit les bénédictions de Dieu d'une manière étonnante¹⁸, toute la tendresse, sa tendresse de père, vient de son amour pour Rachel. Il y a là quelque chose de tout à fait nouveau, que Dieu lui-même veut : Dieu aime se servir de la femme pour sculpter le cœur de celui qui sera père. Pour Abraham, Dieu agit directement ; pour Isaac, il se sert de la mère ; et pour Jacob, il se sert de l'épouse. Ainsi la paternité, qui vient directement de Dieu (c'est la bénédiction de Dieu, source de toute fécondité), est d'abord purifiée par Dieu directement, dans Abraham ; puis elle est purifiée en Isaac par la mère : Rébecca (Dieu réclame d'Isaac une très grande pauvreté dans la communication de sa bénédiction), et

17. Voir Gn 35,18.

18. Dieu a béni Jacob d'une manière très étonnante. Isaac, lui, est entre Abraham et Jacob, de sorte qu'on ne voit pas grand-chose de lui. C'est ce que disait un professeur d'exégèse, dans le temps passé : « Ce n'est pas commode, d'avoir un père comme Abraham et un fils comme Jacob ! il ne reste plus grand-chose pour Isaac... » C'est vrai : il est entre les deux. Et le petit Isaac a été offert sur la montagne de Moriyya – c'est peut-être là qu'il est le plus « lui-même », quand il est offert sur la montagne de Moriyya ! Cet état d'offrande lui est tout à fait propre... Jacob, lui, reprend la grandeur de son grand-père. Cela saute une génération (on voit souvent cela). Il y a dans Jacob quelque chose qui est digne d'Abraham, mais qui est en même temps tout à fait différent parce que chez Jacob, il y a la tendresse en plus.

enfin elle connaît en Jacob une première purification par l'épouse, Rachel.

Il y a une autre purification qui est propre à Jacob. C'est lorsque Jacob est sur le point de rencontrer son frère Esaü. C'est une grande purification qui se réalise au cours d'un combat avec Dieu, combat mystérieux que les Pères de l'Église mettent en parallèle avec l'Agonie de Jésus. Cela se passe durant la nuit, et c'est un combat divin, un combat obscur où Jacob « lutte avec Dieu¹⁹ ». Cette purification est très différente de toutes les autres. Là encore on voit combien Dieu regarde Jacob avec amour, puisque Dieu lui-même veut combattre avec lui pour le fortifier, pour le purifier, pour l'éduquer. Et si, dans ce combat, Dieu veut purifier le cœur de Jacob, c'est en vue du pardon. Il faut que Jacob sache pardonner à Esaü pour être pleinement père. La dernière purification du cœur du père le conduit à aller jusqu'au pardon. C'est difficile, de pardonner; c'est difficile, pour Jacob, de pardonner à son frère qui, de fait, l'a maltraité, à son frère qui n'a pas accepté qu'il passe devant lui, à son frère qui voulait le tuer. Il faut, pour que Jacob soit pleinement père, qu'il entre dans ce combat mystérieux avec Dieu, et qu'à travers ce combat nocturne avec Dieu il acquière une nouvelle force pour pouvoir rencontrer son frère et lui pardonner.

Il y a encore une autre purification du cœur de Jacob (mais celle dont nous venons de parler est la plus grande) : quand s'élève parmi ses fils une jalousie à l'égard de Joseph, que Joseph est vendu par ses frères, et que les fils aînés de Jacob inventent un mensonge faisant croire à leur père que Joseph a été tué. Ce sont les fils qui blessent le cœur du père à cause de la jalousie. Et Jacob accepte tout dans le silence. Et cela ira jusqu'au bout, puisqu'à la fin de sa vie il faudra encore qu'il accepte que Benjamin s'en aille. Le cœur de

19. Cf. Gn 32,23 sq.

Jacob est, parmi les patriarches, celui qui a été le plus purifié. Son cœur de père a été blessé par ses propres enfants, et il a accepté d'aller jusqu'au bout de son amour, au-delà de la blessure ou à travers la blessure.

Si nous essayons de faire la théologie de la paternité, en voyant comment Dieu, après la faute, reprend l'humanité à travers le cœur du père, nous découvrons trois grandes dimensions du père. Il y a d'abord la bénédiction de Dieu sur le père : il est responsable de tous ceux qui proviennent de lui. Cette première dimension est donc celle de l'autorité paternelle qui est donnée à Abraham. C'est cela qui caractérise Abraham, et la purification propre de son autorité se fait directement par Dieu. Mais la paternité n'est pas seulement l'exercice de l'autorité, elle est aussi communication de la bénédiction. Tout ce que Dieu a donné à un père, le père doit le communiquer à ses enfants. C'est sa manière de faire fructifier les talents qu'il a reçus : il les communique à ses enfants. Le père ne garde rien pour lui. Il doit être magnanime, il doit tout communiquer à ses enfants. C'est la seconde dimension de la paternité. Enfin, la troisième dimension de la paternité, c'est que le père doit être capable de pardonner. Il doit être source de paix, en sachant très bien qu'en pardonnant, il doit accepter d'être blessé. Celui qui pardonne accepte toujours d'être blessé.

Voilà les trois grandes dimensions de la paternité qui nous sont montrées dans cette reprise de l'humanité par Dieu, et qui nous font comprendre comment le mystère de la paternité, dans la sagesse de Dieu, a une grandeur que nous ne pouvons pas comprendre uniquement dans un regard humain et philosophique ; c'est dans un regard de foi que nous devons comprendre la paternité à l'image de la Très Sainte Trinité. C'est sans doute pour cela que la Très Sainte Trinité est venue au-devant d'Abraham au chêne de Mambré : pour nous révéler que le mystère de la paternité est tellement grand qu'il ne peut se comprendre que dans la

lumière de la Très Sainte Trinité : dans la lumière de Celui qui est le fruit qui reçoit tout du Père et donne tout au Père, le Fils bien-aimé ; et dans la lumière de Celui qui est la communication de tout amour, source de tout pardon, source ultime de la fécondité : l'Esprit Saint.

III

Saint Joseph, modèle du père sous la loi nouvelle

Saint Joseph est le grand modèle de la paternité, le modèle du père dans la famille chrétienne. Pourtant, lorsque nous regardons saint Joseph, nous voyons bien (et nous le savons dans la foi) que sa paternité a connu une très grande pauvreté, une « taille » très particulière du Père. C'est pour cela qu'à première vue nous serions tentés de dire que saint Joseph ne peut pas être le modèle de la paternité au niveau de la famille, qu'il est plus du côté de la vie monastique, qu'il est plus un moine dans le monde que vraiment un père de famille avec toutes les difficultés et toutes les responsabilités qu'implique la paternité selon la chair et le sang. Il est vrai que saint Joseph a toujours été considéré aussi comme le modèle de l'autorité dans la vie monastique. Peut-être est-ce là la grandeur de saint Joseph. Dans la vision de la sagesse de Dieu, saint Joseph est l'époux de la Vierge Marie, et il est vraiment le père de Jésus – il l'est certes d'une manière spéciale, mais il l'est en toute vérité. C'est pourquoi l'Église a voulu le donner à la fois comme modèle de la paternité dans le foyer chrétien – il est au cœur de la Sainte Famille, et la Sainte Famille demeure le modèle de tout foyer chrétien – et comme modèle de l'exercice de l'autorité dans la vie monastique. Il fait le lien entre la famille selon la chair et le sang et la famille spirituelle ;

comme Marie, du reste, et comme la Sainte Famille, qui est à la fois le modèle de la famille selon la chair et le sang, de la famille temporelle, et de la famille spirituelle. C'est très beau, parce que cela nous fait comprendre que la sainteté de la vie monastique et la sainteté du foyer chrétien sont la même sainteté. Autrement, il y aurait deux modèles différents. C'est peut-être ce que nous oublions trop. Nous avons un peu trop séparé ces deux voies de sainteté – parce que le droit canonique distingue nettement le laïc et le religieux – et nous avons mis l'accent sur les aspects extérieurs et les droits différents de la famille temporelle et de la famille spirituelle, de la vie monastique. Nous avons trop opposé et nous n'avons pas assez vu l'unité. La grande grâce de Vatican II est peut-être de nous faire mieux comprendre maintenant l'unité qui existe entre le foyer chrétien et la vie monastique, de nous faire comprendre qu'il n'y a pas de frontière, de séparation entre les deux. Il y a une distinction – c'est évident –, mais pour une unité beaucoup plus profonde parce que nous tendons tous vers la même sainteté, la même intimité avec le Christ, avec Marie, avec Joseph. Il est très important que la spiritualité de la famille, aujourd'hui, ne soit pas séparée de la spiritualité monastique, et que l'on comprenne qu'il doit y avoir des échanges profonds dans l'ordre de la charité fraternelle (dans l'ordre de l'*agapè*) entre le foyer chrétien qui vit dans le monde, qui a des responsabilités temporelles, et le foyer monastique, le foyer spirituel et contemplatif totalement consacré à Dieu, qui demeure lié au foyer temporel, à la famille, et qui doit l'aider à aller plus loin.

Quand nous regardons le mystère de saint Joseph, nous sommes d'abord très étonnés de voir que Marie ne nous dit rien de Joseph. Nous n'avons d'elle qu'une seule parole : lorsque Marie et Joseph ont connu la même angoisse, quand Jésus avait douze ans et qu'il était monté pour la première fois à Jérusalem pour la Pâque. Les enfants ne

venaient vivre la Pâque à Jérusalem qu'à partir de douze ans, à l'âge où le fils commençait à vivre avec son père. Jésus quitte alors le premier moment de la vie cachée avec Marie pour vivre désormais la vie cachée avec Joseph. Il y a en effet comme deux vies cachées, la première où Jésus vit surtout auprès de Marie et une seconde où il vit auprès de Joseph. Joseph a vécu la vie cachée avec Jésus, et c'est par là qu'il est si proche de la vie monastique. C'est par là aussi qu'il est si proche du cœur du père, qui souvent doit porter dans le silence certaines responsabilités, et doit les porter avec le plus d'amour possible : c'est sa vie cachée. Tout père, comme père, a une vie cachée profonde, et Joseph en est le modèle.

Quand Jésus, donc, monte à Jérusalem pour vivre la Pâque avec Joseph et Marie (mais d'une manière très particulière avec Joseph), il reste au Temple sans rien dire à ses parents, sans rien dire à Marie ni à Joseph. Il reste à Jérusalem pour interroger les docteurs d'Israël. Jésus savait que ces théologiens, ces docteurs, l'écouteraient dans ses interrogations – parce qu'un grand théologien écoute toujours un enfant intelligent – tandis que, lorsqu'il aurait trente ans et qu'il enseignerait à Jérusalem, le Sanhédrin, les docteurs en Israël, se tiendraient plus loin – sauf Nicodème. Jésus savait combien il est difficile pour un théologien d'accepter, lui qui enseigne, d'être enseigné par quelqu'un de plus jeune. Un théologien accepte encore l'enseignement de quelqu'un qui est plus âgé (quoique aujourd'hui, ils disent facilement : « Vous êtes du temps passé, vous avez été formés avant Vatican II et donc vous n'êtes pas pleinement dans le coup »), mais d'une façon générale (et cela a toujours été) les théologiens, ou beaucoup de théologiens, ont de la peine à accepter d'être enseignés par de plus jeunes qu'eux.

Jésus savait donc, quand il avait douze ans, que les théologiens ne l'écouteraient plus quand il aurait trente

ans ; c'est pourquoi il a anticipé (c'est toujours ce que fait l'Esprit Saint : il anticipe à cause de son amour), il a anticipé sa vie apostolique. Son enseignement aux docteurs de la Loi constitue les prémices de sa vie apostolique, c'est une anticipation, une hâte de l'amour. C'est pour cela que Jésus ne prend pas le temps de prévenir ses parents : il se précipite auprès des théologiens pour les interroger et les obliger à se poser certaines questions. Interroger, on le sait, est la manière la plus miséricordieuse et la plus pauvre d'enseigner. Et quand un enfant intelligent pose des questions, il exige de nous que nous allions plus loin, que nous ne redisons pas toujours les mêmes choses. Cela, c'est vrai aussi pour les parents. Quand un enfant pose des questions intelligentes à ses parents, les parents sont obligés de refaire un peu de théologie (s'ils sont de vrais parents, c'est-à-dire s'ils assument pleinement la responsabilité de l'éducation de leurs enfants au niveau de la foi), parce qu'ils se rendent compte que leurs enfants posent des questions très intelligentes auxquelles eux-mêmes n'avaient peut-être jamais pensé. Cela devait être extraordinaire, les interrogations de Jésus à ces théologiens. Malheureusement, on ne nous en a rien gardé. Mais ce qui nous est dit, c'est que Jésus enseigne ces théologiens sans en avoir demandé la permission à ses parents. C'est la première initiative de Jésus. Il est impressionnant de voir combien Jésus aime ces docteurs en Israël. Il sait que le métier de théologien est toujours difficile et périlleux, et c'est pour cela qu'il donne les prémices de sa vie apostolique à ces théologiens.

Pendant ce temps, Joseph connaît le mystère du calvaire, la séparation, et une séparation incompréhensible pour lui qui a un tel sens de sa responsabilité. C'est bien la qualité dominante d'un père : avoir, en raison même de son amour pour ceux qui lui sont confiés, un très grand sens de sa responsabilité. Étant un peu, auprès de ses enfants, comme une présence du mystère du Père qui est dans les

cieux, il est comme revêtu de la responsabilité de celui qui est notre Créateur et notre Père. Joseph a cette responsabilité, au plus intime de son cœur, à l'égard de Jésus. Et voilà que le soir du jour où ils ont quitté Jérusalem, Joseph et Marie se retrouvent et Jésus n'est pas là. Pour la première fois depuis la naissance de l'Enfant Jésus, Joseph et Marie se retrouvent seuls. Ils ne s'accusent pas l'un l'autre, comme on aurait fait humainement : « Tu aurais dû me prévenir, tu aurais pu me le dire, je croyais qu'il était avec toi », etc. On voit ce qu'aurait pu être le dialogue dans un foyer ordinaire. Ici il y a un grand silence d'amour. Mais l'inquiétude, la souffrance existent dans le cœur de Joseph et de Marie, et une grande souffrance, parce qu'ils ne comprennent pas cette attitude de l'Enfant Jésus. Ils ne comprennent pas ce qui s'est passé et ils ne peuvent pas comprendre. Si Jésus les avait prévenus, si Jésus leur avait dit : « Acceptez que pendant quelques jours je reste auprès des docteurs de la Loi », ils l'auraient accepté avec beaucoup de facilité et avec beaucoup d'amour. Mais il n'a rien dit. C'est toujours cela qui est particulièrement dur quand on souffre : ne pas comprendre la signification de la souffrance. C'est là le grand mystère de la souffrance. Et pour le cœur d'un homme, c'est particulièrement dur parce qu'un homme veut voir clair, un homme aime comprendre ce qui se passe. Il aime de savoir, du point de vue de la prudence, car la prudence implique la lumière. Il y a donc eu pour le cœur de Joseph une purification qui est allée très loin et qui l'a lié au cœur de Marie d'une manière très forte parce que c'est dans la souffrance, quand ils vivent une souffrance en commun, quand ils vivent une séparation en commun, que deux êtres qui s'aiment se rapprochent le plus. Il y a deux moments où Joseph a connu une grande épreuve ! Nous reviendrons tout à l'heure sur l'autre moment. Ici nous voyons le regard de Marie sur Joseph et le regard de Joseph sur Marie au milieu de la souffrance.

Ensemble ils retournent à Jérusalem et cherchent Jésus. Il y a là une œuvre commune merveilleuse, dans une souffrance commune qui va très loin. Et quand ils retrouvent Jésus, ce n'est pas Joseph qui fait une observation à l'Enfant Jésus, c'est Marie. Joseph se tait; il ne dit rien. « Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait cela? Vois! Ton père et moi, nous te cherchions angoissés¹. » « Nous te cherchions »: Marie et Joseph, tous les deux. Et Jésus répond à Marie par cette parole énigmatique: « Pourquoi me cherchiez-vous? », alors que c'était si normal, de leur part, de le chercher... La Croix est toujours quelque chose que notre intelligence ne peut pas saisir; si Jésus avait donné une explication, s'il s'était excusé, Joseph et Marie l'auraient embrassé en disant: « N'en parlons plus, c'est très bien, nous comprenons. » Mais non: Jésus ne s'excuse pas. Jésus veut que Joseph et Marie aillent plus loin – mystère de la Croix: « Pourquoi me cherchiez-vous? Ne fallait-il pas que je sois tout entier aux affaires du Père? » Cette parole, Marie l'a gardée dans son cœur – l'Évangile nous le dit² –, Joseph l'a gardée dans son cœur, il l'a gardée profondément dans son cœur, et elle a été la grande épreuve de son cœur paternel.

Dans la conférence précédente, nous avons regardé l'épreuve d'Abraham, l'épreuve d'Isaac, l'épreuve de Jacob, les trois épreuves de ces trois pères, de ces trois patriarches. Joseph est le patriarche par excellence parce qu'il est le père de Jésus; il est celui qui commence la Nouvelle Alliance, celui qui l'a reçue en second lieu, après Marie. Et Joseph a connu cette épreuve qui a porté sur sa responsabilité de père à l'égard de l'Enfant Jésus. Joseph n'a pas manqué de prudence, il a fait tout ce qu'il devait faire; mais sa prudence, bien qu'elle fût surnaturalisée par la foi

1. Lc 2,48.

2. Cf. Lc 2,51.

et transformée par l'amour, avait encore un mode trop humain. Il a fallu que Dieu réclame du cœur de ce père une attitude beaucoup plus divine, sous le souffle de l'Esprit Saint : l'acceptation de la vocation de Jésus, de sa vocation de prêtre, d'envoyé du Père, de sa vocation d'enseignement, de sa vocation apostolique. Il a fallu que Joseph accepte pleinement et totalement cette vocation de Jésus, dès douze ans ; qu'il accepte l'œuvre du Père, de l'unique Père, celui des cieux, et l'œuvre de l'Esprit Saint en Jésus, sans que l'Esprit Saint lui ait demandé son conseil. C'est rude pour Joseph, d'accepter cette pauvreté ; il faut qu'il comprenne que si Dieu agit de cette manière, ce n'est pas du tout un manque de confiance à son égard : c'est pour que Joseph aille plus loin dans l'amour et pour qu'il soit lié à la vocation du Christ. C'est le père qui doit accepter cette pauvreté dans son cœur pour être lié à la vocation sacerdotale de Jésus.

Peut-être est-ce ce qu'il y a de plus mystérieux dans la vocation d'un père qui n'est pas seulement père selon la chair et le sang, qui n'est pas seulement père au niveau purement humain, mais qui est père par le sacrement de mariage, et donc en étant lié d'une manière spéciale à l'autorité de celui qui est le Père tout-puissant, notre Dieu, et lié à l'autorité sacerdotale du Christ. La paternité selon la chair et le sang et la paternité s'exerçant au niveau de l'éducation humaine demandent d'être purifiées, transformées dans une paternité nouvelle que Jésus apporte et qu'il confie à Joseph et à tous les pères de famille chrétiens, à tous les pères qui ont reçu le sacrement de mariage, sacrement qui sanctifie leur autorité de père. Ils sont liés à l'autorité sacerdotale du Christ, non pas selon le sacerdoce ministériel, mais selon le sacerdoce mystique, le sacerdoce royal des fidèles qui les lie à la grâce du sacerdoce du Christ. C'est cela que Joseph a reçu dans cette grande épreuve. Nous touchons là un mystère qui va très loin dans

l'âme de Joseph, un mystère qui pour nous est insondable parce qu'il faudrait, pour le sonder, avoir le regard de Jésus sur Joseph.

En préparant cette conférence, je demandais à Jésus de me donner son regard sur Joseph. C'est quelque chose à quoi on ne pense pas assez ; on ne pense pas assez à regarder Joseph dans la lumière du cœur du Christ. Nous regardons toujours Joseph dans la lumière du cœur de Marie, mais il faut peut-être aller plus loin et regarder Joseph dans la lumière du cœur de Jésus ; et spécialement dans ce mystère douloureux. Car, lorsque Jésus réclame de nous une participation à la Croix, quand il réclame de nous un lien particulier avec le calvaire, le regard du Christ sur nous est un regard d'une tendresse et d'un amour qui connaissent une force unique. Joseph n'est pas présent à la Croix : il a été rappelé par le Père avant la Croix. Nous ne savons pas quand Joseph est mort ; personne d'entre nous ne le sait. L'Écriture nous montre que, quand Jésus a commencé sa vie apostolique, tout le monde le désignait comme « le fils de Joseph », ce qui semblerait indiquer que Joseph était encore vivant – bien que dans ces pays cela ne signifie peut-être pas grand-chose ; même si Joseph n'était plus là, Jésus restait toujours le fils de Joseph. Nous ne savons pas quand Joseph a disparu, quand Marie est restée seule auprès de Jésus. Ce dont nous sommes sûrs, c'est que pour la vie apostolique et pour le mystère de la Croix, Joseph n'était plus là. Il fallait que Marie soit seule pour suivre ; car si Joseph avait encore été là, Marie n'aurait pas pu suivre Jésus dans sa vie apostolique : son devoir aurait été de rester auprès de Joseph. Une fois de plus, Dieu a demandé à Joseph une grande pauvreté : celle de disparaître. C'est pour cela que Joseph est le « patron de la bonne mort » : parce qu'il a accepté de disparaître en offrant sa vie, au moment où Dieu le lui a demandé. Nous n'avons aucun détail sur la mort de Joseph. De la mort de ce patriarche, de ce père,

nous ne savons rien. Quel a été le testament de Joseph ? Tout donner à Marie, c'est évident ; tout donner à Jésus. Joseph ne vivait que pour Marie et pour Jésus ; il ne vivait absolument pas pour lui.

Revenons à ce lieu où l'Écriture signale la présence de Marie et de Joseph face à l'Enfant Jésus de douze ans. Jésus, en répondant à Marie, répond à Joseph. Et en demandant à Marie ce dépassement – la première réalisation de la prophétie du vieillard Syméon : « Un glaive te transpercera l'âme³ » –, Jésus demande à Joseph le même dépassement. Le glaive qui transperce l'âme de Marie transperce l'âme de Joseph. C'est le même glaive qui transperce l'âme de Marie et l'âme de Joseph. C'est pourquoi Joseph est tellement grand : lui aussi a participé à la vocation du Christ, du Christ comme prêtre et comme enseignant les docteurs en Israël. Cela nous fait bien comprendre que la vocation de Joseph ne se limite pas à la Sainte Famille, que par le cœur du Christ elle est ouverte au mystère de la Rédemption et que Joseph devient avec Marie celui qui coopère à toute la vie apostolique de Jésus et surtout au mystère de la Croix.

Regardons maintenant un autre aspect, celui du point de départ de la vocation de Joseph. J'ai voulu d'abord regarder le terme ; regardons maintenant le point de départ. C'est Joseph face à Marie. L'Évangile nous dit que Marie est « fiancée à Joseph⁴ », il souligne ce lien de Marie et de Joseph. C'est même le premier regard qui nous est donné sur Marie : elle est relative à Joseph. C'est donc la grandeur de Joseph qui nous est montrée. Joseph est celui qui a choisi Marie pour être son épouse, sa fiancée ; il l'a choisie sous le souffle de l'Esprit Saint. C'est le premier moment où Joseph, « homme juste et craignant Dieu », vivant de l'ancienne

3. Lc 2,35.

4. Mt 1,18 ; Lc 1,27.

Alliance, dépasse cette ancienne Alliance, car Marie, nous le savons, est immaculée et s'est totalement consacrée à Dieu. Marie vit déjà de l'aurore de la vie évangélique, elle est celle qui, en raison de son cœur immaculé, est pleinement chrétienne, et elle dépasse la grande attente de l'ancien Testament. Et Joseph la regarde, Joseph l'aime, Joseph la choisit librement. Même si ce mariage, selon les coutumes, a pu se faire de famille à famille, Joseph l'a choisie et Joseph l'a aimée, et il l'a aimée avec toute la tendresse et la générosité de son cœur. Ce premier moment de la vie de Joseph – Marie est « fiancée à Joseph » – nous est donné par la Révélation; nous devons donc regarder ce lien que Dieu a réalisé entre le cœur de Joseph et le cœur de Marie, entre les cœurs de ces fiancés qui se sont aimés avec une force, une pureté, une limpidité plus grandes que n'importe quels autres fiancés. Joseph est vraiment le modèle de tous les fiancés: c'est facile à comprendre. Il est le modèle de ce premier amour qui naît dans le cœur des fiancés. C'est déjà magnifique de voir dans le cœur des fiancés cette aurore de l'amour, ce premier moment de l'amour. Combien plus en Joseph et Marie, chez qui ce premier moment de l'amour a été vécu totalement en dépendance de l'Esprit Saint, sous le souffle de l'Esprit Saint, dans une plénitude et une limpidité totales. Or ce premier moment est éternel, il est toujours actuel. Joseph demeure toujours le fiancé de Marie. Cela ne vieillit pas comme dans la vie humaine, où le mari qui a vécu longtemps avec son épouse doit lui rappeler de temps en temps: « Souviens-toi, tu étais ma fiancée et j'étais ton fiancé. » Il est bon de rappeler la source du premier amour, il n'est pas négligeable d'y revenir. Et quand ce premier amour a quelque chose d'unique, comme entre Joseph et Marie, il est pour notre contemplation de Marie et de Joseph quelque chose d'unique.

Marie, qui était totalement consacrée à Dieu, a nécessairement communiqué à Joseph son secret; elle lui a dit

qu'elle était entièrement remise entre les mains de Dieu, qu'elle s'était consacrée à Dieu pour faire ce que Dieu voulait, et qu'elle ne savait pas ce que Dieu attendait d'elle. Et Joseph a accepté, dans son cœur de fiancé, de porter ce secret du cœur de Marie, la première réponse de l'Immaculée à Dieu. Joseph ne pouvait pas savoir que Marie était immaculée. Il savait qu'elle était « toute belle⁵ », il était sûr qu'elle était la plus belle de toutes les créatures. Il arrive parfois que d'autres fiancés le pensent aussi de leur fiancée, mais ils se trompent... tandis que Joseph ne s'est pas trompé : elle était nécessairement la plus belle de toutes les créatures, elle était le chef-d'œuvre de Dieu, elle était celle que Dieu aimait d'une manière unique, et Joseph aimait la regarder de cette manière. Et Joseph aimait tellement Marie qu'il a accepté dans son cœur ce secret que l'Esprit Saint avait mis dans le cœur de Marie, cette œuvre commune de l'Esprit Saint et de Marie : sa consécration. Marie ne savait pas ce que Dieu réclamerait d'elle et Joseph ne le savait pas non plus. Ils se sont donc unis dans ce choix d'amour, dans ces fiançailles, ils se sont donnés l'un à l'autre en respectant la volonté mystérieuse de Dieu sur l'un et l'autre. Cela n'a rien enlevé à l'intensité de leur amour, au contraire. Quand Dieu purifie un amour, il permet à cet amour d'être encore plus intense, parce que Dieu purifie l'amour pour qu'il soit plus amour. « L'amour vient de Dieu⁶ », nous dit saint Jean, et tout amour humain demande d'être purifié par Dieu pour être plus amour.

Alors qu'elle était ainsi fiancée à Joseph, Marie a reçu le message de l'ange, elle a reçu en profondeur, dans son cœur de consacrée et de fiancée à Joseph, le secret transmis par l'ange, et elle a dit son *fiat*. Elle l'a dit directement, immédiatement. Elle n'avait pas besoin de demander

5. Ct 4,7.

6. 1 Jn 4,7.

conseil à Joseph, parce que c'était Dieu qui s'adressait directement à elle par l'intermédiaire de l'ange Gabriel et qu'elle était entièrement donnée à Dieu. Parce qu'elle s'était entièrement livrée à Dieu, c'était Dieu qui passait le premier, c'était lui qui était présent le premier dans son cœur – et c'est pour cela, du reste, qu'elle était tellement la fiancée de Joseph. Marie dit donc son *fiat* et elle garde dans le silence ce secret que Dieu lui a communiqué. Et si Dieu indique à Marie qu'Élisabeth, la femme stérile, attend un enfant, s'il le lui indique comme un signe – « rien n'est impossible à Dieu⁷ » –, c'est parce que Marie se trouve dans une situation qui est difficile. Quand Dieu nous met dans des situations particulièrement difficiles et délicates, bien souvent la charité fraternelle vient à notre secours.

Marie va donc auprès d'Élisabeth. Mais le trajet est long de Nazareth à Aïn Karem ; c'est un long trajet pour cette jeune femme, pour cette jeune maman qui porte un tel secret dans son cœur. Joseph a dû l'accompagner, puis il l'a laissée pour qu'elle rende service à Élisabeth ; et c'est quand Marie est revenue, au bout de trois mois, qu'il s'est aperçu qu'elle attendait un enfant. C'est là qu'il y a eu une épreuve, la première épreuve. La seconde, dont je vous parlais tout à l'heure, était une épreuve pour le cœur du père. La première est pour le cœur de l'époux. Le père, pour être pleinement père, doit être parfaitement époux. L'épreuve vécue dans le cœur de Joseph au niveau de son amour pour Marie, il l'a portée dans le silence, il l'a vécue seul, il l'a vécue dans la prière, en demandant à Dieu ce qu'il devait faire ; et il lui semblait devoir renvoyer Marie : il n'était pas digne d'être l'époux de celle que dans sa foi, son espérance, il pensait être la Vierge choisie par Dieu pour être la Mère de celui qui serait le Sauveur. Je crois que Joseph a été éclairé par l'Esprit Saint pour comprendre que

7. Lc 1,37.

la prophétie d'Isaïe⁸ se réalisait en Marie. Pensons à la situation de cet homme juste, craignant Dieu, aimant Marie, ayant reçu de Dieu ce don magnifique, cet amour unique à l'égard de Marie, et voyant que Dieu se sert de Marie, que Dieu a choisi Marie pour être sans doute la Mère du Messie, la Mère de celui qui devait être le Sauveur. Dieu n'a rien dit à Joseph ; il n'a donc qu'une seule chose à faire : respecter pleinement l'ordre de la sagesse de Dieu. Là, nous découvrons en Joseph le contemplatif qui respecte l'ordre de la sagesse de Dieu, qui laisse Dieu « passer devant ». Ce n'est pas toujours facile... Joseph aurait pu faire appel à ses droits. S'il l'avait fait, il se serait révolté parce que Marie lui appartenait. Mais non : Marie appartient à Dieu en premier lieu et elle lui a été donnée par Dieu. Voilà la pureté du cœur de Joseph dans son cœur d'époux. Tout amour vient de Dieu, et Dieu ne peut jamais être un rival dans l'ordre de l'amour. Joseph doit donc accepter cette emprise de Dieu sur Marie, si mystérieuse qu'elle soit. Même si Dieu l'a laissé de côté, Joseph, dans sa pauvreté, accepte cela, il l'accepte totalement. Je ne dis pas qu'il l'accepte dans la joie ; il l'accepte sûrement dans la douleur. C'est un acte héroïque de la part de Joseph : il aime tellement Marie !

Mais voilà qu'intervient une seconde annonce. Il y a eu l'annonce faite à Marie, puis l'annonce faite à Joseph trois mois après⁹. L'ange vient donner à Joseph la signification de ce sur quoi, dans son cœur, il s'interrogeait. Il annonce à Joseph que le fils que Marie attend est béni de Dieu, que c'est l'œuvre de l'Esprit Saint en elle. Et l'ange demande à Joseph de regarder comme son épouse celle qui est la Mère de Dieu. Quelle joie Joseph a dû connaître à ce moment-là ! Pensons au *Magnificat* silencieux de Joseph, le

8. Cf. Is 7,14.

9. Cf. Mt 1,19-25.

Magnificat d'un homme qui, après cette épreuve et l'inquiétude de son cœur, peut regarder de nouveau Marie comme son épouse, et la regarder comme celle qui est bénie de Dieu, comme celle qui est la Mère de Dieu, celle que Dieu a vraiment choisie, celle en qui se réalise la prophétie d'Isaïe. Joseph n'est pas mis à l'écart, au contraire ; il doit plus que jamais être l'époux de Marie – le gardien de la Vierge, mais l'époux de Marie, celle qu'il aime, celle qu'il avait choisie et qu'il a choisie une seconde fois parce que Dieu, par l'ange, lui demande de la choisir pleinement comme son épouse, en respectant l'œuvre de Dieu en elle. C'est de cette manière que Joseph devient le père de Jésus : parce qu'il est l'époux de Marie, et qu'il est l'époux de celle qui est la Mère de Dieu, et c'est Dieu lui-même qui veut cela de Joseph. Il regarde donc celui que Marie porte en elle comme le Fils bien-aimé, comme l'enfant bien-aimé de celle qui est son épouse, de celle qui lui est totalement donnée. Comme Marie porte Jésus, Jésus est totalement donné à Joseph, et Joseph doit être père. Nous devrions approfondir cela du point de vue théologique, parce que c'est unique, comme situation. Aucun père n'a vécu ce que Joseph a vécu : devenir le père du Fils bien-aimé du Père des cieux et de celle qui est son épouse et qu'il a choisie. Joseph doit porter toute cette responsabilité, en face de Dieu et en face des hommes. Dieu réclame de Joseph une grande pauvreté, non pas du tout pour que son amour pour Marie soit moins fort, mais au contraire pour qu'il soit plus grand. Toute pauvreté que Dieu réclame est toujours pour un amour plus grand. Même la pauvreté que Dieu a demandée à Joseph, cette pauvreté qui va si loin, qui est si rude pour un homme, est pour un amour plus grand. Dieu sait qu'il peut réclamer de Joseph cette pauvreté, que le cœur de Joseph est suffisamment magnanime, suffisamment grand pour pouvoir comprendre ce langage divin, cette « taille » du Père qui réclame de lui d'envelopper Marie de cet amour

unique, et d'envelopper l'Enfant Jésus de sa paternité. Il est plus père que d'autres, qui sont pères selon la chair et le sang. Il l'est plus parce qu'il a un plus grand amour. On est père dans la mesure où l'on aime. C'est l'amour qui fonde la paternité puisque la responsabilité qu'on a à l'égard d'un enfant naît à partir de l'amour et qu'elle grandit en fonction de l'amour. C'est pour cela que Joseph est tellement père, à cause de l'intensité de l'amour qu'il a pour Marie, celle qui attend le Fils de Dieu qui est son fils.

C'est ce regard que nous devrions avoir sur Joseph pendant tout le temps de l'Avent¹⁰: cette responsabilité si grande de Joseph à l'égard de Marie et de l'Enfant Jésus. Il est là vraiment l'image vivante de la paternité éternelle de l'unique Père. Il est l'image vivante du Père pour nous, et il nous fait comprendre comment la paternité peut réclamer un dépouillement de tout égoïsme, de toute satisfaction personnelle individuelle, pour aller plus loin dans le don et pour être tout entier relatif à celui dont on est responsable. Joseph est totalement relatif à Jésus; il l'est par Marie, par son amour pour Marie, mais il est entièrement relatif à Jésus. Toute sa vie est pour Marie et pour Jésus. C'est en ce sens-là qu'il est vraiment père. Tout son travail et toute sa prudence seront pour Marie et Jésus.

Il faudrait, pour bien saisir la grandeur de cette paternité, voir comment la « taille » du Père continue. Quand le Père trouve un bon terrain, il continue sa taille... c'est normal: il y a du bon bois qu'on peut bien tailler! Et le cœur de Joseph est un bois merveilleux. Le Père a taillé ce cœur et il continue de le tailler. Pensons à Noël, et vivons cette année le mystère de Noël en regardant beaucoup Joseph. D'habitude on regarde avant tout Marie, et c'est normal, mais Joseph est un peu dans l'ombre; parfois même on l'oublie, et on ne met dans la crèche que Marie et l'Enfant

10. Cette conférence a été donnée le 13 décembre 1981.

Jésus, en reléguant Joseph avec les animaux, un peu plus loin ! On le met à l'écart, on l'oublie, alors que Joseph fait partie intégrante de Noël, et nous ne pouvons pas pénétrer pleinement dans le mystère de Noël sans regarder Joseph présent en cette nuit, témoin de cette maternité virginale. Joseph est témoin parce qu'il est lié au cœur de Marie, parce qu'il l'aime ; il est témoin de cette naissance miraculeuse. Il faut, en effet, maintenir que cette naissance est miraculeuse, même si beaucoup, aujourd'hui, ne le disent plus. L'Église continue à l'affirmer et nous devons donc continuer à l'affirmer même sans en comprendre le « comment » – cela n'a pas d'importance. Joseph est témoin de la naissance miraculeuse qui s'est réalisée dans cette nuit de Noël. Il est là avec Marie, vivant de cette contemplation, vivant de ce silence. Joseph n'a jamais gêné Marie : il l'aime trop et a trop de respect pour elle. Et, n'ayant jamais gêné Marie, il est lié à ce qu'il y a de plus intime dans la vie de la Très Sainte Vierge à l'égard de l'Enfant Jésus ; et il en vit avec Marie, par elle. Il respecte cet ordre voulu par Dieu, cela fait partie de la « taille » du Père. Joseph à Noël a vécu cette pauvreté : il n'y a plus de place pour eux dans la salle commune, à l'hôtellerie. C'est dit dans l'Écriture¹¹. Joseph a dû beaucoup souffrir de voir que les descendants de David n'avaient plus la délicatesse de David, et qu'ils n'avaient même pas ce sentiment humain élémentaire de respect et d'attention à l'égard d'une jeune femme qui attend son premier enfant. Quand elle est tout près de le mettre au monde, tous devraient être à son service ; or personne ne la remarque, personne ne fait attention à elle, et Joseph garde le silence. Joseph porte, dans sa responsabilité de père, cette première pauvreté qui accompagne la naissance de Jésus. Et grâce à cette pauvreté, il y a une intimité beaucoup plus grande entre Joseph, Marie et l'Enfant Jésus.

11. Cf. Lc 2,7.

L'intimité de Noël se réalise grâce à la pauvreté. Joseph a compris que cette pauvreté que Dieu réclamait était pour un plus grand amour, donc pour une plus grande intimité. Et Joseph a laissé les petits bergers pénétrer – cela, c'est l'accueil de Joseph.

Joseph a connu aussi, après le passage des Mages, la responsabilité d'emmener l'Enfant Jésus en Égypte. Il a exercé cette autorité. C'est peut-être le premier moment où Joseph a exercé son autorité sur Marie et sur l'Enfant Jésus. Mais nous ne pouvons pas nous y attarder ici. Contemplons, dans le cœur de Joseph, l'autorité du père, autorité qui s'appuie entièrement sur son amour pour Marie et qui provient de sa docilité plénière à l'égard de la volonté du Père. Cette autorité, il l'exerce dans la pauvreté et la grandeur d'âme. C'est du reste ce qu'il y a de plus frappant en Joseph : sa grandeur d'âme. Il n'y a rien de petit en Joseph, tout est grand et tout est d'une noblesse étonnante. C'est un père royal (de la maison de David), et c'est pour cela qu'il y a en lui cette grandeur d'âme, cette délicatesse et aussi cette humilité; c'est pour cela qu'il y a en lui cette fidélité et un si grand sens de sa responsabilité.

IV

Le Père, source de toute paternité

L'effort que nous allons faire ici sera un effort de théologie et de contemplation. Nous essaierons de nous élever le plus haut possible pour découvrir Celui qui est le Père, qui est Père dans tout ce qu'il est, et qui l'est d'une manière éminente et éternelle: le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, « de qui toute paternité tire son nom au ciel et sur la terre¹. » Parce qu'il est source de toute paternité, c'est auprès de lui que nous devons toujours revenir si nous voulons saisir ce qu'est la paternité dans toutes ses dimensions, dans toute sa profondeur, et comprendre que la paternité est un mystère d'amour. Dans l'Évangile de saint Matthieu, Notre-Seigneur nous dit que « nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils² »; et, dans l'Évangile de saint Jean: « Personne n'a jamais vu Dieu; le Fils unique, qui est dans le sein du Père (*in sinu Patris*), lui, l'a fait connaître³. » Ce sont là deux paroles que nous devons souvent garder dans notre cœur. Elles montrent que le mystère du Père est toujours un mystère caché. Si cela est

1. Ep 3,14-15.

2. Mt 11,27.

3. Jn 1,18. Cf. 6,46: « Non que personne ait vu le Père, sinon celui qui vient de Dieu: celui-là a vu le Père. »

éminemment vrai de l'unique Père, celui des cieux, c'est vrai aussi de tout père sur la terre. C'est lié à la paternité. Celle-ci est un mystère qui demeure caché en raison même de sa profondeur, parce qu'elle est une source. Et toute paternité doit être une source de lumière et d'amour.

Pour essayer de découvrir ce grand mystère qui demeure caché et qui cependant s'est manifesté à nous – le Fils qui demeure éternellement *in sinu Patris* nous révèle le Père –, nous allons faire appel immédiatement à notre foi, et à une foi contemplative, celle des enfants bien-aimés du Père à qui le Père s'est révélé. Car le Père s'est révélé à nous. L'Esprit Saint, au plus intime de notre cœur, nous fait dire: « Abba », « Père⁴ » (le terme araméen « Abba » est l'équivalent de « papa »; c'est l'expression à la fois la plus simple et la plus noble). À chacun de nous, dans la mesure même où nous avons la foi et l'amour (la charité), l'Esprit Saint fait dire: « *Abba*, Père ». C'est à la fois l'expérience chrétienne la plus fondamentale – nous sommes baptisés « au nom du Père » – et l'expérience chrétienne la plus ultime.

Nous allons suivre quatre grands axes, quatre grandes voies qui nous conduisent à la paternité. Il y en aurait d'autres... mais ici le temps nous manque.

Premier axe: découvrir le Père en tant qu'il est le Père tout-puissant. Nous disons souvent cela dans la liturgie de la messe, en particulier au début du *Credo*: « Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant. » Que voulons-nous dire quand nous disons que le Père est tout-puissant? Remarquons d'abord qu'il n'y a que *le* Père, Dieu, qui soit tout-puissant: les autres pères ne le sont pas. Il n'y a pas de communication de cette toute-puissance, puisque c'est la

4. Cf. Ga 4,6: « La preuve que vous êtes des fils, c'est que Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie: "Abba, Père!" » Rm 8, 15: « Vous avez reçu un esprit de fils adoptifs qui nous fait nous écrier: "Abba, Père!" »

toute-puissance du Créateur, qui ne peut être qu'unique. Aucun autre père n'est tout-puissant. Il y a toujours eu de petites jalousies par rapport à la toute-puissance du Père, des paternités qui ont voulu manifester leur toute-puissance: le *pater familias* romain, qui veut exercer sa puissance sur la vie et sur la mort; mais cela, c'est une tentation. Il n'y a que Dieu qui soit Père tout-puissant, et il est tout-puissant comme Créateur. C'est ce qui nous est montré au début de la Genèse, quand nous voyons Dieu créer l'homme « à son image et à sa ressemblance⁵ ». Dieu agit ici comme Père, il faut bien le comprendre. Ce n'est pas seulement le Créateur, c'est le Créateur-Père; car le Créateur est Père. S'il n'était que Créateur, il ferait un monde merveilleusement ordonné qui serait un chef-d'œuvre d'architecture; certes le monde est un chef-d'œuvre d'architecture, mais il est beaucoup plus que cela. L'homme lui-même est un chef-d'œuvre d'architecture, il y a en lui une harmonie étonnante, et beaucoup de philosophes ont voulu ne regarder dans l'homme que cette harmonie. Mais s'il y a dans l'homme une harmonie merveilleuse – il est une « cathédrale de molécules », une cathédrale étonnante de diversité et d'unité –, il y a en lui bien plus que cela: il y a en lui une capacité d'aimer, une capacité de connaître et une possibilité de construire, lui aussi, des cathédrales – non pas seulement d'édifier des cathédrales matérielles, mais d'être source de vie pour d'autres hommes. De cette manière l'homme est à l'image du Père, parce qu'il possède en lui ce qui lui permet d'être à la ressemblance du Père; le Créateur est Père parce qu'il communique sa vie: voilà ce qui fait qu'il est Père. Les philosophes de l'Antiquité, les philosophes grecs, spécialement les néo-platoniciens, ont affirmé, sans avoir eu la Révélation, que Dieu n'est pas seulement Créateur, mais

5. Cf. Gn 1,26.

qu'il est Père parce qu'il *communique la vie*. La communication de la vie – mais pas de n'importe quelle vie – est le signe de la paternité. Toute la communication de la vie que Dieu réalise dans notre univers s'achève dans la vie spirituelle donnée à l'homme. C'est en ce sens-là que l'homme est créé à l'image et à la ressemblance de Dieu : en lui il n'y a pas seulement la vie biologique – ce ne serait pas suffisant pour qu'il y ait une paternité –, il y a plus : il y a la vie spirituelle, la vie de l'intelligence et du cœur. Nous sommes donc créés à l'image du Père. C'est important pour nous de nous rappeler qu'il y a, au plus intime de notre âme spirituelle – et pas seulement notre âme spirituelle, mais notre âme unie à notre corps –, la marque du Père et du Père tout-puissant qui nous communique sa vie et qui nous communique son pouvoir, non pas un pouvoir absolu, mais un certain pouvoir. Je n'insiste pas plus sur ce point de vue-là, nous l'avions vu en considérant le mystère de la création ; je voulais simplement le rappeler.

La seconde grande voie consiste à essayer de comprendre comment Joseph et Marie, dans leur œuvre commune, dans la Sainte Famille, manifestent pour nous le mystère de la paternité. C'est très beau de voir que le mystère du Père est manifesté à la fois par Marie et par Joseph. Essayons donc de saisir comment la maternité de Marie et la paternité très particulière de Joseph nous aident toutes deux à entrer dans le mystère du Père.

Le Père – le Père de toute éternité – est maternel ; les pères de la terre le sont moins parce que souvent ils laissent cela à leur épouse en lui disant : « C'est ton rôle ». Ce n'est pas toujours entièrement vrai, il faudrait que les pères le comprennent – nous y reviendrons.

Le Père a voulu – et c'est là une œuvre étonnante de Dieu – se manifester à travers la maternité divine de Marie. Saint Thomas dit (et les Pères de l'Église l'avaient dit avant lui) que la maternité divine de Marie est une manifestation,

pour nous, de la paternité de Dieu. Elle est là pour nous faire comprendre la fécondité du Père, cette fécondité substantielle. C'est pour cela que Marie est mère dans sa virginité : pour que sa maternité virginale nous manifeste la fécondité « virginale » du Père, cette fécondité éternelle qui est une fécondité toute d'amour dans la lumière, une fécondité lumineuse et pleine d'amour. Le mystère de la maternité virginale de Marie nous aide à découvrir, à travers la femme, à travers la vierge, à travers la mère, ce qu'est le Père. Il y a un lien direct entre la maternité divine de Marie et la paternité, et ce lien se fait par l'Esprit Saint. C'est l'Esprit Saint qui, de fait, forme en Marie le corps de Jésus. Et c'est l'Esprit Saint qui, en Marie, nous fait comprendre ce lien secret avec le Père. Elle porte le secret du Père pour le donner au monde. Elle est donc bien celle qui est l'épouse du Père dans sa maternité virginale. Et comme épouse du Père – et elle est l'unique épouse du Père – elle nous manifeste ce que personne d'autre ne peut nous dire. L'épouse a un privilège particulier pour faire comprendre ce qu'est le père. Et Marie a été choisie par Dieu pour être l'épouse qui nous manifeste, d'une manière très spéciale, ce qu'est le Père. Elle nous fait comprendre, par le mystère de sa maternité virginale, que cette paternité est une paternité de lumière, c'est-à-dire une paternité de *sagesse* ; cela fait partie du mystère du Père.

Le Père n'est pas seulement tout-puissant ; il est, plus profondément, celui qui est source de toute lumière. Il est source de toute lumière puisque, éternellement, sa fécondité est une fécondité de lumière, une fécondité contemplative. Éternellement il est celui qui engendre son Fils, qui est son secret, le secret de son cœur de Père, celui qui est le fruit de sa contemplation. Et la maternité virginale de Marie manifeste pour nous que le Fils est le secret. C'est pour cela que le don du Fils a été communiqué en premier lieu à Marie et à elle seule (Joseph, au début, n'en a rien su),

pour que Marie comprenne mieux que c'est un secret d'amour qui la relie directement au Père et grâce auquel elle peut regarder l'Enfant Jésus dans la même lumière que le Père. Pensez à ce qu'était l'*Introït* de la messe de Noël dans l'ancienne liturgie, et qui demeure dans la nouvelle : *Ego hodie genui te*, « Moi, aujourd'hui, je t'ai engendré⁶. » C'est peut-être ce qu'il y a de plus émouvant à saisir dans la nuit de Noël : le Père, de toute éternité, regarde ce petit enfant, Jésus, en lui disant : *Ego hodie genui te*. Et Marie, dans le silence de son cœur, regardant le tout petit Enfant Jésus, dit la même chose : *Ego hodie genui te*, « Aujourd'hui, je t'ai engendré. » Marie et le Père ont le même fruit d'amour – de deux manières différentes, certes, mais c'est le même fruit d'amour. Marie est donc celle qui réalise avec le Père la même œuvre, et elle réalise cette œuvre d'une manière plus immédiate que Joseph, il faut bien le reconnaître. Le secret a été d'abord communiqué à Marie. Cela nous montre que Marie, dans sa maternité divine, nous fait entrer plus profondément que Joseph dans la paternité, et dans ce qu'il y a de plus secret dans la paternité du Père. Là, il faut évidemment un regard très contemplatif, c'est-à-dire un regard très simple, la simplicité des enfants de Dieu, la contemplation. Ne croyez pas que ce soit réservé aux théologiens ; les théologiens sont même quelquefois trop riches pour avoir ce regard de simplicité, alors que les petits enfants, les mères et les pères, comprennent ce regard merveilleux de Marie à Noël et ce regard du Père sur le tout petit Enfant Jésus. Que le regard de Marie et le regard du Père soient le même sur le tout petit Enfant Jésus, c'est une chose admirable : « *O admirabile commercium!* », dit la liturgie, « Ô échange admirable » qui fait que Marie et le Père peuvent regarder du même regard le petit Enfant Jésus. Cela nous fait comprendre combien Marie pénètre

6. Ps 2,7.

dans le mystère de la paternité puisque, de fait, elle peut regarder l'Enfant Jésus dans la même lumière que le Père.

Cependant n'oublions pas Joseph; Joseph lui aussi va regarder l'Enfant Jésus dans le même regard d'amour. Joseph, dans son humilité, ne dira pas: *Ego hodie genui te*, « Aujourd'hui, je t'ai engendré »; il sait que c'est Marie et que c'est le Père éternel qui engendrent Jésus. Mais il le dit à travers Marie, et il est présent parce que lui aussi représente la paternité. Lui aussi, en raison même de la pauvreté qu'il a acceptée, peut être pour l'Enfant Jésus un véritable père; pas seulement un père adoptif, mais un père véritable, qui assume toutes ses responsabilités de père. Et le rôle de Joseph est de nous manifester l'*autorité* du Père. Nous avons vu la toute-puissance et la sagesse: il y a aussi l'autorité, et c'est Joseph qui nous fait comprendre l'autorité du Père.

Le père est celui qui possède en premier lieu l'autorité. Si de temps en temps la mère exerce son autorité, ce n'est pas cependant son rôle premier. Quand le père est trop faible ou qu'il est absent, la mère est obligée d'exercer une certaine autorité, mais ce n'est pas son rôle premier, tandis que c'est celui du père d'exercer l'autorité.

Joseph nous révèle l'autorité d'*amour* du Père; car ce qui caractérise l'autorité du Père, c'est d'être une autorité d'amour. Le Père, comme Père, ne fait pas appel directement à sa toute-puissance (c'est comme Créateur qu'il est le Tout-puissant). Certes, le Père qui est Dieu possède la toute-puissance, mais il n'y fait pas appel immédiatement *comme Père*; comme Père il fait appel à l'autorité. Et c'est pour cela qu'il peut demander et qu'il demande à Joseph – qui doit être le représentant visible de son autorité sur la terre – la pauvreté à l'égard du pouvoir. L'autorité de Joseph s'exercera dans la pauvreté pour mieux nous faire comprendre ce qu'est l'autorité du Père – du Père qui est Dieu. Dieu le Père est tout-puissant, mais à l'égard de l'Enfant Jésus il se tait, et il veut que son autorité d'amour

se manifeste à travers l'autorité de ce pauvre qui est Joseph et à travers la maternité virginale de Marie, pour nous faire comprendre que son autorité est une autorité d'amour enveloppante; c'est une autorité miséricordieuse d'amour, une autorité qui prend cette modalité particulière de la tendresse de Marie. Il y a une tendresse paternelle qui se manifeste à travers Joseph et Marie, parce que l'autorité du Père est une autorité toute d'amour et une autorité toute lumineuse, liée à la sagesse.

Les deux dernières voies, c'est Jésus lui-même qui nous les indique en nous révélant ce qu'est le Père. C'est donc encore plus immédiat. Jésus, à travers toute sa vie apostolique, nous fait comprendre ce qu'est le Père parce qu'il est « le Fils bien-aimé en qui le Père a mis toutes ses complaisances⁷ ». Et c'est par le sacrement de mariage que le père de la terre, le père chrétien, va pouvoir vivre de ce lien intime avec le Père révélé par son Fils bien-aimé. Si le Père a mis toutes ses complaisances en son Fils bien-aimé, c'est pour que le Fils bien-aimé nous révèle l'immense miséricorde du Père. Il y a un passage de l'Évangile de saint Jean qui nous révèle admirablement le mystère du lien intime de Jésus avec le Père: « En vérité, en vérité, je vous le dis: le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais seulement ce qu'il voit faire au Père; car ce que fait celui-là, le Fils aussi le fait pareillement⁸. » C'est Jésus qui pour la première fois nous révèle sa dépendance radicale à l'égard du Père. « Le Père, en effet, aime le Fils et il lui montre tout ce qu'il fait; et il lui montrera des œuvres plus grandes que celles-ci, pour que vous soyez étonnés. De même en effet que le Père relève (ressuscite) les morts et les fait vivre, ainsi le Fils fait vivre qui il veut. Car le Père ne juge personne⁹. » Cela, c'est une

7. Cf. Mt 3,17 (Is 42, 1).

8. Jn 5,19.

9. Jn 5,20-22.

phrase qu'il faudrait commenter longuement. Le Père, *comme Père*, ne juge personne. Nous pensons, nous, que c'est le propre du Père de juger. Mais « le Père ne juge personne » en raison même de son autorité d'amour. « Le Père ne juge personne : tout le jugement, il l'a remis au Fils. » Ce n'est pas une abdication, ce n'est pas comme s'il devenait « grand-père » et remettait alors tout à son Fils, lui-même n'ayant plus rien à dire. Il en va souvent ainsi pour les grands-pères de la terre et c'est préférable, car, quand ils se mettent à juger, à émettre des jugements sur l'éducation que reçoivent leurs petits-enfants, les dents des fils et surtout des belles-filles en sont agacées¹⁰ ! Quand il s'agit de Dieu, c'est tout autre chose : « Le Père ne juge personne », mais il n'abdique pas, pas du tout ; il veut par là nous faire comprendre quelque chose de plus profond, quelque chose qui va plus loin : cette autorité radicale du Père qui est une autorité d'amour. Et cette autorité d'amour se manifeste de cette manière : « Le Père ressuscite les morts ». C'est le rôle du Père, non seulement de donner la vie, mais de se servir de la mort pour donner *plus* la vie. C'est ce que Jésus nous fait comprendre. Il nous fait comprendre que le Père est celui qui est capable de se servir de toutes les souffrances, de toutes les blessures, de tous les échecs, pour faire quelque chose de plus grand. Et c'est en ce sens-là que le Père ne juge pas. Pensez à cette parabole merveilleuse du Père qui nous est donnée dans l'Évangile : le père de l'enfant prodigue¹¹. Le père ne juge pas l'enfant prodigue, il ouvre ses bras, il le prend dans ses bras, et il fait tuer le veau gras et donne à son fils l'habit nuptial. Cela, c'est la miséricorde du père qui ressuscite les morts, qui ressuscite son fils mort. Le fils aîné aurait bien aimé que le père juge, il aurait bien voulu que le père condamne ; il plaide la justice, et le

10. Cf. Jr 31,29 ; Ez 18,2.

11. Voir Lc 15,11-32.

père l'écarte en lui faisant comprendre que son rôle premier n'est pas d'exercer la justice. Le père n'est pas premièrement un législateur et un juge. Le père est premièrement celui qui détient une autorité d'amour. C'est un abîme qui nous est ouvert là, si nous voulons pénétrer dans ce que dit Jésus quand il nous parle du Père.

Toute la vie apostolique de Jésus nous fait comprendre ce qu'est le Père. Nous pourrions donc reprendre ici tout l'enseignement du Christ, à travers sa vie apostolique : tout cet enseignement nous fait découvrir la miséricorde du Père. Et tous les gestes que Jésus fait, tous ses gestes de miséricorde, tous les signes par où il nous manifeste combien il est présent, nous révèlent le Père ; tout ce qu'il fait, il le fait pour nous manifester le Père. Prenons comme exemple ce geste de miséricorde de Cana¹² : Jésus le fait pour que nous comprenions ce qu'est le Père. Le Père, en effet, veut qu'il y ait de la joie dans le cœur de ses enfants, et il veut essuyer toute larme¹³ – c'est le rôle du Père d'essuyer toutes les larmes et de se servir de toutes les blessures pour communiquer plus de vie, plus d'amour.

Si toute la vie apostolique de Jésus nous manifeste la miséricorde du Père, nous manifeste cette autorité tout à fait particulière qui est une autorité d'amour, c'est surtout à la Croix que nous est manifesté d'une manière très unique ce qu'est le Père, puisque le Père envoie son Fils pour nous faire comprendre combien il nous aime et que c'est à la Croix que se montre d'une manière unique cet amour. Dieu a tellement aimé le monde, le Père a tellement aimé le monde qu'il a envoyé son Fils¹⁴, et l'a envoyé à la Croix¹⁵.

12. Voir Jn 2,1-11.

13. Cf. Ap 7,17 ; 21,4. Is 25,8.

14. Cf. Jn 3,16 : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique... »

15. Cf. SAINT THOMAS, *Commentaire sur l'Évangile de saint Jean*, n° 478, vol. I (Le Cerf, Paris 1998).

Et c'est à la Croix que nous découvrons pleinement et totalement ce qu'est la paternité de Dieu. Ce n'est pas facile, pour nous, de découvrir qu'à la Croix le Père nous révèle pleinement et totalement ce qu'il est; car nous pouvons avoir la tentation de suivre ce que certains ont dit et qui est terrible, parce qu'ils n'ont regardé le mystère de la Croix que d'une manière extérieure: à savoir qu'à la Croix Jésus est seul, et que le Père, au lieu de manifester son amour, semble manifester son impuissance et son absence. Il faut reconnaître que, apparemment, il y a à la Croix un grand silence qui est terrible. Et on comprend très bien que d'un point de vue purement humain, la Croix, qui est scandale et folie¹⁶, entraîne qu'on rejette le Père. Il y a dans le monde d'aujourd'hui un rejet du père qui va très loin, et ce rejet du père a été soutenu par des théories mi-psychologiques, mi-philosophiques montrant que le père n'est plus digne d'être père parce que son autorité, qui devait être une autorité d'amour, est une autorité tyrannique.

Je fais allusion à cela parce que, si nous regardons le mystère du Père source de toute paternité, il faut que nous comprenions comment le démon est arrivé à pervertir le regard de l'homme et le regard de certains chrétiens. N'oublions pas ce que dit saint Jean: l'Antichrist est celui qui rejette le Père, et qui rejette, par le fait même, le Fils¹⁷; car si vous rejetez le Père, vous rejetez le Fils et vous ne considérez plus Jésus que comme un homme, et vous avez tendance à ne plus regarder dans l'homme que son aspect terrestre et l'aspect de la libération terrestre, et vous oubliez l'essentiel. Toutes les idéologies qui rejettent le père, nous devons donc, en tant que chrétiens, les appeler des Antichrist, et nous devons y être particulièrement attentifs parce que ces idéologies sont actuelles, elles sont pour notre

16. Cf. 1 Co 1,23.

17. Cf. 1 Jn 2,22-23.

temps, ou elles sont de notre temps. Et nous devons, pour faire face à ces idéologies, essayer de comprendre la grande révélation de la paternité qui nous est faite à la Croix.

C'est à la Croix que le Père nous est révélé comme Père, dans tout son amour pour nous. Il a « tellement aimé le monde » qu'il n'hésite pas à aller jusque-là, jusqu'à demander à son Fils de prendre la place du plus rejeté, du plus pauvre, du plus déshérité, de celui qu'on rejette au niveau politique, au niveau humain ; de prendre la place du rejeté, du condamné à mort. Il faudrait essayer de comprendre le regard du Père sur Jésus crucifié. Le regard du Père à Noël, je vous le rappelais tout à l'heure. Le regard du Père sur Jésus crucifié, c'est le silence du Père. C'est un silence d'amour. Ce n'est pas une absence, ce n'est pas une faiblesse, ce n'est pas une lâcheté : c'est un surcroît d'amour. Il est difficile pour notre intelligence et notre sensibilité humaines de le comprendre ; et pourtant, c'est ce que nous devons dire dans la foi et ce que nous devons essayer de saisir dans l'amour. Par l'amour nous pouvons le comprendre, nous pouvons saisir cet acte héroïque d'amour du Père. On peut en effet parler d'un acte héroïque d'amour du Père : demander à son Fils bien-aimé de prendre sur lui toute l'iniquité du monde, faire de son Fils le bouc émissaire qui « emporte sur lui » toutes les fautes des hommes¹⁸, « qui ôte le péché du monde¹⁹ », et lui demander d'aller jusqu'au bout de son immolation, d'être l'Agneau dont le cœur est blessé. Le Père demande cela à son Fils. Le Père exerce cette autorité du Père en demandant cet acte héroïque d'amour à son Fils ; et le Fils obéit. L'autorité du Père est donc bien présente à la Croix. C'est dans l'obéissance que Jésus accepte l'holocauste de la Croix²⁰. Il meurt

18. Cf. Lv 16,20-22.

19. Jn 1,29 ; cf. Is 53,4-5.7.12.

20. Cf. Ph 2,8.

dans l'obéissance du Fils bien-aimé à l'égard de son Père. Et si l'holocauste du Christ à la Croix est un acte d'obéissance, c'est donc une coopération d'amour avec le Père. Le Christ réalise ce que le Père ne peut pas faire, et il le fait en tant qu'il est l'envoyé du Père ; lui peut le faire parce qu'il a assumé notre nature humaine, une nature capable d'être offerte en holocauste d'amour. Le mystère de l'Incarnation est pour cela, pour l'offrande de toute la vie terrestre de Jésus, de toute la vie terrestre de l'homme, et d'une manière ultime pour l'offrande du cœur de l'Agneau, pour que tout soit offert en holocauste d'amour. Et Jésus réalise cela comme Grand Prêtre, comme le prêtre qui est le Fils bien-aimé du Père²¹, et il le réalise dans l'obéissance ; Jésus à la Croix baise les mains du Père²² et il accepte que ses mains soient crucifiées, que ses pieds soient attachés au bois. Il accepte de tout donner jusqu'à la mort. Et il accepte qu'au-delà de la mort il y ait la blessure du cœur, il accepte tout cela pour nous faire comprendre son amour pour le Père, et donc pour nous faire comprendre ce qu'est la paternité. Il faut saisir que la paternité va jusque-là – autrement, nous ne la comprenons pas. La paternité du Père, source de toute paternité, va jusqu'à l'offrande de son Fils bien-aimé.

C'est à la Croix que nous est révélé ce qu'il y a de plus secret dans toute la Nouvelle Alliance. Et c'est quand nous sommes un peu crucifiés avec Jésus que nous comprenons ce qu'est la paternité ; nous le comprenons à travers et dans le mystère de la Croix, qui est sagesse précisément parce qu'elle nous révèle la paternité – puisque le propre de la sagesse, c'est de remonter à la source. Tant qu'on ne remonte pas à la source et qu'on demeure dans les effets et les conséquences, on n'a pas un regard de sagesse. Le regard de sagesse consiste à remonter à la source. Et la

21. Cf. He 5,5-10.

22. Cf. Lc 23,46 : « Père, je remets mon esprit entre tes mains. »

Croix est sagesse parce qu'elle nous révèle le mystère de la paternité, parce qu'elle nous fait comprendre toutes les dimensions de la paternité.

Si le Père, à la Croix, garde le silence, c'est parce que c'est le propre du Père d'être source de tout amour : il n'y a plus alors de place pour la parole, il n'y a plus que le silence de l'amour parce qu'il y a la plénitude de l'amour et la plénitude du don ; c'est en raison même de cette plénitude d'amour donné, communiqué, que le Père garde le silence. Nous avons de la peine à comprendre le silence du Père parce que nous croyons toujours que c'est un oubli, que c'est une faiblesse, et cela parce que nous n'avons pas assez confiance et que nous ne sommes pas assez donnés. Si nous étions plus donnés, nous comprendrions le silence du Père. Jésus l'a compris à la Croix. Vous m'objecterez : « Non, il ne l'a pas pleinement compris, puisqu'il a dit : "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné²³ ?" » Oui, cette parole est présente, mais il y a aussi cette autre parole : « J'ai soif²⁴ ». Il faut bien saisir ces deux aspects. Jésus a vécu dans son cœur d'homme le silence du Père, et cela a été dur pour lui, parce que c'est pour le Père qu'il vit le mystère de la Croix – « Il faut que le monde sache que j'aime le Père²⁵. » « Père, glorifie ton Fils pour que ton Fils te glorifie²⁶. » À la Croix, Jésus glorifie le Père en nous manifestant par sa mort que l'amour qui l'unit au Père est plus fort que tout. L'amour paternel enveloppe la mort, et c'est cela qui nous est manifesté à la Croix. Si le Père est capable de ressusciter les morts, c'est parce que l'amour paternel enveloppe la mort, qu'il va plus loin que la mort parce qu'il est la source de tout amour et que la source de tout amour dépasse la

23. Mt 27,46.

24. Jn 19,28.

25. Jn 14,31.

26. Jn 17,1.

mort. « L'amour est fort comme la mort²⁷ », l'amour est victorieux de la mort. Et l'amour qui est victorieux de la mort, c'est l'amour du Père pour le Fils.

Mais Jésus, dans son cœur d'homme, pâtit à la Croix, c'est évident; il connaît donc ce que peut représenter l'état de celui qui est seul en présence de la mort. On est toujours seul en présence de la mort. Je me souviens d'une personne âgée, très unie à son mari, l'aimant profondément, mais qui vivait une agonie assez terrible; et dans cette agonie c'est à ses fils prêtres qu'elle demandait d'être présents. Cela a été terriblement dur pour celui qui était son époux: il a compris qu'en face de la mort on était seul... Et c'est vrai, il n'y a que l'amour du Père, source de toute paternité, qui enveloppe la mort. Le prêtre, auprès de ceux qui sont mourants, représente en tant que prêtre la paternité du Christ, l'unique paternité; et le prêtre seul, en tant que père, peut envelopper divinement la mort.

Il est très important de saisir ce mystère de la paternité qui dépasse la mort et l'enveloppe²⁸: « Le Père ressuscite les morts²⁹. » Jésus, à la Croix, connaît la solitude du Fils de l'homme en face de la mort. Il connaît la solitude plus que personne d'autre ne l'a jamais connue et plus que nous ne la connaissons jamais. Quand nous serons, nous aussi, en face de la mort, nous saurons que nous sommes seuls et nous aurons soif d'un signe de présence de la paternité de Dieu qui enveloppe notre mort. Mais si Jésus a connu plus qu'aucun autre homme la solitude de la mort, il a aussi connu, plus qu'aucun chrétien ne le connaîtra jamais, combien l'amour qui l'unissait au Père était un amour victorieux de la mort. C'est grâce à cet amour que Jésus a

27. Ct 8,6.

28. Si saint Joseph est « le patron de la bonne mort », c'est parce qu'il est père et qu'il manifeste la présence du Père.

29. Jn 5,21.

pu être le martyr des martyrs. C'est grâce à cet amour qu'il a eu la force d'offrir *tout*; c'est grâce à cet amour que tout a été offert. C'est grâce à cet amour que Jésus a pu dire le cri de soif et accepter la blessure du cœur, pour montrer que tout, *absolument tout*, était donné, parce que le Père était là et qu'il recevait l'amour et l'offrande de son Fils. Jésus, à la Croix, nous révèle l'amour jaloux du Père et l'autorité paternelle enveloppée d'amour qui demande à son Fils d'aller jusqu'au bout. C'est la Croix qui nous fait comprendre que l'amour du Père est un amour jaloux, capable d'être victorieux de toutes les morts, de toutes les souffrances, du péché.

La dernière voie est le mystère de l'Eucharistie. Il est dit dans l'Évangile de saint Jean que c'est le Père qui donne le pain, et c'est Jésus lui-même qui le dit: « C'est mon Père qui vous le donne, le pain du ciel, le vrai³⁰. » Il y a là aussi quelque chose de très important, à quoi nous ne pensons peut-être pas assez. Je n'ai pas beaucoup entendu mes professeurs de théologie développer cette phrase qui pourtant est si importante. C'est le Père qui donne le pain. Qu'est-ce que cela veut dire? Jésus dit lui-même: « Je suis le pain de vie ». Donc, c'est le Père qui donne son Fils comme pain. Ici nous avançons encore plus loin dans cet abîme de miséricorde et d'amour, dans la magnanimité du Père. Le Père est magnanime, c'est pour cela qu'il donne son Fils et qu'il le donne comme pain. Il est magnanime en ce sens qu'il n'y a rien de trop grand et de trop beau pour ses enfants. C'est cela, la magnanimité du Père. Et c'est pour cela qu'il accepte que le sang de son Fils soit donné jusqu'à la dernière goutte. Voilà bien la magnanimité du Père: il ne garde rien pour lui. Le grand secret de sa vie, qui est son Fils bien-aimé, il le donne à Marie et il nous le donne à la Croix, et il nous le donne à

30. Jn 6,32.

travers l'Eucharistie. Le Fils est le Pain : « Je suis le pain de vie ». Et celui qui est le Pain de vie nous donne son corps, nous donne sa chair et son sang en nourriture. S'il le fait, c'est parce que le Père le lui demande. L'Eucharistie, c'est le Père qui nous donne son Fils bien-aimé comme Pain. L'Eucharistie doit donc nous aider à découvrir le mystère de la paternité (tout père donne le pain : c'est le propre du père de donner le pain). Dans l'Eucharistie, le Père nous donne le corps et le sang du Christ, il nous donne le cœur blessé de l'Agneau comme nourriture, comme pain, pour que nous nous en nourrissions, pour que nous soyons transformés par le corps du Christ, pour que nous soyons *un* avec lui puisque c'est lui qui nous transforme et qui veut cette unité substantielle de vie avec lui. Le Père nous donne son Fils pour que nous devenions des fils bien-aimés, pour que nous soyons pleinement des fils bien-aimés. Le Père ne garde pas jalousement sa famille, sa Sainte Famille : il l'ouvre, il l'ouvre à tous. Et il l'ouvre par la porte étroite³¹, mais qui est en même temps la porte royale, en donnant son Fils comme Pain. C'est cela la porte étroite, et c'est cela la porte royale : le don du Fils qui nous est donné par le Père comme Pain.

Pour que Jésus soit donné comme Pain, c'est-à-dire pour qu'il soit donné à travers l'Eucharistie, il faut le grand « travail » de la Croix. Le pain est toujours le fruit du travail, cela nous est dit textuellement dans l'Écriture³². Et le grand travail de la Croix, c'est le travail du Fils et du Père, puisque l'offrande du Christ à la Croix se réalise dans l'obéissance et est donc, à ce titre, l'œuvre commune des deux. Il est très difficile de voir ce que le Père réalise à la Croix, mais à travers le Fils nous le comprenons. La Croix, d'une certaine manière, aurait suffi à tout; et pourtant il a fallu la

31. Cf. Mt 7,13-14; Lc 13,24.

32. Cf. Gn 3,19.

surabondance de la Croix : l'Eucharistie. Oui, nous devons le dire : la Croix suffit à tout. Cependant, parce que la Croix est un don d'amour – c'est le Père qui nous donne son Fils – et parce que c'est à la Croix que nous découvrons l'amour unique du Père pour le Fils, on comprend qu'il y ait pour nous cette surabondance de l'Eucharistie.

L'Eucharistie présuppose la mort du Christ à la Croix et elle nous donne la Résurrection du Christ pour anticiper notre propre résurrection ; c'est l'œuvre de la Résurrection qui nous est donnée par l'Eucharistie. C'est bien l'œuvre de la Croix, mais c'est *aussi* l'œuvre de la Résurrection. Et c'est le Père qui nous donne le corps glorieux de son Fils, le cœur blessé de l'Agneau qui est en même temps glorieux, pour que nous-mêmes entrions dans ce mystère. C'est vraiment par l'Eucharistie que nous comprenons que toute l'œuvre du Fils est l'œuvre commune qu'il réalise avec le Père, et que tout s'achève dans le mystère de la Résurrection. « Le Père ressuscite les morts » et il nous communique l'œuvre par excellence de la Résurrection, le mystère de la Résurrection. « Je suis la Résurrection », dit le Christ à Marthe³³. Et c'est celui qui *est* la Résurrection qui nous est donné dans l'Eucharistie, pour que nous puissions continuer notre route. L'Eucharistie nous fait comprendre la sollicitude paternelle de Dieu, la sollicitude du Père. Le Père nous accompagne durant tout notre pèlerinage. Il est là pour veiller sur nous ; et l'Eucharistie est le signe de sa présence, de sa sollicitude, d'une sollicitude qui est une sollicitude de miséricorde toute gratuite, qui se donne à chacun d'une manière unique.

Il faudrait reprendre ici tous les symbolismes du pain dans l'Ancien Testament : ils nous aideraient à comprendre cela. Pensez au prophète Elie, au moment où il n'en peut plus et souhaite mourir, un ange lui apporte des galettes de

33. Jn 11,25.

pain pour qu'il puisse continuer sa route³⁴. Cela nous fait comprendre la sollicitude de Dieu à l'égard de chacun de nous : quand nous n'en pouvons plus, le Père nous donne *son* Pain ; c'est bien *son* Pain, puisque c'est le fruit de son travail et son Fils bien-aimé.

L'Eucharistie nous fait comprendre aussi, de nouveau, le silence du Père. L'Eucharistie est la nourriture la plus merveilleuse pour nous donner la ferveur, mais l'Eucharistie est aussi la grande épreuve parce que c'est le silence. À certains moments, quand on vient auprès de Jésus dans l'Eucharistie, on aimerait bien avoir des réponses... Je ne vous dis pas de ne jamais tenir aucun compte des réponses que vous pouvez entendre au-dedans de vous-mêmes, mais prenez garde, parce que c'est peut-être vous qui les forgez. En tout cas, ne vous arrêtez jamais à ces réponses, revenez au silence parce que ce silence est *divin*. Si vous avez telle ou telle petite parole qui vous encourage, très bien, mais ne restez jamais sur ces paroles, dépassez-les et pénétrez dans le silence du Père. Ce silence du Père, c'est la dernière révélation : une révélation de silence. Le silence de Joseph est comme une image d'un silence bien plus grand, le silence du Père source de toute paternité, source de tout silence. Pourquoi ce silence ? Parce que le Père nous aime. C'est parce que le Père nous aime d'un amour infini que la parole est enveloppée du silence, parce que la parole est enveloppée du don total. Mais il y a aussi une autre raison. Le Père garde le silence parce qu'il veut que nous ayons des initiatives d'amour. Regardez le point de départ de l'Écriture. Après avoir créé l'homme et la femme, Dieu s'est reposé : c'est le premier silence du Père. Ce silence a été un peu catastrophique, puisque nous savons qu'à partir de ce moment Ève a été capricieuse ! De la part d'Ève, il n'y a pas eu initiative, mais caprice ; et il faut

34. Voir 1 R 19,4-8.

bien discerner les caprices des initiatives. Mais il y a eu ce premier silence du Père ; et bien que ce repos du Père ait été l'occasion pour Ève de pécher, le Père (qui ne « boude » jamais) s'est révélé encore plus Père, par le Christ et par l'Eucharistie. L'Eucharistie nous fait comprendre ce repos du Père, c'est-à-dire sa contemplation aimante de Père qui nous enveloppe dans le silence de l'amour. Et si le Père a ce silence, c'est parce qu'il a en nous une confiance totale et qu'il veut que nous soyons ses enfants bien-aimés.

V

Paternité, responsabilité, autorité

Après avoir considéré le mystère de la paternité dans les différents modèles qui nous sont donnés dans l'Écriture et avoir essayé, dans la quatrième conférence, de remonter jusqu'à la source de toute paternité, nous allons consacrer les trois dernières conférences à regarder ce qu'est le cœur d'un homme qui est père. Nous essaierons de scruter le plus attentivement possible, dans toute sa profondeur et aussi dans toute sa simplicité, le cœur du père, qui est à l'image et à la ressemblance de la paternité du Père des cieux. Nous l'avons déjà souligné : Dieu a voulu que l'homme puisse être père, alors que les anges ne sont pas pères. Nous nous efforcerons de préciser quelle est cette qualité particulière, dans le cœur de l'homme, qui lui permet d'être père.

Si nous regardons l'Écriture, nous voyons que le mot « père » apparaît d'abord dans la Genèse d'une manière très générale, à propos de la descendance de Caïn :

Lamech prit pour lui deux femmes ; le nom de l'une était Ada, le nom de la seconde Silla. Ada enfanta Yabal : celui-ci fut le père de ceux qui habitent sous la tente et parmi les troupeaux. Le nom de son frère était Youbal : celui-ci fut le père de tous ceux qui manient la lyre et le

chalumeau. Silla, de son côté, enfanta Toubal-Cain, le père de tous ceux qui travaillent le bronze et le fer¹.

À l'autre extrémité, le mot « père », sous sa forme araméenne « *abba* », revient trois fois dans le Nouveau Testament : dans l'Évangile de saint Marc², Jésus, dans son Agonie, s'adresse au Père en l'appelant « *Abba* » ; et saint Paul, dans l'Épître aux Romains et dans l'Épître aux Galates, reprend cette expression³. Il y a là comme deux extrêmes de la paternité. Le père est celui qui est source d'une tribu et de toute une manière de vivre ; et à l'autre extrême il y a le terme très intime et particulier « *abba* », équivalent du français « papa ». La paternité a donc quelque chose de très ample. Le père, d'après le passage de la Genèse que nous venons de lire, est celui qui instaure un certain style de vie, une certaine manière de gagner son pain. Le travail est relié en premier lieu à la famille, le travail de la terre ou l'artisanat est relié en premier lieu au père ; mais ce n'est pas cela qui caractérise de la manière la plus profonde ce qu'est le père. Ce qui caractérise ce qu'il y a de plus profond dans le père, c'est sa relation à son fils, et c'est le fils qui appelle le père ; et peut-être est-ce le fils qui révèle au père ce qu'est sa paternité. Il y aurait là quelque chose de très important à souligner, qui est présent dans l'Écriture.

Dans ce premier texte de la Genèse, nous sommes en présence du père comme source d'une manière de vivre et de gagner sa vie ; mais regardons maintenant la première fois où l'on entend un enfant appeler un homme son père. C'est un texte que nous connaissons bien, puisqu'il s'agit

1. Gn 4,19-22. Le mot « père » était apparu pour la première fois en Gn 2,24 : « C'est pourquoi l'homme quitte son père et sa mère et s'attache à sa femme. »

2. Mc 14,36.

3. Rm 8,15 et Ga 4,6.

du sacrifice d'Isaac. C'est la première fois, dans l'Écriture, où nous voyons un enfant s'adresser à son père et l'appeler « mon père ». C'est au moment où Abraham monte vers la montagne de Moriyya, accompagné de son fils ; Abraham garde le silence, le silence du père, parce qu'il porte un secret, le secret de Dieu sur ce qu'il doit faire, le secret de Dieu sur son autorité de père : il doit immoler son fils sur la montagne de Moriyya. Abraham garde le silence à cause de ce glaive de la volonté du Père sur lui, qui le blesse si profondément, qui atteint dans son cœur ce qu'il y a de plus vulnérable : son lien avec son petit Isaac, lien particulièrement fort au moment où l'enfant, qui a grandi, quitte sa mère pour être directement en relation avec son père. La première chose que Dieu demande à Abraham, dans l'exercice de son autorité de père, c'est d'offrir son fils en holocauste d'amour. Si nous considérons la paternité d'un point de vue purement philosophique, nous ne dirions pas cela ; mais nous regardons ici la paternité dans la lumière de Dieu, à travers l'Écriture. Et là nous voyons que le premier moment où nous est montrée la relation de l'enfant avec son père, c'est le petit Isaac qui, portant le bois, pose la question à son père parce qu'il est inquiet de son silence. Un enfant saisit tout de suite la gravité du père, sa dignité, sa grandeur quand il porte quelque chose qui le dépasse. L'autorité du père dépasse l'homme parce qu'elle vient de Dieu. Et pour bien nous faire comprendre que l'autorité du père a quelque chose de sacré – parce qu'elle vient directement de Dieu –, l'Écriture nous montre ce premier moment de la paternité : Abraham exécutant un ordre de Dieu à l'égard de son fils. « Il faut savoir obéir pour commander » dit un vieux dicton : nous le voyons dans l'Écriture. Abraham obéit à Dieu, et c'est sa première manière d'exercer son autorité à l'égard de son fils. Cela nous dépasse complètement. Mais il est bon, justement, d'aborder la question de l'autorité du père en regardant ce

texte de l'Écriture, pour comprendre que nous abordons quelque chose qui n'est pas uniquement d'ordre psychologique. On pourrait certes parler de la paternité d'un point de vue psychologique – nous y reviendrons –, mais j'aime mieux commencer par cette lumière qui vient d'en haut, qui vient de Dieu, et qui nous montre que nous sommes en face d'un mystère. C'est Dieu qui appelle l'homme à la paternité, ce n'est pas l'homme qui par lui-même se déclare père. Peut-être est-ce à cause de cela que nous voyons comment Abraham exécute l'ordre de Dieu à l'égard de son fils, dans le silence. « Isaac s'adressa à Abraham, son père ; il dit : "Mon père⁴!" » C'est l'enfant qui révèle à son père le mystère de sa paternité. Ici, nous sommes sûrs que l'enfant le fait vraiment sous le souffle de l'Esprit ; et je crois que les enfants sont beaucoup plus dociles au Saint-Esprit qu'on ne le pense, et que c'est souvent eux qui révèlent à leur père la grandeur de la paternité.

C'est toute la différence entre un professeur et un père. On ne peut pas dire que ce soient les disciples qui révèlent à leur maître ce que représente la science qu'il possède. Les disciples, par leurs interrogations, peuvent exiger du maître d'aller plus loin, mais ce n'est pas le disciple qui révèle à un maître ce qu'il est comme professeur. Le professeur connaît ce qu'il doit enseigner ; c'est de l'ordre de la connaissance, et c'est pour cela que, normalement, il est lucide et sait que dans son domaine il en sait un peu plus que les autres et qu'il est capable d'aider les autres. Le professeur a une réelle autorité. Il a une autorité en fonction de la connaissance qu'il a, en fonction de ses compétences ; son autorité est limitée à ses compétences, et les étudiants le sentent tout de suite : s'ils ont affaire à un professeur qui est compétent, ils respectent son autorité ; si le professeur n'est pas compétent, s'il a beaucoup de rhétorique, s'il bavarde bien

4. Gn 22,7.

mais ne connaît pas sa matière ou ne fait que répéter sans avoir compris, sans avoir assimilé profondément, il ne peut pas exercer l'autorité. L'autorité d'un père est autre : elle ne repose pas sur la connaissance. C'est une autorité d'amour, de vie, une autorité beaucoup plus profonde. C'est une autorité qui demeure toujours, alors que l'autorité d'un professeur est limitée au temps où il doit enseigner.

Mais revenons à Isaac : « Il dit : “Mon père !” Abraham répondit : “Me voici, mon fils.” » Nous savons ce que le petit Isaac demande à son père et le père ne peut pas répondre. L'enfant révèle au père sa grandeur de père. Si l'enfant est mû par l'Esprit Saint, il révèle au père la profondeur de sa paternité. Si l'enfant est simplement dans l'angoisse et a besoin d'une sécurité, d'un appui, il révèle au père son autorité de père qui doit soutenir l'enfant quand il est dans l'angoisse. Nous pourrions regarder cet enfant qui est le modèle de tous les enfants, qui est le Fils bien-aimé, Jésus, lorsqu'il s'adresse au Père ; c'est pour cela que je vous citais le texte de saint Marc où Jésus, dans son Agonie, dit « *Abba* », « Père », et où il demande au Père que le calice s'éloigne. C'est le Fils qui réclame du Père son amour parce qu'il sait que ce qu'il devra porter ira très loin et qu'il sera comme terrassé : c'est pourquoi il demande au Père d'être là.

Essayons de pénétrer dans la relation du fils et du père. C'est le fils qui fait que le père est père – le fils ou la fille, l'enfant. L'enfant, surtout quand il est petit et quand il est angoissé, parce qu'à ce moment-là il connaît une plus grande pauvreté, exprime cette relation de dépendance, de dépendance dans l'ordre de l'amour, et par là révèle au père ce qu'il est. Le père n'est père que dans sa relation avec ses enfants, avec chacun de ses enfants – comme la mère, du reste. L'un et l'autre sont relatifs à un autre, et cet autre qui dépend d'eux révèle à chacun d'eux ce qu'il est. Il faudrait comprendre ce que représente le premier moment où un

homme a entendu un enfant l'appeler vraiment « père », « papa ». Je dis bien : « l'appeler vraiment », et non pas seulement répéter ; parce que quand l'enfant est l'écho de la mère, c'est très beau, c'est très grand, mais il n'est que l'écho de la mère, il répète ce que sa mère lui a appris. Le jour où l'enfant dit vraiment « père », ce n'est plus un écho et le cœur de l'enfant éveille le cœur du père. À ce moment-là, il y a quelque chose de très grand qui se réalise entre le père et l'enfant : un lien personnel et unique. C'est ce lien qu'il faut essayer de comprendre. Ce lien prendra des modalités très différentes. Un père qui a de nombreux enfants sait qu'à l'égard de chacun il y a quelque chose d'unique. Ce n'est pas une répétition, ce n'est pas réalisé en série – heureusement ! Ce ne serait plus la paternité, ce serait l'activité de celui qui est capable de réaliser de nombreuses œuvres, ou de celui qui enseigne à beaucoup et donne à tous le même enseignement. Notons bien que, déjà là, l'enseignement est reçu diversement parce que la relation du maître avec ses disciples est une relation personnelle ; mais elle n'a pas la même intensité ni la même profondeur que la relation du père avec l'enfant.

La relation du père avec l'enfant est la relation la plus profonde qui existe parmi les relations humaines. En disant cela, je n'exclus certes pas la relation de l'enfant et de la mère ; les deux se tiennent. Laquelle des deux est-elle la plus profonde ? Cela dépend des cas. Ces deux relations touchent ce qu'il y a de plus radical dans le cœur de l'homme et dans le cœur du tout-petit. C'est quelque chose qui apparente l'homme à Dieu ; c'est pour cela que l'enfant, même quand il aura grandi et qu'il sera capable d'être en face de son père comme un enfant bien-aimé, gardera toujours un pouvoir très particulier sur le cœur de son père et pourra toujours réveiller dans le cœur de l'*homme*, qui parfois se durcit à cause des événements, à cause des luttes, des souffrances, le cœur du *père* qui est une source d'amour.

C'est cela qui est si grand dans la paternité : le père est source, comme père. Il est source de vie et source d'amour. Il est celui qui doit porter en lui, au plus intime de lui, cette responsabilité d'être source, d'être celui à partir de qui la vie se transmet. La mère reçoit, elle répond, mais le père est source. C'est en ce sens-là qu'il est responsable et qu'il doit avoir le sens de sa responsabilité de père, d'une responsabilité qui le dépasse.

Il est important de comprendre que cette responsabilité ne peut pas être uniquement horizontale, qu'elle va beaucoup plus loin, qu'elle s'enracine dans une alliance fondamentale avec Dieu. La responsabilité du père en tant qu'il est source de vie s'enracine directement dans le mystère même de Dieu Créateur, de Dieu Père, de Dieu source de toute vie. L'homme qui devient père le devient de la part de Dieu. Lui-même n'en a pas toujours conscience, mais dans la lumière de la foi, nous pouvons et devons le dire : il doit prendre conscience que s'il est source de vie, c'est parce qu'il est comme mandaté par Dieu, envoyé par Dieu ; et c'est Dieu, comme Père, qui lui demande d'être source de vie. La première alliance fondamentale de l'homme avec Dieu est au niveau de la paternité : « Dieu les bénit et leur dit : "Soyez féconds et multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la⁵." » Certes, Dieu a déjà réalisé une première alliance, du fait qu'il a dit : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, etc.⁶ » Il y a là une alliance par le travail, mais ce n'est pas là que nous touchons ce qu'il y a de plus immédiat, parce que par le travail l'alliance n'est pas une alliance personnelle, immédiate. Dieu laisse à l'homme le soin de transformer l'univers, et l'homme assume cette responsabilité du

5. Gn 1,28.

6. Gn 1,26.

travailleur ; mais le travailleur n'est pas père, au sens absolu, de l'œuvre qu'il fait, parce qu'il ne transmet pas la vie. C'est lorsqu'il transmet la vie qu'il est père, et il transmet une vie qui n'est pas seulement une vie biologique. C'est la transmission d'une vie qui implique la création de l'âme, et de l'âme spirituelle ; l'homme est source de vie humaine, et sa paternité s'achève à l'enfant qui est une personne humaine, qui a une âme spirituelle ; sa responsabilité va jusque-là. Il n'est pas seulement responsable de la transformation de la vie biologique, il est responsable d'une *personne humaine*.

C'est du reste cela qui est le propre de la responsabilité : elle ne peut exister que dans une relation humaine. C'est à l'égard d'une personne humaine qu'on est pleinement responsable. On peut être responsable d'outils, on peut être responsable de la surveillance d'animaux, d'un troupeau qu'on nous a confié ; on peut aussi être responsable de la circulation dans une ville (et là ce sont les vies humaines qui sont en jeu). Mais la responsabilité au sens fort regarde *l'homme, la personne humaine*. Et le premier moment de la responsabilité, c'est celle du père à l'égard de son enfant et de la mère à l'égard de son enfant. Cette responsabilité du père, qui enveloppe celle de la mère, qui coopère avec celle de la mère, consiste d'abord dans le fait que le père est source de vie et que Dieu répond à l'initiative du père source de vie. Dieu, en quelque sorte, laisse passer devant lui l'initiative du père source de vie : il *répond*. Et cela pour bien nous faire comprendre que le père est responsable. On est responsable quand on est premier, quand on est « principe » et que les autres viennent à la suite. On ne peut pas être pleinement responsable quand on est simplement celui qui suit – on le sent très bien, du reste. Nous avons tous remarqué cela. Quand on demande à ceux qui n'exercent plus leur autorité : « Pourquoi faites-vous cela ? » et qu'ils répondent : « Je suis, je suis les autres », cela prouve qu'ils ont abdiqué leur responsabilité ; parce qu'on est

responsable quand on est chef de file, quand on est à la tête. C'est le premier sens du terme « père » de la Genèse : celui qui est chef de file. Le père est donc responsable parce qu'il est source de vie, source d'une vie humaine qui est celle d'une personne. Il est responsable parce qu'il a pris l'initiative – il est « principe » – en acceptant les conséquences de son acte, un acte d'amour dont il sait toutes les conséquences. S'il ne portait pas la responsabilité de toutes les conséquences de son acte, il ne serait pas source, il ne serait pas père. Il doit porter toutes les conséquences de son acte en comprenant la grandeur de ce don, la grandeur d'être source de vie et d'associer celle qu'il aime, celle qu'il a choisie, à cette œuvre.

Cette responsabilité va impliquer une autorité. C'est à partir de la responsabilité que naît l'autorité. Il faut bien le comprendre et ne pas mettre l'autorité avant la responsabilité, en croyant qu'on a l'autorité sans rien faire, et que l'autorité nous tombe du ciel. En réalité, on a l'autorité dans la mesure même où l'on est capable de comprendre qu'on a posé un acte dont on est principe, source, et dont on est pleinement responsable ; à ce moment-là naît l'autorité à l'égard du fruit, des conséquences de cet acte.

Quand il s'agit de la paternité, on comprend tout de suite que cette responsabilité d'être source de vie, et d'une *vie humaine*, va impliquer une autorité ; une autorité qui, de fait, devra s'exercer de diverses manières et qui connaîtra une croissance. Un père, en exerçant son autorité, la comprend mieux, et de ce fait son autorité va croître. Il est responsable de l'acte qu'il a posé, et c'est dans cette responsabilité qu'il va exercer son autorité ; et son autorité va le mettre au service de celui qui dépend de lui. En tant que responsable, il est « avant », d'une certaine manière : il domine – toute responsabilité nous donne un regard qui domine un peu, autrement on ne pourrait pas être responsable, il faut un peu de recul pour être responsable. Et

l'autorité va se servir de cette domination que donne la responsabilité pour nous mettre davantage au service de celui qui dépend de nous et dont nous sommes responsables. C'est pour cela qu'on peut dire que, si la responsabilité n'est plus assez consciente, l'autorité diminue; et que si la responsabilité, au contraire, est plus consciente, l'autorité augmente. L'autorité consiste à nous mettre au service de celui qui dépend de nous, qui est plus petit que nous, plus faible que nous, dont nous sommes responsables en face de Dieu et en face de notre conscience d'homme; et nous sommes à son service pour l'aider en le devançant, pour lui permettre de croître. L'autorité est un peu comme un tuteur qui permet à la petite plante de pousser droit.

L'autorité implique donc nécessairement une connaissance, une connaissance prudentielle. C'est à travers la *prudence* que l'autorité s'exerce et se réalise. Un homme qui n'aurait aucune prudence serait incapable d'exercer l'autorité, de même qu'un homme qui n'aurait aucun sens de la responsabilité serait incapable d'exercer l'autorité. L'autorité, qui implique la responsabilité, se met au service de l'autre, mais en l'éclairant. L'autorité implique un grand amour – il faut être source de vie et d'*amour* –, un grand amour à l'égard de celui dont on est responsable, surtout quand il s'agit de l'autorité paternelle; et en même temps elle implique une très grande lucidité. C'est pour cela qu'il est si difficile d'exercer vraiment l'autorité, et que si facilement on abdique devant les difficultés. Et dans le monde d'aujourd'hui, nous le savons (nous y avons fait allusion dans la conférence précédente et ce n'est pas la peine d'insister), on a tué l'autorité du père. On l'a tuée parce qu'on l'a mal comprise, parce qu'on n'a plus vu que des caricatures de l'autorité paternelle – et ce serait intéressant de regarder toutes les caricatures de l'autorité paternelle parce que cela nous aiderait à mieux comprendre ce qu'est la véritable autorité paternelle.

Une des caricatures de l'autorité paternelle est l'autorité absolue du *pater familias*, celui qui impose des lois, des commandements inflexibles, celui qui gouverne par la terreur, par la menace, celui qui constamment fait trembler celui qui lui est soumis au lieu de maintenir une confiance d'amour. Le *pater familias* exerce un pouvoir qui, d'une certaine manière, est sans contrôle. C'est vrai que, en tant qu'il est père, le père dans sa famille est source, et que chez lui, à l'intérieur de la famille, il a une autorité absolue. Les philosophes grecs ont souligné que le pouvoir politique monarchique s'enracinait dans le pouvoir paternel, pour bien nous faire comprendre que ce qu'il y a d'absolu dans le pouvoir monarchique – « qu'un seul gouverne⁷ » – s'enracine dans le père qui est unique. Mais un père qui est tyrannique, c'est effrayant : lisez Balzac et surtout regardez la réalité autour de vous (car Balzac nous montre parfois des réalités que nous n'avons qu'à découvrir tout près de nous). Parce qu'il est source, le père est principe, et donc il est roi, il a une autorité absolue. C'est là la grandeur du père, car cette autorité dépend directement de Dieu, vient directement de Dieu. Mais si on a une autorité absolue, on peut s'en servir d'une manière magnanime. La qualité du roi et du père, c'est d'être magnanime, c'est-à-dire « grand de cœur », pour pouvoir exercer dignement cette autorité qui vient de ce que l'on est source.

Cette autorité, nous l'avons dit, implique une intelligence à l'intérieur de l'amour. Pour exercer l'autorité paternelle, il faut aimer ceux qui nous sont confiés, les enfants, les petits. Et plus ils sont petits, plus il faut que l'autorité paternelle soit vigilante. Quand ils grandissent, l'autorité du père doit s'exercer d'une manière toute différente, avec la même vigilance, mais dans une pauvreté beaucoup plus grande. Il faut que cette autorité s'exerce dans l'amour et la

7. HOMÈRE, *L'Iliade*, II, 204 ; ARISTOTE, *Métaphysique*, Λ, 10.

confiance. C'est bien cela qui est le principal dans l'autorité du père : maintenir toujours cette confiance entre l'enfant et lui ; une confiance qui se réalise progressivement, une confiance qui grandit, une confiance qui se manifeste par des actes, par des gestes, des prévenances, des attentions. Le père manifeste à son enfant qu'il a confiance en lui et que l'enfant peut, de son côté, avoir confiance en son père parce que son père l'aime et qu'il est capable de faire, pour son enfant, des actes d'une générosité unique. Un père qui est véritablement père et qui veut exercer son autorité sur son enfant doit lui montrer qu'il est capable de donner sa vie pour son fils, pour sa fille, pour ses enfants. Cela va jusque-là, puisqu'il est responsable et que, si l'enfant est en danger, le père doit savoir le défendre. C'est par là que le père montre que l'enfant peut avoir confiance en lui : en faisant comprendre à l'enfant qu'il l'aime plus que sa propre vie temporelle. L'autorité paternelle réclame ainsi un dépassement à l'égard de tout égoïsme. L'égoïsme arrête et limite l'autorité du père et l'empêche d'être vraiment père et de répondre à l'appel de l'enfant.

Il faut cette confiance, et à l'intérieur de cette confiance il faut une grande lucidité. Il y a une intelligence qui est nécessaire à l'autorité. L'autorité du professeur, nous l'avons dit, repose sur l'intelligence ; là, c'est donc très net. Mais si l'autorité du père est d'abord une autorité de confiance et d'amour, une autorité qui repose sur le fait qu'il est source de vie, c'est aussi une autorité qui implique la lucidité et l'intelligence, la prudence. Nous comprenons cela très bien : s'il n'y a que la confiance et l'amour, cette autorité risque d'être pesante. À cause de la responsabilité qu'on porte, on peut avoir peur de ne pas faire tout ce qu'on devrait faire, on accentue alors la générosité, et la générosité devient un torrent de générosité, et l'enfant est complètement enveloppé dans ce torrent, si bien qu'au bout d'un certain temps, dès qu'il grandit, il préfère se

mettre à l'écart et l'autorité du père, alors, ne peut plus s'exercer.

On sent combien il est difficile d'exercer cette autorité souveraine (elle est dépendante de Dieu, certes, mais elle est souveraine au niveau humain : le père est pleinement responsable de ses enfants). Cette autorité doit s'exercer dans la lucidité de la prudence. Il faut que l'amour soit éclairé par l'intelligence, pour rester toujours un amour spirituel. L'amour dépasse l'intelligence, mais il a toujours besoin de la limpidité de l'intelligence pour ne pas écraser, pour ne pas être étouffant, pour être vraiment au service de l'autre. Le père, dans l'exercice de son autorité, ne doit pas imposer sa manière de voir. Quand l'enfant est tout petit, il doit le faire, c'est évident ; mais dès que l'enfant grandit – et il grandit très vite aujourd'hui – il faut que le père comprenne que l'enfant est une *personne*, et que son autorité doit s'exercer au service du développement de cette personne. C'est là que l'intelligence joue : pour découvrir ce qu'est cette personne. Elle n'est jamais identique à la personne du père ; et c'est toujours là la grande difficulté, parce que si le père est un peu artiste, il aura des idées et les imposera – les « voies déterminées de l'art » ! –, il voudra que l'enfant soit conforme à l'idéal qu'il a conçu, et à ce moment-là il deviendra tyrannique. Il faut que le père comprenne que l'enfant *est* une personne et doit *devenir* une personne. Pour cela il doit avoir son autonomie, il doit pouvoir grandir selon son rythme à lui et non pas selon le rythme que le père ou la mère ont dans leur cœur. Le père doit accepter que son enfant soit quelque chose d'inédit, à quoi il ne s'attendait absolument pas, quelque chose d'imprévu. Chaque individu, chaque personne humaine est ineffable, et donc chacun a son rythme propre, a quelque chose d'unique. Et l'autorité consiste, dans sa lucidité, dans sa prudence, dans son intelligence, à saisir cela, à discerner les petits bourgeons et à saisir toutes les possibilités de les

orienter. L'autorité oriente en devançant l'autre. On *doit* devancer l'autre, autrement on n'exercerait pas l'autorité. Le père doit comprendre *plus* que l'enfant ne peut comprendre, parce qu'il a une certaine expérience; ayant cette expérience il peut aider en suggérant, en montrant les voies possibles, en rappelant l'exigence de l'amour, de la finalité. Mais tout cela doit s'exercer dans la confiance.

Quel est le fondement de l'autorité du père? Ce fondement est double, et il est important de voir qu'il est double; car au moment où l'autorité est plus difficile à exercer, il faut pouvoir revenir à sa source. Le fondement de l'autorité paternelle est en premier lieu l'amour que le père, en tant qu'époux, a pour son épouse qui est la mère. Il y aurait là quantité d'exemples à prendre, du point de vue psychologique, qui seraient très intéressants. Quand l'amour des époux n'est plus aussi intense, aussi fort, l'autorité du père ne peut plus s'exercer avec la même force, avec la même intelligence et la même souplesse. Il ne peut plus compter sur celle qui doit coopérer à son autorité. L'autorité du père, en effet, a besoin de la maternité de la mère à l'égard de l'enfant. Il a besoin de ce complément pour que son autorité paternelle puisse garder toujours une souplesse d'amour, et aussi l'intelligence. On peut donc dire que la première source immédiate de l'autorité, c'est son amour à l'égard de son épouse. C'est par elle et avec elle qu'il est source de vie; et donc son autorité, si elle est souveraine, est tout de même relative à l'exigence de la maternité et, d'une certaine manière, à l'autorité de la maternité, à la responsabilité de la maternité.

Il y a une autre source, un fondement plus profond encore, puisque si l'homme est source de vie, il l'est avec Dieu, Père et Créateur de l'âme. Son autorité, nous l'avons déjà dit, a donc quelque chose de sacré. Elle se fonde sur l'autorité du Père, du Créateur. C'est pour cela que l'autorité du père ne peut grandir et s'affermir que s'il

remonte à cette source – surtout aux moments difficiles, aux moments des échecs où l'on risque de dire : « C'est fini, je n'ai plus d'autorité, je le vois bien, il est impossible d'exercer l'autorité dans le monde d'aujourd'hui : j'aime donc mieux abdiquer. » Combien de pères abdiquent parce que, de fait, ils ont connu des échecs et n'ont pas accepté certains affrontements, certaines adversités, certaines contestations ! C'est aux moments les plus difficiles qu'il faut revenir à la source.

Il faut donc que le père revienne à l'amour qu'il a pour son épouse, en lui faisant à ce moment-là certaines confidences pour qu'elle puisse l'aider, pour qu'elle puisse lui donner un nouveau courage pour rebondir... Il faut que l'autorité du père s'appuie sur l'épouse, sur la mère ; et donc, au moment où l'autorité doit s'exercer d'une manière plus profonde, il faut absolument le concours des deux. Et il faut aussi que le père se rappelle que c'est auprès de l'unique Père, du Père qui est souverainement père, qu'il doit retrouver une nouvelle force dans sa paternité. C'est beau de voir un père prier le Père, et cela touche profondément Dieu ; cela touche profondément le cœur de Jésus, de voir un père intercéder pour son fils. L'intercession d'un père n'est-elle pas toute-puissante auprès de Dieu ? Pensons à ce père, officier royal à Capharnaüm, qui vient auprès de Jésus implorer pour son fils qui agonise⁸. Quand le fils agonise spirituellement, quand le fils agonise profondément dans toute sa vie chrétienne, la prière du père a un pouvoir unique auprès du cœur du Christ, auprès de Dieu. Il faut que le père comprenne que son autorité, il ne peut pleinement l'exercer qu'en demandant conseil, dans la prière, à Celui qui est l'unique Père, et que Lui seul, à certains moments, pourra lui donner la lumière, lui donner la force, lui donner l'amour.

8. Voir Jn 4,46-54.

VI

Paternité, liberté, pouvoir

Dans la conférence précédente, nous avons regardé la paternité humaine sous l'angle de la responsabilité et de l'autorité. Nous abordons maintenant un problème plus délicat, qui fait ressortir les limites de la paternité humaine.

Toute paternité vient de l'unique Père qui est dans les cieux¹; et cette paternité de Dieu est une paternité dans l'amour. Dieu, nous l'avons vu, est Père dans tout ce qu'il est², et il est Père dans la lumière et l'amour. C'est une paternité contemplative, une paternité absolue où le Père donne tout à son Fils et où le Fils est tout entier relatif au Père dans une unité de vie, de lumière et d'amour.

Dès lors qu'elle est participée, la paternité ne peut être uniquement dans l'amour. Or, de fait, la paternité humaine, si grande qu'elle soit – puisqu'elle dépend de l'unique paternité –, est une paternité qui est participée puisqu'elle vient de Dieu. L'homme qui est père est source de vie, certes, il est source de lumière et d'amour pour son fils, pour celui qu'il reçoit de Dieu et qu'il choisit lui-même comme un don que Dieu lui a fait. Mais cette paternité étant participée, limitée au niveau humain, on ne peut pas

1. Cf. Eph 3,14-15.

2. Cf. ci-dessus, IV, pp. 63 sq.

dire que le père est père dans tout son être. Il existe d'abord pour lui-même. Avant d'avoir été père, il a été lui-même un fils, un enfant, et il a acquis progressivement une certaine autonomie ; et dans son être, dans sa substance humaine, il a cette autonomie. Puis il a aimé quelqu'un qu'il a choisi librement : l'homme est devenu époux ; et dans ce lien avec son épouse, dans cet amour pour son épouse, il y a eu cette fécondité par où il est devenu père. Et cette fécondité selon la chair et le sang, enveloppée de l'amour qu'il a pour son épouse – toute paternité naît de cet amour –, entraîne que le père doit être aussi celui qui exerce l'autorité dans l'éducation de son enfant. La paternité selon la chair et le sang est le fondement de cette paternité plus spirituelle qui est la paternité dans l'ordre de l'éducation, où le père doit coopérer d'une manière nouvelle avec son épouse, avec la mère de son fils.

La paternité humaine s'enracine donc dans la *personne* même de l'homme et dans l'amour qu'il a pour son épouse. La paternité vient ainsi en troisième position, si l'on ose dire, puisqu'il y a d'abord et en premier lieu la personne de l'homme, puis l'amour qu'il a pour son épouse, pour celle qu'il a choisie, celle à qui il se donne, et ensuite leur don mutuel pour l'enfant, fécondité qui va impliquer la responsabilité du père à l'égard de l'éducation de son enfant.

Le fait que cette paternité soit *participée*, qu'elle ne s'identifie pas avec la *personne* du père, ni avec son « premier amour », nous fait tout de suite entrevoir les problèmes qui se posent, du fait que la paternité humaine implique un développement. L'homme n'est pas père par nature, il le devient progressivement. Il y a donc chez lui une prise de conscience de plus en plus profonde des exigences de la paternité, et en même temps une prise de conscience de ses limites.

Nous le savons bien : il y a dans notre propre personnalité un égocentrisme, ou même un égoïsme, un égoïsme

fondamental, métaphysique, puisque notre personne humaine se fonde sur notre substance, notre être, par où nous sommes d'abord nous-même. Le premier grand dépassement³ se réalise dans le choix de l'ami et surtout dans le choix de l'épouse. Si cet amour est vraiment profond, s'il engage toute la vie de l'homme, il y a là un véritable dépassement. En épousant celle qu'il a choisie, c'est toute une orientation de sa vie que l'homme choisit : il reçoit le don d'une personne et il se donne à elle.

La paternité va naître à partir de cet amour libre, de cet amour de choix. La paternité est bien libre elle-même, parce qu'elle naît d'un amour libre, mais il y a dans la paternité un fondement naturel qui entraîne que les enfants doivent progressivement être choisis. Le père désire avoir un enfant, il désire avoir un fils ou une fille, mais il ne choisit pas individuellement l'enfant (le garçon ou la fille) dans ce qu'il a de tout à fait ineffable. Il y a dans la procréation quelque chose de naturel qui implique qu'on ne choisit pas d'avoir tel ou tel enfant. On le voudrait bien quelquefois (surtout les artistes)! Et la science voudrait pouvoir permettre aux parents de choisir d'une manière plus individuelle l'enfant qui leur est donné. Mais nous savons que la paternité doit accepter cette limite. C'est une limite du point de vue de la liberté. Ce n'est pas une limite du point de vue de l'amour, parce qu'en définitive les parents qui sont chrétiens savent bien que c'est Dieu qui leur donne tel ou tel enfant et que rien n'est livré au hasard du côté de Dieu. Mais de leur côté à eux, ils peuvent

3. Génétiquement (dans l'ordre du temps), il est évident que le premier dépassement s'est réalisé dans l'amour de l'enfant pour son père, pour sa mère; notre premier dépassement s'est fait quand nous avons commencé à aimer notre mère et notre père; mais ce dépassement n'a pas été plénier et parfait, parce que l'amour de l'enfant pour son père et sa mère demeure toujours un peu dans l'immanence du lien fondamental qui existe entre les enfants et leurs parents.

considérer, et doivent même accepter, que quelque chose échappe à leur liberté : les lois de l'atavisme échappent à la liberté, elles s'imposent. Les parents aimeraient mieux que tous leurs enfants aient telle orientation plutôt que telle autre, qu'ils soient marqués par tel atavisme plutôt que par tel autre ; mais ils savent que leurs choix et leurs désirs ne peuvent pas modifier cela. Il y a là des lois de la nature qui s'imposent et que le père doit assumer, que la mère doit assumer. Il est très grave qu'un père ou une mère qui aurait désiré avoir un garçon et qui a une fille (ou l'inverse) continue à le dire quand l'enfant grandit. On peut recevoir de ces confidences qui montrent combien il a été dur, pour un enfant, de savoir qu'il n'était pas celui que ses parents désiraient, parce qu'ils le lui ont fait sentir. Cela prouve, dans le cas du père, que la paternité, en lui, n'a pas assumé ce que la nature imposait à son choix. Les parents découvrent leur enfant, ils ne le choisissent pas totalement.

C'est du reste vrai même pour le choix de l'épouse (puisque nous parlons ici de l'homme) : il croit choisir quelqu'un qu'il connaît, et il s'aperçoit au bout d'un certain nombre d'années de mariage qu'il y a un terrain volcanique qu'il n'avait pas découvert au point de départ... car il y a des volcans à retardement ! Certains terrains volcaniques ne se précisent qu'à partir d'un certain âge : « Comme tu étais douce quand je t'ai connue la première fois ; je n'aurais jamais pensé qu'il y avait cela par derrière ! » Au fond, c'est toujours ainsi dans le choix humain : on croit connaître parfaitement, et en réalité on ne connaît jamais parfaitement un individu, une personne humaine. On la découvre progressivement. Si l'amour était mesuré par la connaissance, au bout de dix ans de mariage on pourrait faire un bilan, sur deux colonnes : on inscrirait sur la colonne de droite tout ce qui est « pour », et tout ce qui est négatif sur la colonne de gauche... mais qu'arriverait-il ? Qu'arriverait-il si l'amour était mesuré par la connaissance ? L'amour,

quand c'est un véritable amour personnel, dépasse la connaissance. La personne demeure, au-delà de la connaissance que nous avons d'elle au point de départ, et cette connaissance est dépassée par l'amour que l'on a pour celle qu'on a choisie, pour celle qui nous aime. Cet amour est plus fort que la connaissance que nous avons au début. C'est pour cela que, si la connaissance se modifie, l'amour demeure.

Il est très important de comprendre ce primat de l'amour sur la connaissance. Ce primat s'impose d'une manière particulière au père, qui doit découvrir son enfant, celui que Dieu lui donne, que Dieu a choisi pour lui. Dieu a toujours un choix meilleur que le nôtre, un goût meilleur que le nôtre. Nous pouvons donc être sûrs que si Dieu donne tel enfant, c'est dans un très grand amour, et qu'il a sur le père des ambitions plus grandes que celles que le père le plus grand et le plus noble pourrait avoir à l'égard de son fils. Si l'on se met dans cette perspective, on n'est jamais déçu, parce que tout être humain, toute personne humaine, a quelque chose d'unique; mais il faut le découvrir. Il y a des pères qui ne comprennent pas leur enfant parce qu'ils avaient sur lui un *a priori*, parce qu'ils étaient encore trop artistes et qu'ils voulaient à tout prix que leur enfant soit tel ou tel, dans l'ordre physique, dans l'ordre de la beauté humaine, mais aussi dans l'ordre spirituel, intellectuel. Avoir ainsi des *a priori* est source de conflit, nécessairement. Tel père vous dira qu'il n'a pas d'*a priori*; mais, en fait, il est très difficile de ne pas en avoir. Il est très difficile de toujours recevoir celui qui nous est donné par Dieu et de le découvrir toujours de plus en plus, en sachant qu'il y a en lui quelque chose que nous devons respecter et qui nous dépasse. En chaque personne humaine il y a quelque chose qui dépasse toute autre personne; même dans l'enfant (le fils ou la fille) il y a quelque chose qui dépasse les parents.

Le père doit donc découvrir progressivement sa paternité et l'autorité qu'il doit exercer au service du développement de l'enfant ; il doit les découvrir pour aider son enfant. Normalement, en effet, le père est plus avancé du côté de l'intelligence et du cœur, il a plus d'expérience et plus de connaissance ; et donc, s'il a cette avance, il est celui qui est capable d'aider. Évidemment, il peut y avoir des enfants prodiges qui, à partir de douze ou quatorze ans, montrent une intelligence particulièrement vive, de sorte que les parents se regardent en reconnaissant qu'ils n'étaient pas à ce niveau-là quand ils avaient eux-mêmes douze ou quatorze ans. C'est beau, du reste, de la part des parents, de reconnaître cela. Mais ils ne doivent pas, à cause de cela, abdiquer leur autorité, considérer l'enfant comme un petit dieu et devenir relatifs à lui. Cela existe dans certaines civilisations ; mais on rencontre aussi chez nous ce phénomène : des parents qui, subitement, devant un enfant qu'ils reconnaissent comme quelqu'un de merveilleux, se mettent à s'effacer devant ce petit génie. C'est très mauvais pour le petit génie, parce qu'à partir de là il n'est plus éduqué, il devient un enfant gâté, et le petit génie risque fort de ne durer qu'un printemps, car il ne pourra pas progresser. Pour progresser, en effet, l'enfant a besoin de l'autorité du père, qui est là pour redresser, pour voir « devant », pour encourager, soutenir l'enfant et lutter avec lui quand il y a des moments plus pénibles.

L'enfant a besoin de pouvoir avoir cette confiance à toutes les étapes de sa vie. Jusqu'à sa mort le père demeure père, et il doit le savoir ; mais évidemment, et c'est là tout le problème, cette paternité doit s'exercer différemment. Les psychologues peuvent nous aider à comprendre ces étapes différentes, ce conditionnement différent. Mais il y a quelque chose qui demeure toujours, et c'est ce que le philosophe rappelle au psychologue : l'autorité du père dans sa finalité profonde. Il a pris en charge l'enfant et il veut que

progressivement cet enfant devienne une véritable personne humaine. Et quand l'enfant est arrivé à l'âge adulte, capable justement d'être une véritable personne humaine, le père doit comprendre que sa paternité va se modifier, se transformer en une amitié qui aura beaucoup plus de souplesse, pour laisser celui qui a grandi prendre des initiatives et choisir l'orientation de sa vie. Le père pourra conseiller, mais c'est l'enfant, devenu adulte, qui choisira, non pas nécessairement son métier, mais sa vocation profonde. Quand il s'agit d'une vocation religieuse ou sacerdotale, c'est très net. Quand il s'agit d'une vocation humaine, le grand choix est celui de l'épouse, de celle qui sera sa compagne.

Autre aspect de la limite inhérente à la paternité humaine : l'autorité du père est liée à un *pouvoir*. Nous abordons ici le problème important et délicat du lien entre l'autorité et le pouvoir. Il faut distinguer autorité et pouvoir, et en même temps il faut comprendre que, dans l'exercice de la paternité humaine, le pouvoir est toujours présent. Dans le Père éternel, notre Père, dont la paternité est toute d'amour, il n'y a aucun pouvoir. Nous ne pouvons pas dire que le Père « qui est dans les cieux » a un *pouvoir* sur son Fils bien-aimé. Il n'est que Père et il est entièrement Père dans un don. Cela nous montre que la paternité est premièrement dans l'ordre de l'amour, qu'elle est premièrement communication de la vie dans la lumière et l'amour. Le Père exerce une autorité et un certain pouvoir sur son Fils bien-aimé *dans le mystère de l'Incarnation*, donc à l'égard du Christ, de Jésus. Jésus obéit à son Père, alors qu'on ne peut pas dire que le Verbe de Dieu, le Fils unique du Père, obéisse au Père ; et pourtant il est le Fils par excellence. On ne peut donc pas définir la paternité par le point de vue du pouvoir ni par celui de l'exercice d'une autorité liée à un pouvoir. Nous devons comprendre que la paternité est

quelque chose de plus grand, qu'elle est avant tout un amour et la qualité d'un amour.

Nous pouvons, en tant que chrétiens, discerner ces deux extrêmes : d'un côté, la paternité et l'autorité du Père, de l'autre, le pouvoir du démon. Le Père, de toute éternité, aime le Fils qu'il engendre, il exerce sur lui sa paternité éternelle. Cette paternité va connaître une certaine autorité à l'égard du Fils qui s'incarne, et cette autorité va être liée à un certain pouvoir. À l'autre extrémité, nous voyons celui qui est l'anti-père⁴, que nous appelons le diable, le serpent, le dragon⁵. Il est « anti-père » sous ce symbolisme divin qui nous est donné dans l'Apocalypse : celui du dragon. Le dragon, Lucifer, n'a aucune autorité paternelle sur nous, mais il a un pouvoir, un pouvoir démoniaque, un pouvoir que Dieu lui laisse parce que, étant un ange, il est naturellement quelqu'un qui a une dignité plus grande que nous du côté de l'intelligence. L'autorité repose toujours, fondamentalement, sur l'intelligence. Or le démon n'a pas perdu sa dignité d'ange, il n'a pas perdu la qualité de son intelligence, et il continue d'avoir, non pas une autorité, mais un pouvoir. Je dis bien : non pas une autorité, car son autorité, il l'a perdue ; et pourquoi l'a-t-il perdue ? parce qu'il a perdu le sens de la finalité, parce qu'il n'aime plus. Celui qui n'aime plus n'a plus d'autorité. Cela va loin... Il est évidemment très difficile de « jauger » l'amour, de dire si quelqu'un aime encore ou n'aime plus. On ne peut pas mettre un petit appareil dans le dos de ceux qui doivent exercer l'autorité, un petit appareil qui les avertirait : « Attention, vous êtes actuellement en dessous du niveau de la mer, du point de vue de l'amour, et à cause de cela votre autorité, pratiquement, est nulle, parce que vous n'aimez plus ; vous continuez d'avoir un grand pouvoir, vous exercez

4. Cf. Jn 8,44 ; 1 Jn 3,8.

5. Ap 12,9 ; 20,2.

ce pouvoir, mais il devient un pouvoir tyrannique parce qu'il n'y a plus d'autorité. » Il y a là un discernement qui est très important, mais difficile à faire parce que nous n'avons plus l'habitude de le faire. À partir du XIV^e siècle on a confondu pouvoir et autorité; cette confusion a été faite à l'intérieur même de la théologie, par Ockham, si bien que quand vous ouvrez certains dictionnaires de théologie et que vous cherchez le mot « autorité », vous ne trouvez rien, tandis que si vous regardez à « pouvoir », vous trouvez quelque chose. Pourtant il ne faut pas confondre autorité et pouvoir; car on peut exercer l'autorité dans la pauvreté. Quand Jésus a lavé les pieds de ses disciples, il leur a dit: « Vous m'appellez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis⁶ » et il a exercé l'autorité à la manière d'un serviteur: le lavement des pieds. Pierre ne comprenait rien du tout, et nous aurions été comme Pierre; nous aurions dit: « C'est impossible, on n'a pas le droit de faire cela! Quand on est le Maître et le Seigneur, il y a des choses qu'on ne fait pas. » Pourquoi aurions-nous dit cela? Parce que nous confondons autorité et pouvoir. Nous avons une certaine image de l'autorité, et cette image de l'autorité, la plupart du temps, c'est l'image de celui qui exerce un grand pouvoir.

Certes, la question est délicate et on ne doit pas, dans l'exercice même de l'autorité, vouloir évaluer ce qu'il y a de pouvoir et ce qu'il y a de pauvreté. Mais il est sûr que Jésus exerce l'autorité dans une grande pauvreté. Or, si autorité et pouvoir s'identifiaient, il ne pourrait pas exercer l'autorité dans la pauvreté. Il ne pourrait pas faire une entrée triomphale à Jérusalem sur « le petit d'une ânesse⁷ ». Il est roi, il a l'autorité royale; et il exerce cette autorité royale en pauvre. Le démon, lui, a un pouvoir. Jamais personne ne

6. Jn 13,13.

7. Jn 12,15; Za 9,9.

dira : « Le démon a une grande autorité. » Quand vous êtes tentés par le démon, quand vous vous laissez prendre par la tentation, vous ne dites jamais : « J'ai obéi. » Vous dites : « J'ai été faible ; je me suis laissé prendre à sa séduction et à son pouvoir, et j'ai eu peur⁸. » La peur nous fait nous soumettre à celui qui ne possède que le pouvoir ; alors que, quand il s'agit de l'autorité, celui qui exerce l'autorité et celui qui obéit coopèrent. Mais il faut reconnaître que l'autorité, quand elle est faible, doit être aidée d'un pouvoir. Et le père a un certain pouvoir naturel, qui provient du fait qu'il est source de vie, source de lumière et d'amour pour celui qu'il éduque, pour celui qui est son enfant.

Quelle distinction devons-nous donc faire entre l'autorité et le pouvoir ? L'autorité se fonde sur l'intelligence et l'amour ; le pouvoir donne une capacité d'imposer des ordres et, si on ne les exécute pas, de punir. Le pouvoir regarde les moyens par lesquels l'autorité pourra s'exercer. C'est pour cela que nous ne devons pas le négliger, mais toujours le considérer comme relatif à l'autorité. Il ne faut pas le mépriser : le pouvoir n'est pas mauvais. Prétendre que le pouvoir est mauvais, ce serait méconnaître ce qu'est l'amour. L'autorité, quand elle est limitée, a besoin d'un certain pouvoir pour s'exercer d'une manière efficace. L'autorité regarde avant tout le point de vue de la finalité et de l'amour ; le pouvoir est là pour permettre que cet amour, qui regarde la finalité, s'exerce d'une manière efficace. Et qu'est-ce qui permet d'harmoniser l'autorité paternelle et le pouvoir au service de cette autorité ? C'est la prudence du père, la prudence étant la vertu qui permet d'ordonner les moyens en vue de la fin.

Si je souligne l'importance de la distinction de l'autorité et du pouvoir, c'est parce que nous ne la faisons plus et que, à partir de là, beaucoup abdiquent toute autorité sous

8. Cf. Gn 3,10-13.

prétexte qu'il y a eu excès de pouvoir. Mais cela est tout à fait faux. Ce n'est pas parce qu'il y a eu excès de pouvoir qu'on doit abandonner l'autorité : au contraire. Quand il y a eu un excès de pouvoir, on doit montrer ce qu'est véritablement l'autorité, surtout quand il s'agit du père. L'amour implique une union affective entre le père qui aime son fils et le fils qui aime son père. Il y a une union affective. Quand l'enfant est tout petit, c'est cette union affective qui domine, c'est une autorité paternelle pleine d'amour qui s'exerce, dans la confiance. Dans cette première période, ce qui est capital, c'est de susciter une confiance toujours plus grande, pour que les liens affectifs soient très forts. Lorsque l'enfant grandit, il faut nécessairement lui laisser plus de liberté, plus d'initiatives, et on est aussi obligé de l'éduquer. Il n'y a plus seulement un lien affectif : il y a désormais un lien qui implique une certaine efficacité ; car s'il n'y avait qu'un lien affectif, l'amour risquerait d'être captatif, d'être romantique, et au lieu d'aider et de fortifier, il risquerait d'étouffer. Il y a des pères et des mères qui, quand leurs enfants grandissent, continuent à les aimer comme s'ils étaient toujours tout petits. Leur amour, au lieu d'être vraiment un amour dans l'autorité, ne cesse de ramener l'enfant à sa source et, par le fait même, l'empêche de se développer. Ce passage de l'affectif à l'efficacité est très important. L'amour humain ne peut pas suffire, parce que l'amour humain est d'ordre « intentionnel » (pour employer un terme philosophique) ; il faut donc qu'il y ait une efficacité au service de cette union affective⁹. Cette efficacité permet à celui que nous aimons d'être de plus en plus lui-même.

Autrement dit, à l'intérieur de l'amour, il faut un réalisme qui nous fait aimer l'autre dans son propre

9. Saint Thomas cite volontiers ce mot de saint Grégoire le Grand : « L'amour se prouve par des actes » (*probatio dilectionis exhibitio operis est*). Voir *Commentaire sur l'Évangile de saint Jean*, n° 477, vol. I.

développement. C'est là que l'autorité a besoin du pouvoir pour soutenir les efforts et pour permettre, parfois de l'extérieur, de corriger. L'autorité doit corriger. Le père doit corriger¹⁰, il doit « tailler¹¹ », et la « taille » du père implique un certain pouvoir – autrement elle ne peut s'exercer. Si vous enlevez au père tout pouvoir, vous l'empêchez d'exercer son autorité, qui doit parfois s'exercer d'une manière un peu « frappante ». Il faut que l'enfant obéisse ; et comme il est incapable à ce moment-là de comprendre ce qu'est l'autorité, il faut avoir recours aux « arguments frappants ». À un certain âge, on ne comprend que cela. Il faut le faire, évidemment, avec une main de fer enveloppée de velours, sinon cela n'ira pas ; mais il faut qu'il y ait autorité *et* pouvoir. La main de fer, c'est le pouvoir, et l'amour est derrière. Le père saura punir son enfant, et si l'enfant continue à rager dans son coin, le père aura le souci d'aller le trouver et d'essayer de le faire passer de la colère à l'amour. Si l'enfant le fait de lui-même, c'est parfait, mais parfois le père devra l'y aider en montrant le premier un visage aimable et aimant, parce que lui est plus capable de le faire. C'est dans des gestes comme celui-là qu'on voit concrètement comment l'autorité enveloppe le pouvoir ; car, quand le pouvoir s'impose d'une manière totale, la réaction du père est de dire, dans sa colère : « Il verra bien que c'est moi qui ai l'autorité ! » ou : « Il faudra que tu comprennes, et tant que tu ne comprendras pas, je te laisse dans ton coin. Tu n'auras pas de dessert, tu seras en quarantaine », et ainsi de suite. Mais à ce moment-là, ce n'est plus l'autorité qui s'exerce, c'est le pouvoir de domination qui s'impose et qui risque de briser. Ce pouvoir doit certes s'exercer, mais il doit être relatif à une autorité d'amour, et s'exercer toujours à l'intérieur d'une autorité d'amour.

10. Voir ci-dessous, p. 131-132.

11. Cf. Jn 15,1-2.

Quand ce pouvoir n'est plus relatif à l'autorité et qu'il s'impose pour lui-même, il brise.

Quelle est la cause de cela? C'est l'orgueil. Le père n'est pas, parce qu'il est père, purifié de son orgueil, et la paternité est même un exercice merveilleux pour devenir humble et pauvre; mais il faut le comprendre. C'est à partir de la paternité, exercée comme une véritable paternité au service de ceux qu'on aime, que le père, en tant qu'homme, devra lutter contre son orgueil, contre le petit personnage qu'il veut être, contre le rôle qu'il se donne d'être celui qui doit dominer, bref contre tout ce que l'orgueil peut faire miroiter autour de lui. Voyez dans Balzac les caricatures du père... L'homme orgueilleux étouffe le père; à ce moment-là, c'est le pouvoir qui l'emporte sur l'autorité, et en réalité, progressivement le père n'est plus père, il devient un tyran.

Pourquoi est-ce possible? Parce que la paternité, qui provient de l'amour, est limitée dans l'homme: l'homme, nous l'avons vu, n'est pas totalement père, il n'est pas père en tout ce qu'il est. Mais, normalement, le père doit avoir assez de lucidité pour être son propre éducateur; tout père doit être à lui-même son éducateur. Tout père doit être suffisamment lucide pour comprendre qu'il deviendra progressivement un vrai père. Parfois, il faut attendre d'être grand-père pour devenir vraiment père, tellement on a de peine à faire toujours passer l'amour avant le pouvoir. C'est beaucoup plus facile à l'égard des petits-enfants qu'à l'égard des enfants parce qu'alors il y a une autre autorité entre deux!... mais c'est tout de même le père qui devient de plus en plus père.

Les caricatures de l'autorité paternelle sont l'orgueil, la vanité, l'abus de pouvoir. On se sert de la priorité du père dans l'ordre du temps – le père est source, il est « principe » –, non pas pour aimer, mais pour s'exalter. Il faut reconnaître qu'il n'est pas facile d'exercer l'autorité paternelle, donc d'être premier, tout en étant au service, c'est-à-dire en étant

second. L'amour seul peut faire cela. Si l'amour n'est pas là, immédiatement le père se replie sur cette priorité qu'il possède et il devient alors celui qui exerce un pouvoir de domination pour sa propre gloire, et les enfants ne reçoivent plus l'amour dont ils ont besoin. Et alors les enfants, progressivement, se révoltent contre leur père. C'est dans cette lumière que nous devrions comprendre ce que Freud a montré d'une manière étonnante : le meurtre du père. En réalité, ce n'est pas le père. C'est le meurtre de celui qui, au lieu d'être père, exerce un pouvoir de domination – au moins dans le cas des descriptions que donne Freud. Freud, qui est thérapeute, voit bien que, dans certains cas, il y a eu un excès de pouvoir. Non pas excès de paternité : au contraire, il n'y a plus eu de paternité. Il n'y a plus eu de père, le père s'est tué lui-même en exerçant uniquement un pouvoir. Il n'a plus été vraiment père, il n'a plus été source de lumière et d'amour ; il a été uniquement celui qui était premier et qui exerçait sa domination. Nous rejoignons ici la fameuse dialectique du maître et de l'esclave, telle que l'a formulée Hegel. En réalité, c'est la dialectique du *tyran* et de l'esclave (on ne devrait pas dire : du *maître*). Dans le cas de la relation père-enfant, le tyran est celui qui est mort comme père et qui, exerçant uniquement une domination, étouffe alors l'enfant. Quand on examine cette dialectique dite « du maître et de l'esclave », on voit que Hegel ne comprend absolument pas ce qu'est l'autorité : cela lui échappe complètement. Il ne regarde que le pouvoir. Le « maître » est pour lui celui qui exerce le pouvoir d'une manière quasi aveugle – du reste, le pouvoir comme tel est toujours aveugle. L'autorité est lucide, elle implique l'intelligence, mais le pouvoir est aveugle en ce sens qu'il ne voit que ce qui peut être dominé. Quelqu'un qui exerce le pouvoir essaie de voir l'étendue de la domination qu'il pourra exercer. Il essaie de voir comment il pourra exercer le plus sa domination, et ramener l'autre à lui-même. Il y a

bien là une certaine intelligence, mais ce n'est plus la véritable intelligence, c'est la raison qui essaie de saisir les faiblesses de l'autre, ses potentialités, tout ce qui chez lui est capable d'être dominé, pour le ramener à nous. Ce n'est plus la véritable intelligence de la personne humaine. On peut dire que le pouvoir comme tel n'a plus l'intelligence de la personne : il ne regarde plus que le conditionnement des individus, et il essaie de saisir ce conditionnement pour ramener les autres à lui.

Il est nécessaire de bien voir cela, philosophiquement, si nous voulons comprendre le drame que nous vivons aujourd'hui : le meurtre du père. Il faut comprendre ce que cela veut dire. Encore une fois, en réalité, ce n'est pas la mort du père, c'est la mort de celui qui exerce un pouvoir qui s'est séparé de l'autorité, un pouvoir qui s'est exalté en dehors de l'autorité. Ce qui est vrai, c'est que ceux qui se sont exaltés ainsi étaient des hommes qui étaient pères, qui auraient dû aimer plus et qui, pour telle ou telle raison, n'ont pas exercé cet amour et cette véritable autorité, et se sont laissés prendre par la séduction du pouvoir.

Les chrétiens diront que c'est le démon qui exerce cette séduction, puisque lui n'a plus d'autorité, plus d'amour : il n'a plus qu'un pouvoir et il n'a qu'un seul désir, c'est que nous-mêmes, quand nous sommes pères, nous perdions cette qualité qui est un reflet de Dieu dans le cœur de l'homme et qui exige de l'homme de se dépasser pour se mettre au service d'un plus petit qui lui est confié, qu'il aime. Il y a vraiment là un reflet de la paternité divine, et le démon ne peut pas souffrir qu'il y ait dans le cœur de l'homme ce reflet qui provient de la fécondité donnée à l'homme par Dieu. Cela lui est intolérable ; il essaie donc, par tous les moyens, de supprimer ce reflet pour qu'il n'y ait plus qu'un pouvoir.

Si le pouvoir, livré à lui-même, conduit à la tyrannie, le pouvoir *en lui-même* n'est pas mauvais. Il est de l'ordre de

l'efficacité. Nous ne pouvons pas abandonner l'efficacité quand nous voulons éduquer, ni quand nous voulons enseigner. En effet, nous pourrions faire exactement les mêmes remarques à propos de l'enseignement. Celui qui enseigne a autorité, et quand on lui enlève tout pouvoir, ce qui arrive dans certains lieux, il sait qu'il ne peut plus enseigner. À la différence du père, celui qui enseigne n'a pas un pouvoir *naturel*. S'il enseigne dans un établissement d'Etat, il est dépendant du pouvoir politique; et il peut arriver qu'on lui supprime tout pouvoir, en lui disant: « Débrouillez-vous avec votre autorité. » Mais les enfants sont, la plupart du temps, incapables de comprendre la qualité du maître, et donc son autorité. Si une telle suppression du pouvoir du maître se généralise, on assistera à une faillite complète de l'enseignement, parce qu'il n'y aura plus de pouvoir au service de celui qui exerce l'autorité.

Tout cela, ce sont les conséquences de la dialectique hégélienne. J'ai pris cet exemple-là, mais nous pourrions en prendre beaucoup d'autres. Tous ceux qui doivent exercer une certaine autorité, qui sont responsables dans un certain domaine (aussi bien dans le travail manuel, dans un travail d'usine, que dans l'ordre intellectuel), savent que s'ils ne disposent pas d'un certain pouvoir pour exercer l'autorité, ils ne peuvent plus l'exercer. L'autorité est fragile parce qu'elle repose sur l'amour et l'intelligence, et qu'elle n'est donc pas d'ordre quantitatif, tandis que le pouvoir est d'ordre quantitatif. On peut serrer les vis comme on veut, parce que c'est d'ordre quantitatif; tandis que l'autorité est quelque chose d'infiniment plus subtil, et c'est pour cela qu'il est si facile de détruire quelqu'un dans son autorité, de faire la caricature de quelqu'un dans son autorité. Évidemment, il y a toujours un danger: l'autorité peut se laisser prendre par la séduction du pouvoir. Mais ce n'est pas parce qu'il y a un danger qu'on doit supprimer

l'autorité en lui enlevant tout pouvoir. C'est une question d'harmonie, d'équilibre: c'est tout le problème de la prudence.

Insistons sur la prudence du père, car c'est un problème capital. Un père doit développer sa prudence de père. En quoi consiste-t-elle? La prudence du père, c'est d'abord sa propre prudence par rapport à lui-même. Il est supposé l'avoir acquise. Et, pour être prudent, il faut acquérir quelques autres vertus: les vertus de force, de tempérance, de justice; car la prudence ne naît pas indépendamment des autres vertus. Et quand il n'y a plus de prudence, il ne peut plus y avoir d'équilibre entre l'exercice de l'autorité et l'exercice du pouvoir.

Si la prudence est tellement importante dans la paternité, c'est parce que le père est responsable de ses enfants d'une manière unique: il doit faire en sorte que ceux-ci deviennent capables d'être pères à leur tour. C'est peut-être ce qu'il y a de plus grand dans l'autorité et le pouvoir de père. Aucune autre autorité n'a ce résultat, aucune autre autorité n'est ordonnée à une chose aussi grande. L'œuvre de la paternité liée à un pouvoir, c'est de former des personnes prudentes, capables d'abord de se dominer elles-mêmes. La prudence, en effet, nous permet de nous dominer; et comment pourrait-on être prudent pour les autres si l'on n'est pas prudent pour soi? C'est la même vertu. Il arrive du reste très souvent que l'expérience de la paternité fasse comprendre à l'homme, d'une manière très forte, qu'il a perdu du temps. Tout jeune père fait cette expérience, peut-être plus encore que la mère. Il se rend compte qu'il a perdu du temps: « Si j'avais su, j'aurais été plus attentif à acquérir une véritable prudence, pour mes enfants... » La paternité est quelque chose d'extraordinaire pour faire comprendre la grandeur de la prudence; on la comprend beaucoup moins quand on est seul: on aime le

risque, on aime l'indépendance, on aime l'exercice de la liberté et les initiatives de la liberté. Dès qu'on est père, on acquiert une sorte de profondeur, un « sérieux » au sens profond : on comprend sa responsabilité et on voudrait être parfaitement prudent. Mais être prudent, comprenons-le bien, ce n'est pas être fermé. L'homme prudent est celui qui avance toujours ; ce n'est pas du tout celui qui regarde le passé. Une prudence qui est tournée vers le passé n'est plus la vraie prudence. Il est souverainement imprudent de ne regarder que le passé, parce que c'est être incapable de prendre des initiatives, et que le prudent est celui qui prend des initiatives à bon escient et au bon moment. Le mot « prudent », dans le langage courant, est terriblement usé. On pense à la prudence du normand : « Peut-être que oui, peut-être que non... », et il ne se décide jamais, il s'abstient. Ce n'est pas du tout la prudence. Le prudent est celui qui sait s'engager au bon moment, quand il doit le faire, et qui sait s'abstenir quand il doit s'abstenir.

La prudence du père (qui doit réaliser l'équilibre de l'autorité et du pouvoir) est une prudence qui doit éduquer un autre pour lui permettre d'acquérir à son tour la prudence. L'autorité, ici, se sert donc du pouvoir pour aider un être plus faible, plus jeune, à exercer sa liberté. La prudence paternelle, dans son exercice, ne doit ni étouffer, ni abdiquer. Elle doit accompagner l'autre en le soutenant, en l'aidant : au point de départ en étant devant lui, puis en étant avec lui, et ensuite en le laissant passer devant.

VII

Paternité, justice, miséricorde

Le thème de la justice et de la miséricorde est un de ces grands thèmes qui traversent toute l'Écriture. Les Pères de l'Église, et saint Thomas à leur suite, ont mis très fortement en lumière certaines paroles des psaumes disant que toutes les œuvres de Dieu impliquent justice et miséricorde¹. Toute l'économie divine, à travers l'Église et à travers l'humanité, implique justice et miséricorde. On ne peut pas les séparer. Nous avons toujours tendance à opposer dialectiquement justice et miséricorde; et quand nous regardons la vie du Christ nous voyons que, de fait, les Pharisiens essaient constamment de ramener la miséricorde du Christ à la justice ou de faire croire que, s'il fait miséricorde, il agit contre la justice. Pensons à ce passage de l'Évangile de saint Jean que nous connaissons bien : Jésus face à la femme adultère. Il arrive un moment où Jésus se trouve seul en face de la femme qu'on voulait lapider, cette femme prise en flagrant délit d'adultère. Ses accusateurs sont partis parce que Jésus a dépassé l'interrogation des Juifs qui lui tendaient un piège, et a renversé les rôles : « Que

1. Cf. Ps 25,10 : « Toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et vérité », c'est-à-dire miséricorde et justice (voir *Somme théologique*, I, q. 21, a. 4); voir aussi Ps 84,11 selon la Vulgate et le commentaire qu'en fait saint Thomas (I, q. 21, a. 2).

celui qui est sans péché lui jette le premier une pierre². » Si on appliquait la justice en toute rigueur, seul celui qui est sans péché, Jésus, pourrait jeter la pierre. Jésus pourrait être celui qui applique la justice en toute rigueur ; mais il ne l'a jamais fait parce qu'il est venu au contraire nous révéler la miséricorde du Père. Et on peut dire que cette révélation de la miséricorde du Père est ce qu'il y a de plus profond à travers toute l'Écriture. C'est pour cela que saint Augustin n'hésite pas à dire, lorsqu'il voit la femme accusée rester seule en face de Jésus, qu'il ne reste plus alors que « la misère et la miséricorde³ », et que c'est cela le message de Jésus : nous révéler notre misère, nous faire prendre conscience de notre misère que lui assume et porte : il est l'Agneau qui porte l'iniquité du monde⁴. On pourrait dire ainsi que tout le dialogue qui existe entre l'homme et Dieu, à travers toute l'Écriture, se ramène entièrement à la misère et à la miséricorde, ou plutôt à la miséricorde et à la misère, parce que c'est la miséricorde qui permet à la misère de se dévoiler. C'est la miséricorde qui permet l'aveu de nos fautes. Quand vous êtes en face de quelqu'un qui est uniquement le représentant de la justice, vous n'avouez pas vos fautes, vous attendez qu'on vous accuse, et d'une certaine manière vous n'avez que cela à faire. Quand on est en face de quelqu'un qui est miséricordieux, alors on avoue sa faute et on l'avoue spontanément, et c'est ce que Jésus attend de nous.

Le mystère de la paternité, tel qu'il est révélé dans l'Écriture, tel que Jésus nous le révèle, est le mystère de la miséricorde⁵. Le Père est infiniment miséricordieux. Nous

2. Jn 8,7.

3. « Ils ne restèrent plus que deux, la misérable et la miséricorde. » (*Relicti sunt duo, misera et Misericordia.*) (*Homélies sur l'Évangile de saint Jean*, XXXIII, Bibliothèque augustinienne n° 72, DDB, p. 705)

4. Cf. ci-dessus, p. 74.

5. Voir ci-dessus, IV, pp. 70 sq.

l'avons vu quand nous avons essayé de pénétrer dans la Paternité divine qui est source de toute paternité. J'y reviens ; puisque nous en sommes à la dernière conférence, il est bon de relier ce que nous dirons aujourd'hui à ce que nous avons vu à ce moment-là. La grande révélation de la Paternité divine, c'est la miséricorde. Or toute paternité vient de cette Paternité. Mais le père de la terre ne peut pas être toujours miséricordieux ; il n'y a que Dieu qui puisse être toujours miséricordieux. Le père de la terre, parce qu'il est responsable d'une communauté (la famille), doit à certains moments exercer son autorité en exerçant la justice. Mais il doit toujours faire en sorte que l'exercice de cette justice soit enveloppé de la miséricorde, qu'elle soit en vue de la miséricorde.

Essayons de bien comprendre cela. Seul Dieu peut exercer toujours la miséricorde. Nous ne pouvons pas, nous, l'exercer toujours. Nous le pouvons individuellement, mais dès que nous sommes responsables d'une communauté, nous ne le pouvons plus. Individuellement, on le peut toujours ; on peut toujours, lorsqu'on vous frappe sur une joue, présenter l'autre joue. On peut toujours aller jusqu'au bout de la miséricorde *individuellement*. Mais lorsque nous sommes responsables d'une communauté, d'une famille, de plusieurs personnes qui sont dépendantes de nous, nous ne pouvons plus faire *toujours* miséricorde ; parce que s'il y a un désordre entre ceux qui dépendent de nous, entre ceux qui sont dans cette dépendance à notre égard au niveau communautaire, il faut que nous rétablissions autant que nous le pouvons l'ordre qui permettra à tous de vivre dans la paix et la joie. Il est très important de comprendre cela, parce que de temps en temps on peut avoir la tentation (qui serait une tentation d'illumination) de vouloir imiter Dieu de cette manière et d'abdiquer alors la responsabilité que Dieu nous demande d'avoir. Dieu ne supprime pas les causes secondes ; la suppression des causes

secondes, c'est ce qu'on appelle l'illuminisme, qui consiste (entre autres) à croire qu'on peut toujours agir comme Dieu agit, en oubliant que nous sommes de petites créatures, avec une nature humaine pour qui l'exercice de la justice s'impose.

Il est, d'autre part, important de comprendre (dans la lumière du mystère de Dieu) qu'il existe une autorité politique, différente de l'autorité paternelle : l'autorité du législateur. L'autorité du législateur doit en premier lieu être une autorité qui respecte la justice ; cette autorité doit avoir une modalité de miséricorde à l'égard des individus, mais la loi ne s'établit pas au niveau de la miséricorde : elle s'établit au niveau de la justice. Là encore, on est parfois tenté de dire que la loi devrait être une loi de miséricorde. En réalité il n'y a pas de loi de miséricorde. La loi est toujours au niveau de la justice ; et au niveau de l'état, de la nation, c'est la justice qui est première. Dès qu'on applique la justice aux individus, on doit nécessairement avoir une modalité de miséricorde, une modalité de clémence et de pardon, mais la loi comme telle est au niveau de la justice, et ceux qui sont engagés dans une activité politique doivent en premier lieu respecter la justice, et à travers la justice respecter la personne humaine.

L'autorité du père est entre les deux, si j'ose dire ; elle est entre l'autorité du Père qui est dans les cieux et l'autorité de celui qui est le législateur au niveau politique, parce que le père est responsable de la petite communauté que représente la famille. Le père de famille n'est pas un législateur, il ne donne pas de lois à sa famille, parce que la famille n'est pas fondée sur la justice, mais sur l'amour, sur l'amour qui existe entre les époux, et entre le père et la mère et les enfants. Cette communauté a donc quelque chose de très particulier, et c'est pour cela (à cause de la miséricorde) qu'elle peut être rattachée à Dieu par un sacrement. Le sacrement de mariage donne au père un lien particulier

avec Jésus et avec le Père qui est dans les cieux, et cela à travers la miséricorde.

Il serait intéressant de regarder, à travers l'histoire, les diverses manières dont on a conçu la famille. Chez le *pater familias* romain, ce n'était pas la miséricorde qui dominait; en Grèce non plus, ce n'était pas la miséricorde qui dominait. Un philosophe comme Aristote (saint Thomas l'a beaucoup aimé : nous avons donc le droit de l'aimer!), qui cherchait en tout la vérité, n'a pas compris la miséricorde. Pouvait-il comprendre, étant donné le contexte historique dans lequel il se trouvait? C'est une autre question. Ce qui est sûr, c'est que pour lui, la miséricorde est propre à la mère, à la femme, et qu'elle n'est pas une vertu. La miséricorde est devenue une vertu par la charité. C'est l'*agapè* qui a transformé cette attitude de bonté, de clémence, de pardon, en une vertu, qui n'est pas une vertu théologale, mais qui est enracinée dans les vertus théologales. La miséricorde est pour le chrétien la plus grande de toutes les vertus. Pour celui qui n'est pas chrétien, la miséricorde est toujours un peu un scandale. Pensons, par exemple, à certaines positions intellectuelles de gens qui, en réaction contre des positions « de gauche », veulent redresser la situation en rétablissant avant tout un ordre. Ces reprises, quand elles ne sont pas chrétiennes, mettent la justice au-dessus de tout et conduisent à la tyrannie : quand il n'y a pas de miséricorde, très vite la justice tyrannise. L'attitude de la miséricorde ne peut se comprendre qu'au niveau chrétien; et au niveau chrétien, elle est la plus grande des vertus. Il est donc normal que le père, qui a l'autorité et une autorité reçue de Dieu, doive exercer en premier lieu la miséricorde, mais une miséricorde qui ne soit pas en opposition à l'égard de la justice, qui aille dans le sens du respect de l'ordre et de la justice, et qui les dépasse.

Voilà ce que nous devons essayer de comprendre, en commençant par évoquer la parabole merveilleuse de

l'enfant prodigue. Cette parabole nous est donnée avant tout pour nous faire entrer dans la miséricorde du Père qui est dans les cieux, dans la miséricorde du cœur de Jésus; mais elle est vraie aussi pour tous les pères de famille chrétienne: elle doit nous faire comprendre que la miséricorde est l'attitude la plus fondamentale du père, et que la miséricorde se réalise en premier lieu dans le pardon. Ce qu'il y a de plus grand dans la miséricorde, c'est le pardon. C'est bien ce qui nous est montré dans la parabole de l'enfant prodigue. Il faut souvent relire cette parabole qui est tellement belle. Le plus jeune des deux fils, le benjamin, a mal agi à l'égard de son père: il a réclamé ce qui lui revenait, il l'a exigé au nom de la justice: « Donne-moi la part de fortune qui me revient⁶. » C'est bien un langage de justice. Et quand quelqu'un réclame la justice, normalement on doit répondre par la justice. Ce qu'il y a d'extraordinaire ici, c'est que l'enfant réclame la justice et que le père répond par la miséricorde. Quand son fils revient après avoir dissipé tous ses biens, le père, normalement, humainement parlant, pourrait répondre par la justice: « Tu as voulu la justice? Tu vas voir ce que c'est. » Le fils, lui, dans la misère qu'il a connue, a compris qu'auprès de son père, même s'il était mis à la dernière place, il aurait encore un peu de nourriture. Ce n'est pas parce qu'il a fait souffrir son père qu'il retourne auprès de lui; ce n'est pas du tout parce qu'il a été brutal à son égard, parce qu'il l'a blessé: c'est tout simplement parce qu'il a faim. Le Saint-Esprit se sert parfois de cela, parce que le besoin de nourriture est quelque chose de très radical, de très fondamental. Ceux qui ont connu une certaine détresse dans cet ordre-là savent que Dieu peut utiliser cette misère pour nous rendre capables de certains gestes que nous ne serions pas capables de faire autrement. Cet enfant, s'il n'avait pas eu faim, ne

6. Lc 15,12.

serait pas revenu auprès de son père. Il se serait entêté dans son jugement propre et dans son choix, s'il n'y avait pas eu en lui cette détresse fondamentale.

Ce fils revient donc auprès de son père. Son père l'attendait, et il a à son égard une attitude de miséricorde au sens le plus grand qui soit. La miséricorde consiste à regarder la misère de l'autre, et à la prendre dans son propre cœur. Il faut avoir un regard suffisamment pur pour voir la misère de l'autre, et non pas seulement sa propre misère; quand on est enfermé dans sa misère, on est incapable de regarder la misère de l'autre. Il faut regarder la misère de l'autre et il faut la prendre dans son cœur, afin de se servir de cette misère pour donner plus et tout reprendre. La miséricorde implique de tout reprendre. C'est pour cela que, souvent, Dieu permet que la misère aille très loin, pour que la reprise aille plus loin. La miséricorde est comme une re-création, et c'est bien ce que nous voyons à la Croix. C'est une reprise radicale. On se sert de la misère de l'autre, on se sert de ce qui l'a blessé pour lui redonner une nouvelle vie. Et quand cette miséricorde est la miséricorde du pardon, on se sert de la blessure qu'on a reçue soi-même de celui qui nous a fait mal, de celui qui a agi à notre égard d'une manière injuste, on se sert de cette blessure que l'autre nous a faite pour aller plus loin dans notre amour pour lui. On transforme la peine que normalement (en justice) l'autre devrait recevoir, pour aller plus loin dans l'amour et la miséricorde. C'est en ce sens que la miséricorde « enveloppe », que la miséricorde porte le pauvre : elle va jusqu'au bout, elle descend même plus bas que le pauvre. Le geste de miséricorde consiste en effet à ramasser le petit qui est tombé, et à le ramasser en allant plus bas que lui, en l'enveloppant de nos bras ; ce n'est pas seulement lui tendre la main en lui disant : « Voilà : je te donne un bâton, ou je te tends la main pour que tu puisses te relever. » La miséricorde va plus loin que cela ; elle se sert de la blessure pour

regarder l'autre avec plus de tendresse. Être miséricordieux, c'est donc regarder la misère de l'autre comme si c'était notre propre misère. Pour être miséricordieux, il faut être compatissant⁷. Et dès que nous portons la misère de l'autre comme notre propre misère, nous mettons tout en cause pour libérer celui qui souffre, pour lui redonner une nouvelle vie, un nouvel élan d'amour; voilà ce que nous faisons dans un geste de miséricorde.

La misère de l'autre, quand il s'agit du père, c'est la misère de son enfant, qui est son enfant malgré tout ce qu'il a pu faire contre lui, malgré toutes ses bêtises. On sait qu'elles existent (ne pas les regarder ne serait plus une vraie miséricorde), mais on dépasse tout cela pour regarder celui qu'on aime, l'enfant qui nous a blessé, et pour lui faire comprendre que toutes ces blessures ne détruisent pas le lien d'amour qui existe entre notre cœur et son cœur, et que notre amour est suffisamment grand pour porter ces blessures et les transformer, pour porter la misère de l'enfant et atteindre plus profondément son cœur.

C'est cela, la miséricorde: c'est la surabondance de l'amour. S'il n'y a pas cette surabondance d'amour, il ne pourra pas y avoir miséricorde. Quand le père de l'enfant prodigue retrouve son fils, il lui fait la fête, il fait tuer le veau gras et revêtir l'enfant d'habits de noces; il lui donne tout ce qu'il y a de plus beau, tout ce qu'il y a de plus grand. Voilà la miséricorde. Le père n'aurait pas fait cela si ce n'était pas le prodigue, si ce n'était pas le pauvre enfant délaissé qui avait tout dissipé. On comprend alors le scandale du fils aîné. Le fils aîné, c'est celui qui a le droit d'aînesse; c'est celui qui a respecté la justice, qui l'a respectée totalement, et qui le sait. Tous les jours il a travaillé; il n'a jamais été en dehors de la justice et il en a conscience. Il est donc scandalisé de voir la miséricorde du

7. Cf. Lc 15,20: « Il fut touché de compassion... »

père qui semble (je dis bien : qui *semble*) aimer plus le benjamin qui s'est mal conduit, qui n'a pas travaillé, qui a tout dissipé et qui a blessé le cœur de son père ; et de voir que cet enfant, on le traite mieux que lui : le misérable passe avant lui.

Cette parabole nous montre d'une manière étonnante – comme seul l'Esprit Saint peut le faire – ce qu'il y a de divin dans le geste de la miséricorde. Je vous disais tout à l'heure que la miséricorde, au niveau philosophique, ne peut pas se comprendre totalement. Le philosophe est à l'aise dans l'ordre de la justice ; et lorsqu'il s'agit de la miséricorde, il est obligé de reconnaître qu'il y a certaines choses qu'il ne comprend pas, et qui vont trop loin. L'Évangile nous montre ici, non pas une nouvelle loi, parce qu'il ne s'agit pas d'une loi, mais une nouvelle relation personnelle.

C'est là la très grande différence de la miséricorde et de la justice : la miséricorde regarde tout de suite la personne ; et en regardant tout de suite la personne, elle peut la relever, lui redonner sa dignité, lui redonner confiance. La justice aussi regarde la personne, mais par l'intermédiaire de la loi, par l'intermédiaire de ce qui est dû selon la loi. La justice consiste à rétablir l'ordre. La miséricorde ne consiste pas en premier lieu à rétablir l'ordre, mais à redonner à la personne sa dignité de personne, à lui rendre sa capacité d'aimer, à rétablir un lien de confiance qui avait été brisé. La miséricorde ne s'oppose pas à la justice, mais elle va plus loin parce qu'elle regarde en premier lieu la personne. C'est pour cela que l'exercice de l'autorité est tout à fait différent quand il s'agit du père et quand il s'agit du législateur. Quand un père devient législateur, il perd sa grandeur de père ; et quand un législateur devient père, il perd son autorité de législateur, parce qu'un législateur est responsable du bien commun, et doit donc respecter cet ordre en premier lieu. S'il peut aller plus loin dans certains cas, très bien ! Nous reconnaissons alors que ce législateur a une

grandeur d'âme qui est attentive à certains cas « marginaux », comme on dirait aujourd'hui ; mais c'est toujours au bien commun qu'il doit se référer : c'est le propre du législateur.

Le bien commun de la famille est tout autre. Le bien commun de la famille, ce sont les relations d'amour et de confiance qui existent entre les parents, et entre les parents et leurs enfants. C'est ce lien d'amour qui est premier dans la famille. C'est pour cela que la famille est si vulnérable et qu'elle a besoin d'être défendue. Quand on aime, on exerce l'autorité comme des pauvres, sans pouvoir, parce qu'on veut aller le plus loin possible pour rejoindre celui qui a besoin de nous. Le père de famille, d'une famille chrétienne, doit comprendre que la chose la plus importante pour lui, comme père, c'est de maintenir à travers tout la confiance entre lui et ses enfants ; la miséricorde est là pour rétablir la confiance qui a été brisée quand l'enfant grandit. Le tout-petit, en effet, ne brise jamais la confiance : il fait des bêtises, mais il ne peut pas briser la confiance ; c'est quand l'enfant grandit et qu'il commence à comprendre ce qu'est la justice, à revendiquer ses droits, à vouloir s'émanciper (et aujourd'hui cela vient vite), qu'il peut briser la confiance, briser le cœur de son père et de sa mère, en oubliant complètement tout ce qu'ils ont fait pour lui, toute cette miséricorde première, fondamentale, des parents à son égard. À ce moment-là, il ne regarde que lui, que son prétendu bien ; ce n'est pas la vérité qu'il cherche (s'il cherchait la vérité, il respecterait ses liens avec ses parents), ce n'est pas non plus l'amour : il cherche à s'affirmer et il cherche en premier lieu ce qui est son bien immédiat : la jouissance – c'est bien cela, l'enfant prodigue – ou tout simplement la liberté : « Je veux être libre et pouvoir m'orienter comme je veux. » Il y a alors une brisure dans la confiance, une brisure qui quelquefois va très loin, quand l'enfant agit avec particulièrement de violence. Peut-être

les parents ont-ils été trop enveloppants, trop captatifs, mais il n'y en a pas moins brisure de la confiance. C'est là que le pardon, qui est par excellence l'œuvre de la miséricorde, doit intervenir en premier lieu. Il faut pardonner à celui qui a voulu briser la confiance, pardonner en rétablissant un nouveau lien d'amour, en comprenant que c'est toujours possible. C'est quelquefois très difficile, il faut quelquefois attendre longtemps (le père de l'enfant prodigue a attendu longtemps). Il arrive en effet qu'en voulant agir trop vite, on empire la situation. Quand la colère demeure, l'enfant ne peut pas recevoir la miséricorde et le pardon ; il faut alors avoir de la patience. Cela fait partie des qualités du père miséricordieux, d'être patient comme Dieu est patient⁸. Se précipiter, agir trop vite, sans attendre le moment où celui à qui on fait la miséricorde sera capable de la recevoir, c'est manquer d'intelligence ou c'est agir par faiblesse parce qu'on ne peut pas supporter la rupture.

La patience est donc nécessaire dans l'exercice de la miséricorde ; et la patience relève de la force. La vertu de force s'exerce en premier lieu dans la patience, plutôt que dans l'irritation. L'irritation nous fait nous mettre tout de suite en colère, et nous opposer de manière immédiate à celui qui nous a blessé : une telle réaction est en dehors de la miséricorde. La miséricorde exige parfois le silence, parce que la patience demande le silence. Il faut alors être magnanime. La patience relève de la magnanimité, de la grandeur du cœur qui sait attendre le moment où l'on peut agir. Cette attente, cette patience, n'est pas l'indifférence, n'est pas l'oubli. Cette attente et cette patience consistent au contraire à porter le mal qu'on nous a fait avec le désir d'être le plus efficace possible dans l'ordre du pardon. On

8. Voir entre autres Ne 9,30-31 ; Si 18,11 ; Is 48,9 ; Lc 18,7 ; Rm 2,4 et 3,25-26 ; 1 Tm 1,16 ; 2 P 3,9.

est patient pour que le pardon puisse porter tous ses fruits, pour qu'on soit là au bon moment pour pouvoir relever celui qui est tombé.

L'autorité paternelle, qui a un certain absolu, réclame la patience. Elle réclame aussi la prière. On ne peut pas exercer la miséricorde d'une façon visible, extérieure, sans avoir d'abord exercé la miséricorde spirituelle. Et la miséricorde spirituelle est en premier lieu la prière pour celui qui a besoin de nous et celui qui nous a blessé. La patience divine, dans le cœur du père, s'accompagne donc de la prière. C'est par là qu'il n'y a pas d'indifférence, qu'il n'y a pas oublié. On peut toujours prier. On ne peut pas toujours faire un geste ; on ne peut pas toujours *dire* qu'on pardonne, parce que cela pourrait être mal compris. Le dire à tort et à travers serait pire que tout ; ce serait contraire à la miséricorde, parce que cela entraînerait que l'autre continue à nous rejeter. Ce serait donc, en quelque sorte, lui donner l'occasion de s'enfoncer dans son mal, dans sa révolte, dans son attitude d'opposition.

La miséricorde réclame l'intelligence, elle est une œuvre de sagesse. Pour être pleinement miséricordieux, il faudrait être contemplatif, parce qu'il faudrait être miséricordieux en étant lié au Père des cieux et que la miséricorde du Père relève de sa sagesse ; elle est l'œuvre parfaite de sa sagesse. C'est pour cela qu'il faut exercer la miséricorde d'abord dans la prière, en portant celui qui nous a blessé, celui qui est dans la misère ; il faut l'offrir au Père céleste en sachant que nous sommes tous incapables d'aller jusqu'au bout de la miséricorde. Notre cœur est trop petit. La justice, nous en sommes tous capables, si nous sommes un peu intelligents. Nous sommes tous capables d'exercer la justice, mais nous n'avons pas assez d'amour pour exercer la miséricorde. Il faut pour cela un surcroît d'amour qui vient directement du cœur de Jésus. Voilà ce que nous devons comprendre dans la prière, dans cette attitude de sagesse, de contemplation ; nous devons comprendre que

notre cœur est trop petit pour pouvoir vraiment porter celui qui nous a blessé et nous servir de cette blessure pour l'envelopper d'un amour nouveau, lui permettre de repartir avec un nouvel élan.

La miséricorde du père a quelque chose d'unique parce qu'elle atteint presque immédiatement la miséricorde du Père céleste. Et la famille est le lieu de la miséricorde. Pour que le père puisse accomplir cette miséricorde jusqu'au bout, il faut, étant donné qu'il a besoin d'un surcroît d'amour, qu'il s'appuie sur son épouse. En effet, la mère est plus facilement miséricordieuse, mais la miséricorde de la mère, parfois, manque un peu de force, de patience. Je ne dis pas qu'elle manque d'intelligence, mais parfois elle est trop précipitée. La mère trouve impossible que son enfant reste dans cet état (or, pour la mère, l'enfant reste toujours petit, même quand il grandit). Il faut donc, pense-t-elle, le corriger le plus vite possible. La mère est impatiente (cela fait partie des qualités de la femme : heureusement qu'elle est impatiente !). Le père, lui, doit être patient en respectant l'impatience de son épouse, l'impatience de la mère ; en ne s'y opposant pas, mais en la respectant, c'est-à-dire en la portant, en sachant qu'il fait ainsi œuvre commune avec son épouse, et qu'il ne peut être miséricordieux que s'il fait œuvre commune avec son épouse. Seul, il ne le pourrait pas. Et Dieu veut passer par le cœur de la femme pour que la miséricorde dans le cœur de l'homme soit plénière et aille jusqu'au bout.

Si la miséricorde est d'abord une miséricorde de pardon, elle est en second lieu un *service*. On se met au service de celui à qui on fait miséricorde. C'est le père qui donne le pain ; c'est l'œuvre de la miséricorde du père, de donner le pain ; et le symbolisme du pain implique tout service, puisque le service le plus fondamental est celui de la nourriture, celui du pain. C'est un service substantiel. C'est le père qui donne

le pain : cette parole de Jésus⁹ peut être appliquée aussi au père de la terre. Dans sa miséricorde, il pardonne et il donne le pain, c'est-à-dire qu'il se met au service de ses enfants. Il se met à leur service de manières diverses. Le service qu'on doit à un tout-petit n'est pas du tout le même que celui qu'on doit à un homme qui commence à pouvoir orienter lui-même sa vie. À ce moment-là, c'est un service du conseil. C'est peut-être l'une des choses les plus difficiles pour les parents, d'accepter de prendre un peu de recul et de disparaître. Cela fait encore partie de la miséricorde, de disparaître ; c'est curieux, mais c'est comme cela ! Une autorité paternelle miséricordieuse doit accepter, à un moment donné, de s'effacer pour laisser l'enfant prendre des initiatives ; le rôle du père est alors de seconder ces initiatives au lieu de les arrêter, pour fortifier l'enfant dans ses initiatives. Car s'il s'oppose tout de suite à ses initiatives, il risque de faire beaucoup de mal à la petite plante qui pousse. Il doit au contraire être là pour l'aider dans ses initiatives, dans ses premiers choix, dans le choix de ses amis, puis dans le choix de l'orientation de sa vie. Les parents, à ce moment-là, n'ont qu'un droit de conseil. Quand l'enfant est tout petit, il est bon d'essayer de susciter un amour d'amitié (c'est tellement important !), et c'est bien le rôle du père et de la mère. C'est même peut-être premièrement le rôle de la mère, quand l'enfant est petit. Le rôle du père intervient quand l'enfant grandit et commence à avoir ses amis et à s'orienter. À ce moment-là, il faut comprendre que le choix de l'ami est un choix tout à fait personnel, et qu'il est terriblement déplaisant de voir quelqu'un intervenir directement. Mais le père doit être là pour donner un conseil.

Donner un conseil exige une miséricorde enveloppante, silencieuse, qui laisse des initiatives, qui les soutient et qui, à

9. Cf. Jn 6,32 : « C'est mon Père qui vous le donne, le pain du ciel, le vrai. »

un moment donné, peut les rectifier, peut mettre une note de prudence. Il est évident qu'un premier amour qui naît dans le cœur d'un jeune risque toujours d'être vécu comme un absolu; or l'amour humain, si fort qu'il soit, n'est jamais le dernier absolu. Il est un certain absolu, mais il n'est pas le dernier. Le père doit donc être là, attentif à éduquer le cœur de son enfant dans son premier amour, dans ses premières amours, mais en lui laissant toute l'initiative; car s'il commence à critiquer ses initiatives, c'est cela qui blessera le plus le cœur de celui qui commence à acquérir une autonomie par ses choix. Il faut que le père ait cette délicatesse (l'intelligence dans la miséricorde!) de savoir dire ce qu'il faut dire et pas plus, en étant attentif, en s'intéressant à ce premier amour qui naît, à ce que choisit l'enfant qui devient adulte. Il doit s'intéresser à l'orientation de sa vie, il doit le suivre comme quelqu'un qu'il accompagne en ne s'imposant plus à lui. La miséricorde du père consiste à comprendre que l'amour est plus que l'autorité, que la confiance est plus que l'autorité, et que ce qui est le plus important, c'est de maintenir des relations d'amitié au sens très fort avec ceux qui sont ses enfants, de sorte que l'autorité se transforme progressivement en une véritable amitié.

Cette miséricorde ne supprime pas la justice; c'est là un point qui est très important. Le père est celui qui châtie; c'est dit à maintes reprises dans l'Écriture¹⁰. Au moment où

10. « Comprends donc que le Seigneur, ton Dieu, te corrigeait comme un père corrige son enfant. » (Dt 8,5) « Moi je serai pour lui un père et lui sera pour moi un fils, s'il faute je le corrigerai (...). Mais ma fidélité, je ne la retirerai pas de lui. » (2 S 7,14-15) « Il est notre Père pour tous les siècles. Il nous flagelle pour nos forfaits, mais de nouveau il aura pitié... » (Tb 13,4-5) « Tu les avais éprouvés en père qui avertit. » (Sg 11,10) « *Mon fils, ne dédaigne pas la correction du Seigneur, et ne défaille pas quand il te reprend: car celui qu'aime le Seigneur, il le corrige; il fouette tout fils qu'il accueille! C'est pour votre correction que vous endurez, c'est en fils que Dieu vous traite. Quel est donc le fils que ne corrige pas son père?* » (He 12,5-7; cf. Pr 3,11-12) « Ceux que j'aime, je les semonce et les corrige. » (Ap 3,19)

il châtie, le fils n'a pas du tout envie de le considérer comme son père ni de baiser la main qui blesse pour corriger. Et pourtant, si le père châtie, c'est parce qu'il aime ses enfants. Châtier fait donc partie de son amour, de sa miséricorde, et cela fait partie aussi de la justice, une véritable justice d'amour, une justice miséricordieuse. Le père corrige ses enfants pour leur permettre d'aller plus loin, et c'est ce qui fait que la correction demeure paternelle. Une correction qui n'est pas paternelle est l'application de la loi pour la loi. C'est la correction du « pion », de celui qui corrige uniquement parce qu'on est en dehors du règlement, en dehors de la loi. C'est la correction du gendarme, qui se poste au tournant pour ne pas vous manquer. On peut être gendarme par nature ! et la peur du gendarme est quelquefois salutaire. Mais le père n'est pas un gendarme. Il doit habituer ses enfants à respecter les gendarmes, je veux dire à comprendre qu'en dehors de la famille il y a des règlements qu'on doit respecter. Et pour pouvoir faire cela, il faut qu'il donne à l'enfant le sens de la justice. C'est le père qui doit donner à l'enfant le sens de la justice. Dans l'Antiquité, l'Antiquité grecque et latine, la grande vertu était la justice. Le christianisme a fait passer la miséricorde devant la justice au plus intime de la famille ; mais il faut comprendre que la miséricorde ne supprime pas la justice. Le père doit savoir punir. Sur le moment même, l'enfant rugit, mais c'est excellent, parce que cela fortifie l'irascible. Quand vous ne mettez jamais l'enfant en colère, vous diminuez son irascible. Aristote disait déjà cela pour le biberon ! Il faut, c'est évident, fortifier avec mesure, en respectant un certain ordre ; mais il doit y avoir un certain règlement, même dans une famille. Par exemple, l'heure des repas : on n'a pas le droit de tolérer une fantaisie absolue, parce que tout le monde en pâtit. Il y a des petites choses sur lesquelles il faut être très net, une discipline qu'il est bon d'acquérir. C'est très difficile aujourd'hui, je le sais ;

c'était beaucoup plus facile il y a cinquante ans. Mais il y a certains aspects qu'il faut maintenir. Il faut apprendre à l'enfant ce qu'est l'ordre et ce qu'est la justice, et on le fait en exerçant l'autorité au service de l'enfant dans l'amour. Il faut une autorité miséricordieuse qui respecte absolument ce qu'est la personne, ce qu'est l'enfant dans ses faiblesses, dans ses qualités, et qui introduit progressivement un certain sens de la justice et de l'ordre, en comprenant bien que l'ordre n'est pas une valeur absolue. C'est l'amour qui dépasse tout, mais l'ordre est nécessaire. Encore une fois, un père qui ne punirait jamais ne serait pas un vrai père, et ses enfants plus tard le lui reprocheraient. Il doit savoir punir, même si l'enfant se met en colère, ce qui est tout à fait normal. Il est très rare qu'un enfant, quand son père le punit, n'ait pas au moins une petite colère intérieure.

On m'avait raconté dans ma jeunesse cette histoire d'un de mes cousins qui était toujours le dernier en classe. Quand son père lui disait : « Tu pourrais tout de même faire un effort et travailler un peu plus », il ne se mettait pas en colère, mais disait : « Que veux-tu, papa, moi cela ne me fait rien d'être dernier, alors que les autres, ça leur fait quelque chose ; alors je suis toujours le dernier, c'est mieux... » Ce sont des arguments qui sont très difficiles à redresser ! Ce cousin a tout de même fait quelque chose dans sa vie parce qu'il avait très bon cœur... Mais son argument était de ceux qu'il faut essayer de dénoncer pour faire comprendre à l'enfant l'exigence du travail. Il faut lui donner des mœurs de travailleur, cela fait partie de l'ordre : l'homme doit gagner son pain à la sueur de son front, et donc il doit travailler. Et s'il a des capacités, s'il est très doué (ce dont le père est très content, parce que cela vient de lui !), il doit travailler encore plus. Il faut habituer l'enfant à travailler et s'il y a des domaines où, de fait, c'est impossible, il faut savoir les découvrir. Il y a toute une éducation qui se fait du côté du travail, et là le père doit jouer un rôle important. On

n'a pas le droit de laisser un enfant ne pas travailler, surtout quand il grandit, parce que cela entraînera des répercussions dans toute sa vie. Donner des mœurs de travail, de justice, éduquer la volonté en faisant faire des actes d'obéissance et en exigeant que certaines choses se fassent : on doit faire cela très vite, dès la première éducation.

Le père doit aussi montrer l'exemple, il doit montrer que lui-même aime la justice, qu'il aime l'ordre et le travail ; c'est en faisant cela qu'il exerce de la manière la plus paternelle la justice. Il faut exercer la justice en donnant l'exemple qu'on aime ce qu'on fait et que, même si on ne l'aime pas on le fait tout de même, par devoir ; qu'on exerce sa volonté parce qu'on doit le faire par obéissance à Dieu qui nous le demande, et aussi parce qu'on acquiert par là une certaine domination sur soi, ce qui permet de devenir un homme. L'autorité paternelle, qui est premièrement miséricordieuse, enveloppe la justice ; et quand cette autorité doit exercer la justice, elle doit l'exercer paternellement ; or exercer la justice paternellement, c'est donner l'exemple. C'est pour cela qu'il est si exigeant d'exercer paternellement la justice. La manière la plus miséricordieuse d'exercer la justice, c'est de passer devant : le père n'est pas celui qui suit, mais celui qui est devant et qui montre, et qui peut dire : « Vois ce que je fais, comprends mon rythme de vie, comprends que je travaille pour toi ; et toi-même, il faut que tu mettes tes pas dans ces traces, pour pouvoir toi-même un jour avoir cette joie. » Il faut que le père puisse exprimer la joie qu'il a dans l'exercice de cette responsabilité, dans l'exercice de cette justice. Et quand il est obligé de punir, il doit ensuite faire comprendre son amour, son affection. S'il ne le fait pas, c'est la mère qui le fera pour lui, mais il vaut mieux que ce soit lui, parce que l'enfant est plus sensible au fait que celui qui a puni soit en même temps celui qui manifeste son amour. C'est par là que la famille sera le lieu de la première éducation

chrétienne. Le père est responsable avec la mère de cette éducation chrétienne ; et, pour la réaliser pleinement, il faut que le père et la mère soient capables de s'éduquer toujours eux-mêmes.

VIII

« *Abba*, Père ! »

L'Esprit Saint nous fait crier : « Abba ! »
(récollection)

« **T**ous ceux en effet qui sont menés par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu. Aussi bien n'avez-vous pas reçu un esprit de servitude pour retomber dans la crainte, mais vous avez reçu un esprit d'adoption filiale, par lequel nous crions : « *Abba* ! Père¹ ! » »

Pour saint Thomas, ce passage de l'Épître aux Romains exprime l'expérience la plus profonde et la plus intime de toute notre vie chrétienne, le sommet de la vie mystique².

1. Rm 8,14-15; cf. Ga 4,6.

2. En commentant Rm 8,15, saint Thomas dit que ce cri (*clamor*) exprime l'intensité avec laquelle le cœur est tendu vers Dieu au-delà de toute parole, intensité d'amour telle qu'on ne peut plus que crier. Saint Thomas se réfère à Ex 14,15 où, à Moïse qui ne lui avait pourtant adressé aucune parole, le Seigneur dit : « Pourquoi cries-tu vers moi ? », signifiant par là (commente saint Thomas) l'intimité d'amour qui tourne vers lui le cœur de Moïse. Or une aussi grande intensité ne peut venir que de la ferveur de l'amour filial, ferveur analogue à celle des Séraphins d'Isaïe : brûlant du feu de l'Esprit Saint, « ils crient l'un à l'autre : Saint, saint, saint ! » (Is 6,3) (Cf. SAINT THOMAS, *Commentaire de l'Épître aux Romains*, VIII, n° 644, Le Cerf 1999; cf. *Commentaire de l'Épître aux Galates*, IV, n° 215) Or on sait que saint Thomas se sert de ce passage d'Isaïe pour montrer que la contemplation de Jean, le disciple à qui Jésus « a révélé ses secrets de façon toute spéciale », est le sommet de la contemplation chrétienne (voir *Prologue du Commentaire sur l'Évangile de saint Jean*, n° 1 à 11, vol. I), l'intimité à laquelle l'Esprit Saint nous donne accès en mettant en nous l'amour filial qui nous fait crier « *Abba* »

Quand nous pouvons, sous le souffle de l'Esprit Saint, dire avec Jésus : « *Abba*, Père ! » – non pas seulement le dire des lèvres, mais le dire dans le silence de l'amour, comme un cri d'appel –, nous faisons l'expérience divine de notre filiation, de notre naissance à la vie divine ; nous entrons dans la génération éternelle du Verbe de Dieu, du Fils qui est « dans le sein du Père³ ». Nous sommes saisis par le Christ, pris par lui (c'est le propre de la grâce chrétienne), pour qu'il prenne possession de notre cœur profond, de notre volonté, afin que nous puissions avoir « les mêmes sentiments que lui⁴ », le même cri d'appel que lui, et dire en toute vérité : « *Abba*, Père ! »

Voilà ce que nous allons essayer de regarder ; on peut dire que c'est au point de départ et au terme de tout ce que nous avons vu précédemment en considérant les divers aspects de la paternité – « au point de départ et au terme » parce que ce qui va demeurer éternellement, c'est ce cri d'appel. Éternellement, dans le Ciel, nous ne cesserons de dire « Père » et nous le dirons dans la lumière et la splendeur de la vision béatifique, en regardant le Père et en comprenant qu'il n'y a rien de plus grand que lui⁵. Et nous dirons « Père » dans la lumière que Jésus nous donne, cette lumière qui vient du Fils, « Lumière de la Lumière » (comme le dit le *Credo*) ; nous le dirons dans sa lumière et nous découvrirons éternellement ce que nous entrevoyons dès cette terre dans l'obscurité de la foi et dans l'amour.

(*Commentaire de l'Épître aux Romains*, VIII, n° 645). Cet « *Abba* » est la seule parole conjointe au silence éternel du Verbe, du Fils bien-aimé « dans le sein du Père » (Jn 1,18).

3. Jn 1,18.

4. Ph 2,5.

5. « Voir le Père [et donc déjà le contempler dans la foi, qui est tout ordonnée à la vision béatifique] est la fin de tous nos désirs et de tous nos actes, de sorte qu'il n'y a rien à chercher au-delà. » (SAINT THOMAS, *Commentaire sur l'Évangile de saint Jean*, n° 1883, vol. II, Le Cerf, Paris 2006 ; cf. *I Sent.*, dist. 15, q. 4, a. 1)

Nous découvrirons éternellement qu'il n'y a rien de plus grand que de dire « Père »; que le Verbe éternel, le Fils qui est dans le sein du Père, lui aussi, éternellement, regarde le Père; et que l'Esprit Saint lui aussi, éternellement, regarde le Père, et que le Père est éternellement leur source de lumière et d'amour.

Nous comprenons alors que tout le mystère de l'Incarnation est là pour nous révéler le Père⁶; que le don de l'Esprit Saint qui nous est fait, c'est pour découvrir le Père; que toute l'Écriture nous est donnée pour que nous comprenions le regard d'amour du Père sur nous et son attraction d'amour. Toute l'Écriture est là pour nous faire entrer dans cette attraction d'amour: au Ciel nous découvrirons cela en pleine lumière. Ici, sur terre, c'est dans l'obscurité de la foi; mais nous savons que dire « Père », c'est vraiment ce qu'il y a de plus grand. Si Jésus est l'Époux, c'est pour que nous puissions *avec lui* dire « Père »; si l'Esprit Saint nous est donné et nous enveloppe de son amour, c'est pour que nous puissions, avec lui, dire « Père ».

C'est pour cela que dans notre oraison, notre prière, il faut toujours revenir là. Il faut demander à l'Esprit Saint de nous donner cette expérience. Il faut lui demander de nous faire saisir cette filiation d'amour dans laquelle nous sommes. Car *nous y sommes*⁷; mais il faut demander à l'Esprit Saint de nous éclairer et de nous faire comprendre que c'est là l'essentiel de notre vie chrétienne, que c'est cela, en définitive, qui *est* toute notre vie chrétienne, et que c'est à partir de là, à partir de cette filiation d'amour et en elle, que tout le reste s'éclaire. Il faut demander cela, car c'est une grâce. L'Esprit Saint *veut* nous donner cette expérience d'amour; il *veut* nous faire comprendre cela plus

6. Cf. Jn 14,7-10.

7. Cf. 1 Jn 3,1: « Voyez quel amour nous a donné le Père, que nous soyons appelés enfants de Dieu! Et nous le sommes. »

profondément que nous ne l'avons compris jusqu'à maintenant, il veut nous faire entrer dans ce mystère de filiation, et que nous puissions dire en toute vérité « Père », que ce soit à la chapelle ou en écoutant la prédication. Le prédicateur est obligé de parler; les auditeurs ont le privilège de se taire... c'est plus contemplatif! Nous pouvons, et nous *devons* contempler en disant « Père ». Nous devons entrer dans cette contemplation d'amour en comprenant qu'il est là et qu'il nous donne *sa* lumière, qu'il nous communique *son* amour, pour que nous puissions le regarder en toute vérité et dire : « Père! *Abba, Pater!* »

Relisons le passage de l'Épître aux Romains :

Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Christ Jésus. Car la loi de l'esprit de vie en Christ Jésus t'a libéré de la loi du péché et de la mort. Car ce qui était impossible à la Loi, que la chair rendait impuissante, Dieu l'a fait : en envoyant son propre Fils dans une chair semblable à celle du péché et pour le péché, il a condamné le péché dans la chair, afin que la justice exigée par la Loi fût accomplie en nous, qui ne nous conduisons pas selon la chair, mais selon l'esprit. Car ceux qui vivent selon la chair pensent aux choses de la chair; ceux qui vivent selon l'esprit, aux choses de l'esprit. Car les pensées de la chair, c'est la mort; les pensées de l'esprit, c'est la vie et la paix. C'est pourquoi les pensées de la chair sont hostiles à Dieu, car elles ne se soumettent pas à la loi de Dieu; elles ne le peuvent même pas. Ceux qui sont dans la chair ne peuvent donc plaire à Dieu. Pour vous, vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'esprit, s'il est vrai que l'Esprit de Dieu habite en vous. Si quelqu'un n'a pas l'Esprit du Christ, il ne lui appartient pas. Que si le Christ est en vous, le corps est mort à cause du péché, mais l'esprit est vie à cause de la justice. Et si l'Esprit de Celui qui a relevé Jésus d'entre les morts habite en vous, Celui qui a relevé d'entre les morts le Christ Jésus fera vivre aussi vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous.

Ainsi donc, frères, nous sommes redevables, non à la chair pour vivre selon la chair. Car si vous vivez selon la chair, vous devez mourir ; mais si par l'Esprit vous faites mourir les actes du corps, vous vivrez. Tous ceux en effet qui sont menés par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu. Aussi bien n'avez-vous pas reçu un esprit de servitude pour retomber dans la crainte, mais vous avez reçu un esprit d'adoption filiale, par lequel nous crions : « *Abba!* Père! » L'Esprit lui-même témoigne avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Or, si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers, héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ, s'il est vrai que nous souffrons avec lui pour être aussi glorifiés avec lui⁸.

Saint Paul commence par montrer la différence entre l'esprit et la Loi, puis il montre ce qu'est cet esprit qui nous est donné. Ce n'est pas un esprit de crainte mais un esprit d'adoption ; et cet esprit d'adoption filiale, c'est l'Esprit de Dieu qui nous est donné, qui nous est communiqué et qui nous permet de dire en toute vérité : « *Abba, Père* ». C'est l'Esprit qui témoigne avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Voilà l'œuvre commune de notre effort et du Saint-Esprit. Il y a là comme un « nœud » qui se réalise : quand nous disons « *Abba, Père* », c'est l'œuvre de l'Esprit Saint *et* de notre propre volonté, de notre bonne volonté.

Il y a un autre lieu (les deux sont toujours à mettre en parallèle) où nous est montré ce mystère :

Mais lorsque vint la plénitude du temps, Dieu envoya son Fils, né d'une femme, né sous la Loi, pour racheter ceux qui étaient sous la Loi, pour que nous recevions l'adoption. Et parce que vous êtes des fils, Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, qui crie : « *Abba!* Père! » De sorte que tu n'es plus esclave, mais fils, et si tu es fils, tu es aussi héritier de par Dieu⁹.

8. Rm 8,1-17.

9. Ga 4,4-7.

Nous retrouvons le même thème : la liberté des enfants de Dieu face à l'esclavage. Dans le monde d'aujourd'hui il est très important de bien comprendre la libération de l'esclavage. Un fils est libre, et nous ne pouvons découvrir le Père que dans cette liberté d'amour. Si le père est tyran, il fait des esclaves, et les esclaves ne disent pas : « *Abba*, Père ». Ce sont les enfants libres qui peuvent dire : « *Abba*, Père » ; et l'enfant libre est héritier...

Il y a un troisième lieu – et il n'y en a que trois, comme l'ont noté les exégètes qui se sont intéressés à ce mot « *Abba* », mot araméen exprimant l'intimité : l'équivalent de « Papa¹⁰ ». « Père », c'est déjà un peu solennel. « Papa », c'est plus simple. On devrait traduire « Papa ». Ce mot araméen ne se trouve nulle part dans l'Ancien Testament, et on ne le rencontre que trois fois dans le Nouveau : dans l'Épître aux Romains, dans l'Épître aux Galates, et la première fois (sans doute) dans l'Évangile de saint Marc. C'est à Gethsémani. Après avoir rapporté les paroles de Jésus : « Mon âme est triste à en mourir ; demeurez ici et veillez », Marc poursuit : « S'étant avancé un peu, il tombait à terre et priait pour que, s'il était possible, cette heure passât loin de lui. Et il disait : "*Abba!* Père! tout t'est possible ; écarte cette coupe de moi¹¹ !" »

C'est bien le Saint-Esprit (auteur principal de l'Écriture, comme le dit saint Thomas) qui a permis cette triple révélation de « *Abba*, Père ». Si donc nous voulons entrer dans ce mystère dont saint Thomas nous dit qu'il est le plus profond de toute notre vie chrétienne, il nous faut être très attentifs aux « pistes » qu'indique l'Esprit Saint. Or l'Esprit Saint en indique trois.

10. Voir notamment J. JEREMIAS, *Abba. Jésus et son Père*, Le Seuil 1972.

11. Mc 14, 34-36.

Le secret de Jésus à l'Agonie

C'est donc Jésus qui, le premier, a révélé comment il s'adressait à son Père; et c'est Jésus dans le mystère de l'Agonie, au moment où il n'en peut plus, au moment où son âme est triste à en mourir et où il demande aux Apôtres de rester avec lui. Car Jésus a voulu avoir besoin de la présence des Apôtres, il a voulu connaître parfaitement la faiblesse du cœur de l'homme. Mais les Apôtres ne comprennent pas. Nous sommes tous comme cela. Ils ont suivi Jésus pendant trois ans: ils devraient donc pouvoir comprendre? Mais non: trois ans de noviciat avec Jésus et ils ne comprennent pas, ils restent les mêmes... Nous resterons les mêmes jusqu'à la fin de notre vie; quand Jésus nous demandera de l'accompagner et de prier nous lui dirons: « Je suis trop fatigué! »

Cependant nous voulons entendre Jésus nous révéler ce qu'il y a de plus profond dans son cœur – son lien intime avec le Père – parce que nous pressentons, dans la foi, que c'est ce qu'il y a de plus profond dans notre cœur. Pourquoi? Parce que ce qu'il y a de plus profond dans *notre* cœur, c'est *ce qu'il y a de plus profond dans le cœur du Christ*. Un « profond » autre que celui-là, ce n'est pas notre cœur dans ce qu'il a de plus intime, de plus divin; ce sont encore des choses périphériques. Ce qu'on appelle la « psychologie des profondeurs » atteint tout autre chose que la véritable profondeur de notre cœur, celle dont nous parlons ici et qui n'est finalement – osons le dire – que la profondeur du cœur de Jésus en nous. C'est cela qu'il faut essayer de saisir pour pénétrer un peu dans ce mystère de « *Abba, Père* ». Ce qu'il y a de plus profond dans notre cœur, c'est le cœur de Jésus qui s'empare de notre cœur et le fait « un » avec le sien. Car c'est cela, le désir du Christ.

Le cœur du Christ, le cœur blessé de l'Agneau, est plus présent à notre cœur que notre cœur transformé par la grâce n'est présent à lui-même. Il faut essayer de saisir cela

tous les jours dans l'oraison. Car c'est bien cela, l'oraison : c'est vivre cette intimité profonde, cette *unité*, avec le cœur du Christ. Il ne faut pas chercher autre chose, il faut constamment revenir là : c'est le *lieu* de l'oraison. Comprendre qu'il y a (si nous le voulons !) cette intimité entre notre cœur et le cœur de Jésus, une intimité telle que le cœur du Christ est plus présent à notre cœur que notre cœur n'est présent à lui-même, dans l'ordre de la grâce.

Or qu'est-ce qui est le plus présent au cœur du Christ ? Qu'y a-t-il de plus profond dans son cœur ? C'est son lien avec le Père. Je parle ici du cœur humain du Christ, et non du mystère du Verbe de Dieu. Le Verbe, le Fils, est « dans le sein du Père », *in sinu Patris*, et par le mystère de l'Incarnation le cœur blessé de l'Agneau est dans le sein du Père, puisque le Verbe assume la nature humaine d'une manière telle que, dans le Christ, elle ne fait plus qu'un avec le Verbe de Dieu (mystère d'unité personnelle que les théologiens ont appelée « union hypostatique »).

Si donc ce qu'il y a de plus secret dans le Verbe, c'est d'être dans le sein du Père, ce qu'il y a de plus intime et de plus profond dans le cœur de l'Agneau, dans le cœur de Jésus, c'est d'être dans le sein du Père. Et c'est là que Jésus appelle son Père, c'est là qu'il dit : « *Abba*, Papa ! » Le Père est toujours intimement présent au cœur de Jésus, il ne le quitte jamais, et cependant le cœur de Jésus doit l'appeler. Et il l'appelle au moment où il connaît la plus grande tristesse, la plus grande détresse, la plus grande solitude, un isolement à l'égard de ses Apôtres et à l'égard de tous les hommes – « J'attendais de la compassion, et rien ! des consolateurs, je n'en ai pas trouvé¹². » C'est à ce moment-là que, sous le souffle de l'Esprit Saint, Jésus dit : « *Abba*, Père. »

12. Ps 69,21.

À la Croix, avant de dire : « Père, en tes mains je remets mon esprit¹³ », Jésus dira : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné¹⁴? », et à l'Agonie il dit : « *Abba*, Père. » Il faut mettre en parallèle ces deux textes, pour essayer de pénétrer dans le mystère de l'abandon que Jésus a connu à l'Agonie et à la Croix, et découvrir ce qu'il y a de plus vulnérable dans le cœur de Jésus. C'est là qu'il y a le plus d'amour, parce que plus on aime, plus on est vulnérable. Et qu'y a-t-il de plus vulnérable dans le cœur de Jésus? Son lien avec le Père, lien intime vécu *in sinu Patris*.

Qu'est-ce que cela indique? En commentant cette expression du Prologue de saint Jean, saint Thomas nous dit que *in sinu Patris* indique ce qu'il y a de plus intime dans la simplicité même du Père¹⁵. Cette simplicité fait que tout est intime dans le Père : sa paternité ne connaît pas de distractions. Pensons à un enfant qui est auprès de son père pendant que celui-ci travaille : sentant bien qu'il reste extérieur à son père, qu'il n'est pas dans son intimité, il le tire par la manche : « Je suis là, papa, regarde-moi! » ; ou bien il dit des choses pour attirer l'attention de son père, pour que son père le regarde. Mais le père est occupé à son travail, ou à autre chose, et l'enfant sent tout de suite qu'il n'est pas entièrement présent, et que ce qu'il y a de meilleur dans son père n'est pas entièrement tourné vers lui. Dieu, lui, est simple. Il n'y a donc pas en lui de multiples demeures. Quand Jésus dit qu'il y a beaucoup de demeures dans la maison du Père¹⁶, il dit bien : « dans la maison du Père », qui est la Jérusalem céleste, et non : *in sinu Patris*,

13. Lc 23,46. Luc emploie ici le mot grec *πάτερ*, comme un peu plus haut, au verset 34 : « Père, pardonne-leur... » et comme saint Jean en 12, 27 : « Père, sauve-moi de cette heure... », etc. Voir J. JEREMIAS, *op. cit.*, ch. 4.

14. Mt 27,46 ; Mc 15,34.

15. Voir *Commentaire sur l'Évangile de saint Jean*, n^{os} 218-220, vol. I.

16. Cf. Jn 14,2.

« dans le sein du Père ». Le Père, lui, parce qu'il est simple, parce qu'il est Amour, se donne en plénitude à son Fils. C'est pour exprimer ce don plénier que saint Jean dit que le Fils est « dans le sein du Père », pour montrer la très grande intimité et montrer que, au moment même (si l'on ose dire) où le Père se donne totalement, le Verbe, le Fils, demeure dans cette fécondité du Père. Le Père se donne en ce sens que *tout lui-même est don*; et le Verbe demeure dans cette plénitude du don, il reçoit tout et demeure dans cette plénitude du don.

Ce qui est vrai du Verbe est vrai – toute proportion gardée – de l'humanité sainte et du cœur de Jésus. Parce qu'il subsiste dans le Verbe, le cœur de Jésus reçoit toute la lumière du Verbe, tout l'amour du Verbe, il reçoit la plénitude de la lumière et de l'amour. Et si le cœur de l'Agneau est blessé, c'est pour nous faire comprendre l'intensité de son amour pour Celui qui est la Source unique d'où provient toute lumière, toute vie, tout amour. Le cœur de Jésus est lié au Père, il lui est lié dans l'Esprit même du Père qui ne fait qu'un avec son Esprit: ils ont le même Esprit d'amour et le cœur de Jésus, dans son amour, est lié au Père dans cet Esprit.

Dans la foi nous pouvons (il ne faut jamais l'oublier) entendre Jésus dire dans son cœur: « *Abba, Père!* » Nous devons tout le temps revenir là, puisque c'est Jésus qui nous apprend à regarder le Père et à l'aimer, à dire « *Abba, Pater* ». Il s'agit pour nous de vivre cela avec Jésus, et donc de saisir ce qu'il y a de si grand quand, dans un cri d'appel, Jésus, dit: « *Abba, Papa!* »

Jésus sait que le Père est constamment attentif, qu'il n'est jamais distrait; il sait que le Père est là, présent: le Père est toujours là. Mais lui l'appelle dans son cœur d'homme, dans son cœur de Fils, dans son cœur de prêtre; il l'appelle dans son cœur de victime d'amour. Il réclame la présence du Père: « *Abba!* » Il réclame le regard du Père, il

réclame que le Père soit là tout entier pour lui : « *Abba!* » Quand Jésus, du haut de la Croix, dit : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? », il ne dit pas « *Abba* » mais « mon Dieu ». C'est très important pour que nous saisissons ce qui a été vécu dans la très grande intimité de l'Agonie. L'Agonie est en effet un mystère de très grande intimité, un mystère de contemplation. C'est le mystère du Fils bien-aimé face au Père. La Croix aussi est un mystère d'intimité, mais elle n'est pas que cela, elle est aussi un mystère qui est vécu face à tous. On le sait bien, et c'est pour cela que c'est si dur...

À la Croix, Jésus dit : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » C'est l'humanité sainte du Christ qui s'adresse à son Dieu. C'est Jésus qui, en tant qu'homme, adore et s'adresse à la toute-puissance du Père en reconnaissant l'apparente absence de cette toute-puissance. Le Père laisse les hommes se venger sur Jésus à cause de leur jalousie. Le Père se tait. Il y a là un très grand silence...

Des sept paroles du Christ en Croix, celle qui se rapproche le plus du « *Abba* » de l'Agonie est sans doute le « J'ai soif¹⁷ ». Car lorsque Jésus dit « *Abba* », il veut exprimer le désir le plus grand de son cœur ; or le désir le plus grand de son cœur, c'est l'amour du Père, et c'est d'être lui-même tout amour pour le Père.

Il y a là (entre « Mon Dieu, mon Dieu » et « *Abba* ») un contraste qui est très éloquent pour nous et qui nous aide à entrer dans cette intimité si mystérieuse. Ce qu'il y a de plus vulnérable dans le cœur de Jésus, ce qu'il y a de plus aimant et de plus brûlant dans son cœur, c'est son lien avec le Père : il est le Fils bien-aimé en qui le Père a mis toutes ses complaisances¹⁸. C'est le Père lui-même qui dit cela : « Celui-ci est mon Fils, le Bien-aimé... » Jésus est le Fils, le

17. Jn 19,28.

18. Cf. Mt 3,17; 17,5; Mc 1,11; Lc 3,22.

Bien-aimé, il est la complaisance même du Père, c'est-à-dire que le Père l'aime d'un amour unique. Tout l'amour qu'il pouvait donner à son Fils bien-aimé, tout l'amour qu'il a donné au Verbe, le Père le donne à Jésus, à l'humanité sainte de Jésus ; autrement il ne pourrait pas dire que Jésus est son Fils, le Bien-aimé, en qui il a mis toutes ses complaisances. Pour qu'il puisse dire cela, il faut que tout l'amour qu'il a pour son Verbe, son Fils bien-aimé, soit communiqué en plénitude au cœur de Jésus.

Quelle est la réponse de Jésus ? Au Baptême, à la Transfiguration, il se tait ; à l'Agonie il y a un appel : « Père ! » C'est la réponse. Essayons de comprendre un peu ce qui est contenu dans cet « *Abba* » du Fils bien-aimé. C'est l'amour, évidemment ; et c'est la réponse à l'alliance que le Père fait avec son Fils bien-aimé, l'*Agapètos* en qui il a mis toutes ses complaisances, le Bien-aimé, l'Unique, « Celui que son cœur aime¹⁹ ».

Et Jésus appelle. Jésus ouvre son cœur par l'amour en disant : « *Abba, Pater!* » Voilà la réponse de Jésus, sa réponse dans l'amour. Cette réponse a été faite tout de suite au Baptême, mais dans le silence. Ici, elle est donnée pour nous, pour que nous comprenions l'intensité de l'amour de Jésus pour le Père. Et cette réponse est donnée au moment de l'Agonie. C'est important, parce que c'est seulement au moment où l'on souffre d'une manière particulièrement forte, où le poids de la douleur est particulièrement intense, qu'on peut livrer certains secrets – on le sait bien. Il faut le poids de souffrance de l'Agonie – « Mon âme est triste à en mourir » – pour que Jésus dise : « *Abba* », pour que Jésus regarde le Père en tout petit enfant.

Un homme, quand il souffre très intensément, quand son âme est triste à en mourir, quand il est en face de l'échec de toute sa vie, connaît alors une fragilité extrême.

19. Cf. Ct 1,7 ; 3,1-4.

Or, humainement parlant, ce que Jésus vit à l'Agonie est l'échec le plus total qui soit. C'est un échec qui n'est pas seulement humain : c'est l'échec de l'Envoyé du Père, de Celui qui est venu pour glorifier le Père et nous sauver, et qui n'a voulu que cela. Pour le cœur du Christ, le mystère de la Croix est terrible, parce que c'est, en apparence, l'échec. Et il connaît la faiblesse des hommes, il sait combien les hommes ont de la peine à dépasser les apparences, et donc à dépasser ce que peut représenter l'échec extérieur pour découvrir la vérité profonde. Jésus sait tout cela, et c'est pour cela que c'est si dur, si lourd pour lui qui vient nous sauver, qui vient nous montrer la voie, nous indiquer où est le Père...

Il y a là un mystère de très grande tristesse, de tristesse *divine*. N'en restons pas à l'angoisse. L'Agonie est un *mystère* ; or l'angoisse n'est pas un mystère, on le sait bien. L'Agonie du Christ assume l'angoisse, oui, mais on ne comprend rien à ce *mystère* d'agonie si on reste au niveau de l'angoisse, parce que l'angoisse est d'ordre psychologique. Si on reste au niveau psychologique, on ne comprend rien au mystère du Christ, parce que le Christ vit tout en tant que Fils bien-aimé relié au Père.

Ce qui est vrai, c'est qu'il a porté toute l'angoisse des hommes, toute la tristesse des hommes, tout leur malheur. Cela il l'a porté totalement, jusqu'au bout ; mais il l'a porté *dans l'amour*, et c'est pour cela que c'est une tristesse divine, et que c'est un mystère. À ce moment-là Jésus connaît dans son âme une expérience nouvelle, une expérience qu'il n'a encore jamais connue jusque-là : cette expérience de l'agonie, cette expérience de la tristesse, de la solitude, de l'abandon des hommes. Et cette expérience est vécue dans l'amour. C'est pour cela qu'il dit : « Père, *Abba* » – la parole du tout-petit... Quand on souffre à l'extrême, on redevient comme un tout petit enfant, dans une très grande fragilité ; et là, il y a une double fragilité : celle qui provient de

l'amour, qui est la vulnérabilité, et la fragilité de celui qui doit porter la tristesse du monde, l'angoisse du monde. Dans ce mystère de Gethsémani, il y a comme un abîme dans le cœur de Jésus, un abîme de tristesse, de fragilité : « Père, *Abba*. »

Essayons d'approfondir davantage, en comprenant que cet appel, c'est l'appel du tout-petit, du pauvre. Car le tout-petit, c'est le pauvre. Jésus ne retourne pas à la crèche, c'est évident ; cela n'a rien d'un retour psychologique à la petitesse ! Jésus, à l'Agonie, est plus petit dans son expérience humaine, dans l'expérience de son cœur, qu'à Bethléem ; il connaît une petitesse plus grande que celle qu'il a connue à Bethléem. À Bethléem il connaît la petitesse d'un enfant qui est totalement remis entre les mains de ses parents. À Gethsémani, il connaît la petitesse de celui qui entre dans une pauvreté unique, dans *la* pauvreté divine : le dépouillement absolu de celui qui n'a plus aucun droit. En un rien de temps, tout ce qu'il a fait est comme abandonné, brûlé, détruit, il n'a plus que le Père. Certes le Père est tout pour le Fils ! Mais, dans son âme humaine, Jésus vit un dépouillement total.

Pour mieux saisir ce cri de l'enfant qui dit « Père », regardons d'autres cris, dans l'Ancien Testament, qui peuvent nous aider à comprendre. Il y a d'abord le cri du petit Ismaël, si extraordinaire²⁰. Certes le cri du petit Ismaël s'adresse à sa mère, car son père, Abraham, l'a bien abandonné. Pauvre Abraham ! Il entendait peut-être le cri de l'enfant au fond de son cœur... Toujours est-il qu'il y a le cri de ce petit Ismaël, et la mère est tellement fatiguée d'entendre ce cri (parce qu'elle ne peut rien faire) qu'elle s'éloigne pour ne plus l'entendre ; et c'est à ce moment-là que Dieu entend le cri de l'enfant. Le cri de l'enfant, c'est

20. Cf. Gn 21,14 sq.

bien « *Abba* ». Tout est contenu dans ce mot : c'est un cri. C'est le cri de l'enfant pauvre qui a soif, qui n'en peut plus, qui est tout proche de la mort, et donc qui tombe en agonie. Cet enfant est en agonie, il va mourir, et le Père l'entend...

Il y a aussi le cri du petit Isaac (Abraham a entendu ces deux cris) : « Mon père²¹ ! » Le petit Isaac, quand il est tout proche de la montagne de Moriyya, dans cette dernière journée de marche où l'on sent un poids très lourd, interpelle Abraham : « Mon père ! » Mais c'est tout à fait autre chose, ce n'est pas un cri de détresse, c'est le cri de l'enfant qui pressent un grand mystère. Les enfants ressentent souvent certaines choses que les grandes personnes ne ressentent plus, sauf si elles ont un cœur d'enfant de Dieu. Un enfant sent tout de suite qu'une situation est anormale et qu'elle est grave. C'est pour cela qu'il y a ce cri. Isaac veut réveiller le père comme père, il veut réveiller ce qu'il y a de plus aimant, de plus profond dans le cœur de son père. Ce père a l'air tellement absent ! Il a l'air d'être tellement plongé dans ses idées, dans sa tristesse. Là, l'enfant ne porte pas la tristesse du père, mais il pressent qu'il y a quelque chose de grave, et il interroge ; car quand on pressent quelque chose de grave, on ne peut plus le porter seul, si on est un enfant. On est obligé de le dire. Il y a donc ce cri d'appel.

Il y a aussi le silence de Benjamin au moment où il doit quitter son père. L'Écriture ne nous dit rien. C'est le père qui parle²², mais Benjamin est à l'écoute...

Ce qu'il faut comprendre, c'est que si Jésus dit « *Abba* », c'est pour exprimer un désir, un désir d'amour. Posons-nous la question : quel est ce désir d'amour qui nous fait comprendre l'intensité de cet appel : « *Abba* » ?

Quand on appelle son père, on l'appelle comme celui qu'on aime, comme celui en qui on a une totale confiance

21. Gn 22,7.

22. Cf. Gn 42,36-37 et 43,13-14.

(autrement ce ne serait pas un lien de filiation), celui sur qui on peut s'appuyer, sachant que lui ne nous quittera jamais, même si les autres nous abandonnent²³. C'est tout cela qu'il y a dans le cri « *Abba* ». C'est un appel ultime en ce sens qu'on est sûr de trouver là un appui que rien, absolument rien, ne peut nous enlever et qui fonde en nous une confiance totale, une espérance inébranlable.

C'est bien ce qui nous est montré dans l'Évangile de saint Marc quand Jésus dit à son Père : « *Abba* ». Il exprime un désir intense : « Tout t'est possible ». C'est vraiment là que nous saisissons la confiance absolue du Fils, du Fils bien-aimé en qui le Père a mis toutes ses complaisances, qui peut s'appuyer sur le cœur de son Père parce que son Père n'est qu'Amour. « Père, tout t'est possible ; écarte cette coupe de moi ! » Il a dû y avoir là un grand silence. « Mais non ce que moi je veux, mais ce que toi tu veux. » Tout cela exprime ce qu'est l'appel « *Abba!* », si nous voulons le comprendre.

Jésus exprime donc un désir intime qu'il ne peut dire qu'au Père. Comme il y a des désirs qu'un enfant ne peut dire qu'à son père, il y a des prières que l'on ne peut faire qu'à « *Abba, Papa* », Celui en qui on a mis toute sa confiance. Quel est ce désir ? C'est un désir que seul le Père comprend ; nous, nous ne pouvons pas le comprendre par nous-mêmes, avec notre seule intelligence : c'est quelque chose de trop secret. Mais dans la mesure où, avec Jésus, nous disons au Père la même parole – « *Abba* » –, nous pouvons alors pénétrer dans ce mystère. Car à ce moment-là le Christ, qui par la grâce est plus présent à notre cœur que nous ne sommes présents à nous-mêmes, nous fait découvrir ce qu'il y a de plus profond dans son cœur de Fils. Mais cela ne peut se faire que dans la très grande intimité de la prière, et uniquement là ; certains secrets ne peuvent se communiquer que dans l'intimité de la prière.

23. Cf. Is 44,21 ; 49,15 ; Ps 27,10.

Marie

Posons-nous la question : dans l'intimité de la prière, que représente ce secret ? Nous savons – selon saint Luc²⁴ – que l'ange consolateur vient auprès de Jésus ; et que cet ange, selon les Pères de l'Église, c'est Gabriel. Cet ange Gabriel, n'est-il pas l'envoyé de la Très Sainte Vierge ? Il y a là un secret. Chaque fois que Jésus s'adresse au Père en tant que Père, dans ce qu'il a de plus profond, pour ainsi dire, en sa paternité, il y a un lien avec Marie. Il ne peut pas en être autrement, puisque la maternité divine de Marie manifeste cette paternité, en est pour nous comme l'écho.

N'est-ce pas là que nous pouvons découvrir quel est le désir de Jésus, du Fils bien-aimé ? En effet, ce qu'il y a de plus intime dans le désir du cœur du Christ, rejoignant les désirs du Père, c'est bien le désir du Fils bien-aimé *comme Fils bien-aimé* en qui le Père « met toute sa complaisance ».

Le Père lui a donné Marie pour être sa Mère, et Jésus, l'Envoyé du Père, doit être gardien de celle que le Père lui a donnée comme Mère. Jésus doit répondre d'elle en face du Père. Car ces liens sont forcément réciproques : Marie a tout donné et a été petite servante dans sa maternité divine ; mais Jésus a été tout de suite celui qui, dans son sacerdoce royal, a pris la responsabilité de la brebis la plus aimée, la brebis qu'il a portée sur ses épaules, qu'il a mise sur son cœur, la brebis qui est tout pour lui.

Jésus sait bien ce qui va se passer, il sait l'arrestation qui va avoir lieu quelques instants plus tard. Il sait qu'à la Croix sa Mère sera présente. La parole du vieillard Syméon (le glaive qui doit transpercer l'âme de Marie²⁵), Jésus la connaît... Alors, dans cette prière du Fils bien-aimé s'adressant à son Père, n'y a-t-il pas à ce moment-là une

24. Cf. Lc 22,43.

25. Cf. Lc 2,35.

confiance, qui reste cachée mais qui, si nous le désirons, peut nous être révélée ?

Jésus sait que le sacrifice de la Croix suffit à la satisfaction plénière de toutes les fautes de l'humanité ; il sait que ce sacrifice suffit à donner la plénitude de grâce à toute l'Église, en commençant par Marie. Alors, puisque *lui*, Jésus, suffit à tout, pourquoi faut-il que sa souffrance surabonde dans le cœur de Marie ? Pourquoi la Femme doit-elle être présente à la Croix et souffrir ce que Jésus doit souffrir ? Pour un cœur noble, magnanime, pour un cœur royal, ce n'est rien de souffrir ; mais ce qui est terrible, c'est d'être source de souffrance pour ceux qu'on aime, et en particulier pour sa mère. Pour le cœur de Jésus, c'est intolérable. N'est-ce pas cela qu'il exprime dans cet « *Abba* » ? En disant « *Abba* » (donc dans la plus grande confiance, la plus grande intimité avec le Père), il exprime ce qu'il n'a encore jamais dit : Pourquoi ne pas être seul à souffrir ? Pourquoi ne pas être seul à porter le poids de la Croix ? Pourquoi Marie doit-elle être là et avoir le cœur meurtri, le cœur blessé ? Pourquoi le glaive doit-il transpercer son âme ? – « Père, tout t'est possible ; écarte cette coupe de moi ! » La coupe exprime ici le mystère de la Croix en sa plénitude²⁶. Jésus ne dit pas : « Écarte la mort », mais « la coupe » : la plénitude du mystère de la Croix, c'est-à-dire la Croix s'emparant du cœur de Marie, s'emparant de l'Église.

Jésus a supplié le Père, et il a dit : « *Abba* ! » C'est *pour cela* qu'il y a « *Abba* » : Jésus s'adresse à ce qu'il y a de plus intime dans le Père et il lui demande d'être seul le bouc émissaire²⁷, d'être celui qui porte tout. Que Marie soit épargnée, et que l'Église soit épargnée, que *nous* soyons épargnés. Jésus a demandé cela pour nous en disant « *Abba* ». Il a dit cela au Père comme le désir du petit enfant

26. Cf. Mt 20,22 ; Mc 10,38.

27. Cf. Lv 16,20-22.

qui sait qu'il demande quelque chose d'in vraisemblable. C'est pour cela qu'immédiatement il ajoute : « Non ce que moi je veux mais ce que toi tu veux. » Tout cela est contenu dans cet appel, dans ce cri d'amour vers le Père. Voilà ce qui nous est révélé. Certes, pour l'affirmer, il faut essayer de le comprendre et aller le plus loin possible, mais c'est contenu dans l'Évangile. On comprend alors mieux pourquoi Jésus dit « *Abba* ». Afin que Jésus puisse tout dire, il faut ce lien d'intimité si grand et si profond.

Pourquoi la souffrance ?

La plus grande souffrance, redisons-le, c'est d'être source de souffrance pour ceux qu'on aime. Jésus entraîne Marie dans le mystère de la Croix ; et dans son Agonie, le fait d'entraîner sa Mère dans le mystère de la Croix est sûrement pour Jésus ce qu'il y a de plus douloureux – d'autant plus que, de fait, le mystère de la Croix suffit à sauver tous les hommes, à réaliser totalement la mission de salut que le Père a confiée à son Fils. Si le Père veut que Marie souffre le mystère de la Croix, qu'elle vive le mystère de la Compassion, et si, avec Marie et par elle c'est toute l'Église (et donc chacun d'entre nous) qui est entraînée dans ce même mystère, c'est important pour nous parce que c'est cela qui fait comprendre le *pourquoi* de toutes nos souffrances. Rien d'autre, en définitive, ne peut expliquer nos souffrances, et on le comprend dans la lumière de « *Abba, Père* ». C'est très important pour nous parce que, tant que nous n'aurons pas saisi cela, nous serons toujours scandalisés par le mal, par la souffrance, par tout ce qui vient blesser notre cœur et qui nous empêche d'aller plus loin.

Si nous comprenons cela nous serons toujours blessés, certes, mais nous dépasserons ces blessures, elles seront positives et non négatives. Une blessure négative engendre la gangrène, et la blessure gagne alors du terrain ; et une

blessure qui gagne du terrain, au lieu de nous élever, nous abaisse, elle devient un poids terrible. Au contraire, une blessure portée dans l'amour, transformée par l'amour, est déjà glorieuse, tout en restant une blessure. Dans la gloire, elle restera comme une blessure pleinement glorieuse²⁸; mais dès cette terre, parce que nous sommes liés au Christ ressuscité, une blessure portée dans l'amour est glorieuse. C'est même là le propre du chrétien. C'est le témoignage que nous devons donner comme chrétiens dans un monde labouré par la souffrance et l'injustice. Le propre du chrétien n'est pas de revendiquer. Laissons cela à ceux qui se disent ou se veulent païens, car ils ne peuvent pas faire autre chose : revendiquer leurs droits est leur seule manière de s'en sortir.

Le chrétien, lui, va beaucoup plus loin parce qu'il ne se base pas sur la justice. Que de temps en temps, en face d'hommes politiques, il soit obligé de revendiquer ses droits, oui; mais il sait alors pourquoi il le fait : il le fait pour les autres hommes, et non pour lui. Il le fait en tant que représentant des autres hommes, ce qui est tout à fait différent. Il le fait donc sans passion, dans une lumière de sagesse divine.

Les chrétiens, parce qu'ils sont engagés dans le monde, doivent à certains moments descendre dans la rue. Il ne peut pas en être autrement, parce qu'aujourd'hui on ne comprend plus que cela. C'est triste! Cela prouve que les hommes ne sont plus très intelligents : ils ne comprennent plus que les manifestations de masse... Quand on ne comprend plus ce qu'est l'homme dans sa destinée spirituelle, à ce moment-là il n'y a plus que l'efficacité qui compte. Le chrétien peut donc, et doit, à certains moments, manifester ainsi, parce qu'il fait corps avec les autres hommes dont il ne peut pas se désolidariser. S'il est ermite,

28. Cf. Jn 20,27.

ou même simplement s'il est religieux, c'est différent, il a alors une attitude différente. En étant ermite, ou religieux, il « manifeste » tout le temps ! En portant l'habit, on manifeste tout le temps... Ce n'est pas très drôle ! On est tout le temps dans la rue, et là on manifeste qu'on n'est pas d'accord avec beaucoup de choses (et c'est parce qu'on a peur de cela qu'on ne porte plus l'habit : parce qu'on a peur de manifester, on se cache). Le religieux comme tel montre que le chrétien, lui, doit *aimer*, et qu'il doit porter toutes les blessures dans l'amour, avec Jésus, et dans la lumière de « *Abba, Père* ». Il y a là un sommet. C'est la grande lumière de la sagesse de Dieu pour nous.

À travers la parole de Dieu l'Esprit Saint nous éduque. Ce n'est donc pas pour rien que la première fois où la parole « *Abba* » apparaît dans l'Écriture, et la seule fois où Jésus la prononce (alors qu'en bien d'autres lieux il s'adresse au Père), c'est au moment de l'Agonie, au moment où il voudrait épargner sa Mère. Il emploie alors le terme le plus intime, le plus familier, pour (si l'on peut dire) « toucher » le cœur du Père, pour que le Père soit tout proche de son cœur d'homme. Il l'est toujours, certes ! mais c'est *pour nous* qu'il emploie ce terme, pour que nous comprenions combien il est proche du Père dans son cœur d'homme, et que le Père écoute sa demande... « *Abba, écarte ce calice...* » N'est-ce pas impressionnant ? Jésus ne dit pas « *Abba* » pour lui, mais *pour Marie*...

On touche ici la charité fraternelle du cœur de Jésus : s'il s'adresse au Père de cette manière ce n'est pas pour lui-même (lui-même a pleinement accepté la Croix), c'est pour la Femme, et c'est pour l'Église, c'est pour nous, parce qu'il sait notre faiblesse, notre fragilité de créature. Mais le Père veut entraîner son Fils bien-aimé vers quelque chose de plus grand. C'est encore *Abba* qui fait cela, c'est le Père dans toute sa tendresse pour son Fils. Jésus nous révèle cela

en appelant le Père « *Abba* », c'est-à-dire en voulant atteindre ce qu'il y a de plus vulnérable dans le Père.

Qu'y a-t-il de plus vulnérable dans le Père? C'est le Père en tant que Père, c'est-à-dire en tant que source de fécondité. C'est toujours en tant qu'on est source de fécondité qu'on est le plus vulnérable. On le voit bien chez la femme; et c'est pour cela que le démon l'attaque au moment où elle enfante²⁹: il a compris que c'est là sa grande vulnérabilité.

Jésus, sous le souffle de l'Esprit Saint, sait que la grande vulnérabilité du Père, c'est d'être Père. En l'appelant « *Abba* », il s'adresse au Père comme Père, source de fécondité, et il lui demande d'écarter le calice, d'écarter la coupe telle qu'elle se présente à lui. Il demande que Marie soit épargnée, que l'Église soit épargnée, que *nous* soyons tous épargnés. Mais le Père, *Abba*, celui qui peut tout demander à son Fils, veut autre chose. À son petit enfant, un père peut tout demander; en tant qu'il est « papa » pour le tout-petit, il peut tout lui demander.

Le Père demande donc à son Fils d'accepter. Il le lui demande dans le silence. Ce n'est pas un ordre, car Celui qui est *Abba* ne donne pas d'ordres (c'est ce qu'il y a de très particulier chez lui). Dieu donne des ordres, Dieu donne la Loi, alors que le Père en tant que tel, en ce qu'il a de plus profond dans sa paternité, ne donne pas d'ordres, mais il réclame un dépassement dans l'amour, il réclame d'aller plus loin dans l'amour. Cela, c'est le langage propre du Père. Il fait comprendre sa totale confiance: « Tu es mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » C'est bien ce qui se passe à l'Agonie, et on retrouve cela dans l'Évangile de Jean, au moment de l'entrée triomphale à Jérusalem: « Père, sauve-moi de cette heure! Mais c'est pour cela que je suis arrivé à cette heure. Père, glorifie ton

29. Cf. Ap 12,4 et 15-17.

nom. » À cela le Père répond : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore³⁰. »

Que répond le Père quand Jésus lui dit « *Abba* »? Il réclame de Jésus d'aller jusqu'au bout de la confiance, jusqu'au bout de l'amour. Et aller jusqu'au bout de l'amour, c'est demander à sa Mère d'être intimement unie à lui dans le mystère de la Croix, de vivre ce mystère dans un mystère de Compassion. La coupe, c'est le mystère de la Compassion qui est *demandé* à Jésus. Le Père veut que Jésus soit source de ce mystère, librement, pour Marie, pour l'Église, pour nous. Il faut que Jésus entraîne Marie : « Une fois élevé de terre, j'attirerai tout à moi³¹ » : c'est l'attraction du Père³² qui passe par le cœur blessé du Fils, et c'est Jésus qui attire sa Mère. Quand il était sur le bois, Jésus a attiré sa Mère d'une manière plus forte qu'à Bethléem, plus forte que dans toute la vie cachée, où pourtant le petit Enfant Jésus devait tellement attirer sa Mère! Un petit enfant attire sa mère d'une manière prodigieuse; et quand il est intelligent, il sait qu'il peut tout obtenir d'elle. Quand il grandit, c'est différent; mais quand il est tout petit, il peut tout demander à sa mère, parce qu'étant tout petit il a toute sa confiance.

Jésus, à la Croix, est plus petit et plus pauvre qu'à Bethléem; et il attire sa Mère, il l'attire parce que le Père le veut. C'est *Abba*, le Père, qui se manifeste à ce moment-là, à travers ce grand mystère de Jésus crucifié attirant sa Mère; et Marie, dans cette attraction, s'offre totalement; et par Marie c'est toute l'Église, et c'est nous-mêmes...

La prédestination

Ce mystère de « *Abba, Pater* » (où l'on touche ce qu'il y a de plus intime entre l'âme de Jésus et son Père) est donc

30. Jn 12,27-28.

31. Jn 12,32.

32. Jn 6,44.

bien comme une clef de toute la sagesse divine. C'est là que se décide, si l'on ose dire, le mystère de Marie qui doit être unie à la Croix, le mystère de l'Église qui doit elle aussi être unie à la Croix et qui ne peut pas être sauvée en dehors de cette union – autrement dit le mystère de la prédestination. L'Apocalypse (si on la regarde attentivement) nous le confirme : celui qui peut enlever les sceaux, c'est l'Agneau comme immolé. Lui seul peut les enlever³³; et enlever les sceaux, symboliquement, exprime le grand mystère de la prédestination. Jésus, l'Agneau, en enlevant les sceaux, nous fait comprendre que toutes les décisions du Père et le mystère de la prédestination passent à travers le cœur blessé de l'Agneau.

On voit ici toute la différence entre un fanatisme et la prédestination chrétienne. Le fanatisme dit : « C'est écrit. » Ici, c'est écrit dans le cœur blessé de l'Agneau, et donc ce n'est pas écrit matériellement. C'est le mystère de la surabondance de l'amour, qui passe par le cœur blessé de l'Agneau au moment où il est *in simu Patris*, au moment où il dit « *Abba, Pater* », où il est lui-même pour nous *Abba*, où il est pour nous (puisque « tout ce que fait le Père, le Fils le fait pareillement³⁴ ») ce Père infiniment bon qui nous attire et qui nous prend.

Tout cela est très important et nous devons le découvrir dans la prière, dans l'oraison. Ce n'est pas quelque chose de lointain, c'est au contraire ce que nous portons au plus intime de nous-mêmes. Mais il faut se réveiller de temps en temps à la vie chrétienne, on le sait bien ! Comme on se réveille tous les jours à la vie humaine, on doit se réveiller tous les jours à la vie chrétienne. Et se réveiller à la vie chrétienne, c'est dire : « *Abba, Père !* » Habitons-nous à dire cela, et à le dire sept fois par jour. Si nous le faisons (non

33. Cf. Ap ch. 5 et 6.

34. Jn 5,19.

pas machinalement, mais en profondeur), un lien s'établira entre notre cœur et la blessure du cœur de Jésus, et par la blessure du cœur de Jésus un lien avec le Père, et le Père se fera tout proche.

Au-delà de l'enfant : l'épouse

C'est dans la lutte que Jésus dit « *Abba* », et il le dit pour que le Père lui accorde d'être l'unique victime de justice et d'amour – autrement dit pour épargner Marie et nous épargner. C'est donc lié à la *miséricorde*; mais le Père veut autre chose, pour que l'*amour* aille plus loin. C'est là qu'on découvre, en définitive, ce qu'il y a d'extrême dans le mystère de « *Abba* », de la paternité dans ce qu'elle a de plus grand. Un père fait confiance à ses enfants et il veut aller jusqu'au bout de cette confiance: c'est le propre de la paternité. C'est là qu'on voit que la paternité dépasse l'autorité: il y a des choses que le père peut demander et que l'autorité comme telle ne peut pas demander. On objectera: qu'en est-il de l'autorité paternelle? Oui, elle existe, mais à un moment donné le père sait bien que ce n'est plus avec son autorité qu'il demande, mais en tant que père.

Il y a quelque chose comme cela dans le mystère de Dieu. Quand Jésus dit « *Abba* », ce n'est plus à la toute-puissance qu'il fait appel, mais à la source de tout amour: le Père comme Père. Et la source de tout amour s'exprime dans la miséricorde. Et c'est cela qui fait comprendre la réponse du Père. En disant « *Abba* », Jésus appelle ce qu'il y a de plus aimant et de plus tendre dans le Père; et là, il le supplie d'être seul à souffrir. Mais le Père répond comme source de tout amour, de toute lumière, de toute vie, et demande que Marie soit au pied de la Croix pour être plus liée à Jésus; qu'elle ne soit pas seulement celle qui reçoit tout de lui en étant petite enfant du mystère de la Rédemption, mais qu'elle soit aussi celle qui coopère,

« l'Épouse de l'Agneau³⁵ », celle qui veut, de fait, porter avec l'Agneau tout le mystère de souffrance de l'Agonie et de la Croix. Si Marie avait été épargnée, elle serait uniquement l'enfant bien-aimée, elle ne serait pas l'épouse, elle ne serait pas l'amie. Si l'Église était épargnée, l'Église serait simplement l'enfant bien-aimée, elle ne serait pas l'épouse, elle ne serait pas l'amie.

Personne d'entre nous n'est épargné – heureusement ! La « taille du Père³⁶ » arrive tôt ou tard, elle arrive à divers moments et de diverses manières ; mais elle est pour chacun d'entre nous. Ne louchons pas sur la Croix du voisin, parce que nous ne la connaissons pas. La Croix est toujours intérieure ; ce n'est pas ce qu'on voit extérieurement. Elle est intérieure, elle est quelque chose que nous portons au plus intime de nous-mêmes et dont nous-mêmes ne sondons pas la profondeur. La Croix est pour nous un abîme de souffrance, puisque c'est être lié à la Croix du Christ. Nous sommes tous liés à la Croix de Jésus, et nous ne pouvons pas être sauvés sans passer par la Croix. Il y a certes des moments de grande joie, et dans les moments de grande joie il faut respirer à fond pour vivre davantage de l'amour et aimer plus, sans aucune crainte d'aimer. Mais on sait qu'un jour il y aura la taille du Père. Au moment où on aime, au moment où on est joyeux, on n'a pas à y penser ; cela arrivera assez vite ! On sait que cela arrivera, on en est heureux ; et s'il arrive qu'on nous le rappelle dans une prédication, d'avance on dit à Jésus : « Je veux vivre le mystère de Marie ; c'est pour cela qu'elle est ma Mère. »

Être consacré à Marie, c'est être consacré à son mystère de Compassion, il ne faut jamais l'oublier. C'est pour cela qu'à Fatima il y a eu une consécration au cœur

35. Ap 21,9.

36. Cf. Jn 15,1-8.

douloureux et immaculé de Marie³⁷. Cela nous fait comprendre qu'être consacré à Marie, c'est être consacré au cœur de celle qui compatit; c'est donc accepter avec Marie le mystère de la Compassion, c'est accepter avec elle de porter la Croix du Christ et d'aller jusqu'au bout en sachant que c'est *lui* qui nous donnera la force. C'est cela, se consacrer à Marie. Et consacrer le monde entier à Marie, c'est déclarer ouvertement que le monde entier doit vivre du mystère de la Compassion en vue du retour du Christ. C'est un geste eschatologique. Fatima est très eschatologique (les signes dans le soleil sont toujours les signes de la fin³⁸). Et quand le Pape lui-même va à Fatima et qu'il y consacre le monde à Marie, il y apporte le monde entier. Lui seul peut faire cela. Nous, nous ne pouvons le faire que partiellement; mais lui, à la suite du Christ, il a le pouvoir de le faire. Il porte tous les diocèses et le monde entier et il les mène à Marie, là où elle est apparue, parce qu'un lieu où Marie est apparue est un lieu béni, un lieu où la grâce surabonde.

En faisant cela, le Pape fait comprendre à l'humanité entière (si elle veut le comprendre!) qu'elle entre dans une étape ultime. Il suffit de réfléchir un peu sur ce qui se passe pour comprendre les signes qui nous sont donnés. Jésus veut que nous soyons attentifs à cela. On n'a pas à être pessimiste, c'est évident. Être pessimiste n'est pas chrétien.

37. Cette prédication a été donnée peu après le pèlerinage du Saint-Père [Jean Paul II] à Fatima le 13 mai 1982. C'est à cette occasion qu'il prononça publiquement un acte d'offrande et de consécration du monde à la Vierge Marie (texte intégral dans la *Documentation Catholique* n° 11 du 6 juin 1982, n° 1831, p. 543-544). N'oublions pas que déjà Pie XII avait, le 8 décembre 1942, consacré l'Église universelle et le genre humain au cœur immaculé de Marie, pour demander la paix. À la suite de cette consécration, un décret (du 4 mars 1944) avait étendu « à tout l'univers » la fête du cœur immaculé de Marie, dont la célébration était alors fixée au 22 août.

38. Cf. Mt 24,29; Mc 13,24; Lc 21,25; Ap 6,12; 9,2; etc.

Un chrétien est toujours joyeux, parce qu'il vit toujours de l'espérance. Il ne s'agit donc pas du tout d'être pessimiste, cela n'a rien à voir. C'est une question d'espérance, et de savoir *pour quoi* l'humanité est faite. L'humanité est faite pour le retour du Christ, l'Église est faite pour le retour du Christ. Si donc on approche du retour du Christ, tant mieux! Quel que soit notre âge, nous avons tous à vivre cette attente du retour du Christ. Depuis Vatican II la liturgie de la messe nous le rappelle – « Nous attendons ta venue dans la gloire » – « Nous attendons que tu viennes » – « Viens, Seigneur Jésus! »

Prenons garde aux propagandes, qui font passer les choses accidentelles avant les choses essentielles. Cela, c'est l'œuvre du démon, qui masque l'essentiel derrière l'accidentel. Soyons, nous, attentifs aux choses essentielles, c'est-à-dire à ce qui *finalise*. Qu'est-ce qui a finalisé le voyage du Pape à Fatima? Ce ne sont pas les choses accidentelles, les choses secondes; c'est d'apporter à Marie cette humanité trop lourde. « Le bras de mon Fils est trop lourd! » Cette parole de Marie à la Salette, le Pape la porte dans son cœur... Quand c'est trop lourd, quand on n'en peut plus, on vient tout déposer auprès de Marie pour repartir avec une nouvelle force, une nouvelle jeunesse, dans une attente plus profonde du retour du Christ.

La réponse du Père, c'est de faire comprendre (si l'on ose dire) à son Fils bien-aimé qu'il doit entraîner Marie dans le mystère de la Croix. Or n'est-ce pas ce que nous vivons actuellement? C'est pour cela que nous devons être tellement attentifs à cette parole de Jésus – « *Abba!* » – et comprendre qu'il y a là un grand mystère qui est spécialement pour nous, dans cette étape de la vie de l'Église où la montée est particulièrement rude, difficile, et où la grâce surabonde. Il faut comprendre cette montée, il faut y consentir et nous laisser attirer par « *Abba* » au plus profond de nous-mêmes.

Ce que Jésus vit, nous *devons* le vivre – autrement ce ne serait pas révélé. Si nous ne devons pas vivre la prière de Jésus dans son mystère d'Agonie, on ne nous aurait rien dit de ce mystère. S'il nous est révélé, c'est pour que nous puissions le *vivre*. L'Église, qui prolonge la mission du Christ, devra vivre un jour sa dernière semaine, et dans la dernière semaine l'Agonie est un mystère qui va très loin. L'Église doit aujourd'hui entrer plus profondément que jamais dans le mystère de l'Agonie, dans le mystère de la Compassion de Marie, dans le mystère du Sépulcre. Cela peut, par moments, nous scandaliser. C'est normal, parce qu'il y a toujours en nous un petit païen, un homme qui ne veut pas être uni à la Croix du Christ, qui veut seulement être uni à la gloire. Chacun de nous mettrait volontiers la Croix entre parenthèses pour n'avoir que la gloire; chacun de nous désire la réussite, l'épanouissement... C'est normal! Mais il faut que cela reste secondaire, et que l'on cherche avant tout la volonté du Père, et à vivre dans l'intimité du Père en tant qu'il est Père, *Abba*.

Seul l'amour libère

Revenons à l'Épître aux Romains. Saint Paul nous dit que nous avons reçu un Esprit qui n'est plus un esprit d'esclavage, mais un Esprit de liberté et d'amour, et que l'Esprit Saint, au-dedans de nous, dit « *Abba!* » Comprenons : l'Esprit Saint, qui nous est donné par Jésus à la Croix, puis de manière charismatique à la Pentecôte, nous est donné comme le fruit de la grande victoire de la Croix, de l'Agonie, du Sépulcre. Il nous est donné non comme un esprit de crainte³⁹, d'esclavage, mais comme un Esprit d'amour. L'Écriture nous dit que le péché nous met dans un état d'esclavage⁴⁰. Nous sommes esclaves dans la

39. Cf. Rm 8,15; 2 Tm 1,7; 1 Jn 4,18.

40. Voir Jn 8,34; Rm 6,16-17, etc.

mesure même où nous arrêtons l'amour. L'amour seul donne la liberté. On n'est libre que dans la mesure où on aime, et plus on aime, plus on est libre. Nous avons tous fait cette expérience. Les fiancés se sentent très libres, et les jeunes qui entrent dans la vie religieuse ont une liberté extraordinaire à ce moment-là. Certes, il y a des lendemains, parce que leur amour n'est pas suffisamment fort ; il y a des lendemains où le conditionnement réapparaît avec violence. Mais sachons vivre ces moments de liberté. C'est l'amour qui nous libère ; et la vraie théologie de la libération, c'est la théologie de l'amour. Il n'y en a pas d'autre. On est libéré quand on reçoit l'Esprit d'amour qui nous fait adorer et qui nous fait aimer le prochain. Voilà la grande libération.

Le péché fait de nous des esclaves, c'est-à-dire des êtres ligotés, paralysés, qui ne peuvent plus agir en pleine autonomie, en faisant un choix qui relève directement de leur volonté. Ils se laissent influencer, et plus ils tombent dans le péché, surtout le péché d'orgueil, plus ils sont esclaves. Les péchés de faiblesse, c'est différent parce qu'on les reconnaît. Le péché d'orgueil nous rend esclaves parce qu'on ne le reconnaît jamais. Quand on est orgueilleux, on ne se reconnaît jamais pécheur, on croit que tout ce qu'on dit est génial, unique, que personne ne l'a dit avant nous ! On est rempli de soi ; et parce qu'on est rempli de soi, on est terriblement esclave : esclave de ses propres opinions, de son propre jugement. On est incapable d'écouter les autres, incapable d'être relatif aux autres : on est alors esclave du péché.

Être esclave du péché, c'est bien être limité par son propre jugement d'orgueil. Si on pouvait inventer un instrument qui mesure l'orgueil de chacun, ce serait assez étonnant ! Alors on mettrait les uns à droite, les autres à gauche, du point de vue politique, suivant le degré d'orgueil. Ce ne serait pas si mal que cela, parce qu'au fond,

seuls les humbles ont le droit de gouverner. Les orgueilleux sont toujours des tyrans; seuls les humbles sont capables d'écouter et d'être des serviteurs. Il faut être humble pour être serviteur; or celui qui exerce l'autorité doit être serviteur des autres. Seul celui qui est vraiment serviteur est humble et peut exercer l'autorité; autrement ce n'est plus l'autorité qu'on exerce, mais un pouvoir tyrannique.

Puisque le Christ nous a libérés du péché, il faut que nous soyons vraiment libérés de l'orgueil et que nous vivions d'un esprit nouveau qui est l'Esprit du Christ, l'Esprit de celui qui dit « *Abba* ». Jésus regarde le Père comme la source de tout amour, comme celui qui lui donne l'Esprit sans mesure⁴¹ et qui veut que son cœur d'homme, son âme humaine, vive en plénitude de l'Esprit Saint. Or cette volonté du Père s'étend sur nous.

Le mystère de la Pentecôte nous montre comment l'Esprit Saint nous est donné, et donné en plénitude, à la différence de l'ancienne Alliance⁴². Il nous est donné personnellement. Il nous est donné pour nous transformer, pour être plus présent à nous-mêmes que nous ne sommes présents à nous-mêmes, pour nous apprendre à aimer et à choisir divinement, dans sa lumière. L'Esprit Saint nous est donné pour que nous puissions vivre dans l'intimité de Jésus et du Père. C'est cela que nous devons comprendre de plus en plus: l'Esprit nous est donné pour que, avec Jésus, nous puissions dire « *Abba!* » Et chaque fois que nous disons « *Abba* » en toute vérité, c'est l'Esprit qui le dit en nous, et nous le disons avec lui. Il y a cette œuvre commune qui se réalise entre l'Esprit Saint et notre cœur, dans le cœur de Jésus qui est le cœur du Fils bien-aimé.

41. Cf. Jn 3,34.

42. Cf. Jn 7,39.

Le don de sagesse

Allons plus loin dans l'analyse théologique et comprenons que cet appel, ce cri vers le Père, est le fruit du don de sagesse. C'est pour cela que saint Thomas peut dire que c'est ce qu'il y a de plus élevé dans la vie mystique. Car la sagesse (en tant que don du Saint-Esprit), si elle est bien dans l'intelligence, y opère cependant un dépassement de toutes les limites de notre manière de connaître, grâce à la charité qui nous donne une *connaturalité* avec les réalités divines, de sorte qu'il ne s'agit plus seulement de les connaître mais de les « pâtir⁴³ ». Le don de sagesse, nous l'avons tous. Nous ne sommes pas tous des sages du point de vue humain, c'est évident⁴⁴, mais nous avons tous reçu la sagesse, don du Saint-Esprit. C'est merveilleux, de savoir cela : nous sommes de vrais sages ! Le chrétien doit être un vrai sage, pour lui et pour les autres, car le sage n'est jamais seul, en tant que sage : il porte toujours la responsabilité des autres⁴⁵.

La sagesse, don du Saint-Esprit, s'épanouit dans la béatitude des pacifiques : « Bienheureux les faiseurs de

43. Cf. SAINT THOMAS, *Somme théologique*, II-II, q. 45, a. 2.

44. Il y a dans le monde d'aujourd'hui des problèmes si difficiles qu'il faudrait, pour les résoudre, avoir acquis la sagesse philosophique et la sagesse théologique ; et encore, ce ne serait pas suffisant, parce que certaines choses ne peuvent se résoudre que dans la lumière de la sagesse qui est un don du Saint-Esprit.

45. En effet, il appartient à la sagesse (don de l'Esprit Saint) non seulement de contempler les réalités divines en elles-mêmes, mais aussi, à partir d'elles, de juger de toutes les choses humaines, et donc de diriger, ordonner les actes humains dans la lumière de Dieu (*Somme théologique*, II-II, q. 45, a. 3 ; cf. a. 5 et a. 6, ad 3). Certains ne reçoivent ce don que pour ce qui est strictement nécessaire au salut. D'autres le reçoivent à un degré plus élevé, à la fois pour la contemplation des mystères divins (ils entrent dans une connaissance plus profonde, ils pénètrent des mystères plus élevés et peuvent les manifester aux autres) et pour diriger et ordonner selon les règles divines non seulement eux-mêmes, mais les autres (a. 5).

paix⁴⁶ ». Pourquoi la sagesse s'épanouit-elle dans cette béatitude? Parce que le don de sagesse nous fait découvrir *actuellement* la volonté du Père sur nous. Il nous fait découvrir le silence du Père qui nous attire; il nous fait découvrir ce qu'il y a de plus secret, de plus caché dans le Père: le Père en tant que « *Abba* ». Le don de sagesse met en nous (comme une disposition permanente et pas seulement passagère) le désir, la soif, de répondre pleinement et totalement au bon plaisir du Père qui a mis en nous toutes ses complaisances. Car c'est le Père qui nous a aimés le premier – *Prior dilexit nos*⁴⁷ –, c'est le Père qui nous a choisis, et c'est lui qui nous a donné son Fils⁴⁸. C'est le Père qui, actuellement, nous aime, et cela malgré nos fautes, nos faiblesses, nos lâchetés. Il nous aime actuellement, il nous porte actuellement dans son cœur de Père.

À cet amour il veut que nous répondions, non pas comme des tout petits enfants, mais comme des amis: « Vous n'êtes plus des serviteurs, mais mes amis⁴⁹. » Répondre comme des amis, c'est accepter pleinement la responsabilité, c'est accepter de réaliser ce que le Père veut de nous, ce que le Père veut nous confier, nous donner. Être responsable du genre humain en face de Dieu, comme Jésus sur la Croix, c'est le propre du chrétien; et c'est le don de sagesse qui nous fait vivre cela.

Le don de sagesse nous est donné pour que nous ayons cette connaturalité aimante avec le Père, pour que nous puissions tout de suite, immédiatement, demeurer auprès de lui, en lui, comme lui-même demeure en nous⁵⁰, et que

46. Mt 5,9. Cf. SAINT AUGUSTIN, *Le sermon sur la montagne* 1, 4, 2^e éd. DDB (Les Pères dans la foi) 1978, p. 30 sq.; SAINT THOMAS, *Somme théologique*, I-II, q. 69, a. 3 et 4; II-II, q. 45, a. 6.

47. Cf. 1 Jn 4,10 et 19.

48. Cf. Jn 3,16.

49. Cf. Jn 15,15.

50. Cf. Jn 14,23; 15,10.

nous puissions vivre de ce qu'il y a de plus secret dans le Père. Remonter à la source, voilà le don de sagesse. Découvrir ce qu'il y a de plus secret, ce qu'il y a de plus aimant *in simu Patris*. Cela, c'est le langage du don de sagesse : on entre dans le mystère de la fécondité du Père. On entre dans ce mystère d'intimité avec le Père pour découvrir son amour, cet amour qui nous enveloppe totalement, qui nous donne son Fils bien-aimé, qui nous donne l'Eucharistie, le cœur blessé de l'Agneau, et qui nous donne Marie.

Tout cela est impliqué dans la volonté du Père sur nous. C'est à travers tous ces dons que nous fait le Père, ces dons les plus personnels, que nous découvrons sa volonté d'amour sur nous. Et nous découvrons que cette volonté du Père sur nous, c'est de nous sanctifier ; la volonté du Père, c'est de faire de nous des saints⁵¹, c'est-à-dire des êtres aimants, des êtres capables d'aimer et d'aller jusqu'au bout de l'amour, capables d'être présents au pied de la Croix et de recevoir Marie comme Mère, celle qui est la Mère de toutes les douleurs et qui nous est donnée.

Voilà ce que veut l'Esprit Saint. Il n'aime pas nous voir rester à notre petite taille. C'est pour cela que l'Église est tellement exigeante aujourd'hui, jusque dans le mariage. Il ne faut pas oublier que l'Église agit sous le souffle de l'Esprit Saint pour la sainteté des jeunes foyers, et la sainteté de tous les foyers chrétiens au milieu d'un monde qui se paganise et qui ne cherche qu'une seule chose : la jouissance immédiate. Et en cherchant la jouissance immédiate, on n'atteindra jamais la vraie joie, et on finira par tomber dans le désespoir, car la jouissance recherchée pour elle-même matérialise l'être humain. C'est pour cela que l'Église est si exigeante ; si elle ne l'était pas elle ne

51. Cf. 1 Th 4,3: « Oui, la volonté de Dieu, c'est votre sanctification. »

serait plus l'Église, elle ne serait plus celle qui entend les volontés du Père et les transmet.

Si l'Église est si exigeante, c'est par amour. C'est une éducation d'amour ; et une éducation d'amour, c'est ce qu'il y a de plus exigeant. Regardons les fiancés ou les jeunes mariés : comme ils sont exigeants l'un pour l'autre, s'ils s'aiment vraiment ! S'ils ne s'aiment pas vraiment c'est facile, mais alors cela ne durera pas. S'ils s'aiment vraiment, alors ils sont très exigeants, parce que l'amour réclame tout le temps d'aller plus loin. Le don de sagesse nous fait découvrir cette volonté aimante du Père, *Abba*, Celui qui nous donne des commandements, certes, mais surtout Celui qui, n'étant qu'Amour, nous donne le désir d'aimer, le désir d'accomplir pleinement ce qu'il ne dit pas et qu'il nous fait sentir au plus intime de nous-mêmes. Ne nous arrêtons jamais dans l'effort d'aimer, allons toujours plus loin.

« L'amour est de Dieu⁵² » : l'Esprit Saint nous le fait comprendre par le don de sagesse ; et il nous fait découvrir où l'amour est le plus plénier et le plus parfait, pour que nous allions jusqu'au bout de ses exigences. « *Abba, Père!* » Sous le souffle de l'Esprit Saint nous sommes capables de dire cela et de comprendre qu'il y a une attraction du Père sur nous, et que nous devons naître à cette vie d'enfants de Dieu – « Quiconque aime est né de Dieu⁵³ ».

Vouloir cette volonté du Père, c'est nécessairement entrer dans l'ordre de la sagesse de Dieu sur nous, et c'est ce qui nous rend pacifiques. Nous sommes en paix lorsque nous entrons pleinement et totalement dans cette volonté du Père sur nous ; nous sommes en paix et nous rayonnons la paix, nous rayonnons la joie, nous rayonnons l'amour. C'est la conséquence immédiate du don de sagesse :

52. 1 Jn 4,7.

53. *Ibid.*

« Bienheureux les pacifiques », « Bienheureux les faiseurs de paix ».

Le don de sagesse nous fait comprendre qu'il faut que l'amour *ordonne* tout en nous. Car c'est l'amour qui ordonne tout. L'ordre d'un foyer chrétien vient du don de sagesse, c'est-à-dire d'une exigence de sainteté. L'ordre d'un foyer chrétien ne peut pas venir de l'extérieur: du gouvernement, des amis, de ceux qui donnent de bons conseils (même s'ils sont très compétents), ni même des meilleurs médecins. Un vrai médecin dira: « Seul l'Esprit Saint, en définitive, pourra tout régler ». C'est vrai, et il faut en être convaincu; si l'on n'en est pas convaincu on est battu d'avance. Il faut être convaincu que seul l'amour ordonne, que seul il donne la joie et l'épanouissement plénier, et que l'amour n'est plénier que quand il est relié à la volonté du Père, que le don de sagesse nous fait saisir.

Le don de sagesse nous fait dire: « *Abba* », parce qu'il nous fait découvrir Celui qui est caché, Celui qui, si souvent, est silencieux, et qui en même temps nous attire si fort. Le don de sagesse nous fait sentir divinement cette attraction du Père, cette volonté du Père sur nous. Nous répondons alors: « *Abba* ». Nous n'avons rien d'autre à dire. En disant « *Abba* », on a tout accepté. On peut dire, comme Jésus: « Écarte ce calice, écarte cette coupe... » Certains jours, on le dira; mais *avant* de le dire, disons « *Abba* ». Si c'est trop dur, si nous n'en pouvons plus, disons: « Écarte ce calice », mais immédiatement le don de sagesse nous fera dire: « Que *ta* volonté soit faite ». Parce que, en écartant la coupe, on écarte peut-être l'amour...

L'amour doit peut-être passer par la coupe et c'est ce que souvent le Père nous fait comprendre. Nous, nous opposons dialectiquement la coupe et l'amour parce que nous avons des conceptions de l'amour qui ne sont pas toujours celles de Dieu. Aussi éloignés l'un de l'autre sont la terre et le ciel, aussi éloignées nos manières d'aimer et les

manières d'aimer de Dieu⁵⁴. Les manières d'aimer de Dieu sont totalement différentes des nôtres, et nous paraissent donc très exigeantes; elles sont merveilleuses, puisque c'est Dieu qui nous aime et qui nous attire vers lui... mais elles sont très exigeantes! Il faut donc qu'immédiatement nous ajoutons: « Non pas *ma* volonté, mais *la tienne*. » C'est ce que fait le don de sagesse. Autrement il n'y a pas de paix, il n'y a pas de joie. Nous nous replions sur nos opinions, si belles soient-elles; nous nous replions sur nos projets humains, et notre cœur ne s'ouvre pas totalement à la volonté du Père.

Un cœur joyeux est toujours un cœur ouvert, et donc c'est bien souvent un cœur blessé. La plus belle des joies, c'est celle qui jaillit d'un cœur blessé; elle a quelque chose d'unique. La joie de l'enfant, la joie d'un cœur qui n'a pas encore connu la lutte, qui n'a pas encore connu la souffrance, c'est déjà très beau; mais la joie la plus profonde, c'est la joie d'un cœur blessé. C'est la joie qui jaillit du cœur blessé de l'Agneau, et c'est *cette joie-là* que nous devons recevoir directement de Jésus. C'est cela, la plénitude de joie que Jésus veut nous donner⁵⁵ et que personne ne pourra nous enlever⁵⁶. Il nous dit cela juste avant la Croix; c'est donc bien à travers la Croix qu'il nous donne la plénitude de sa joie.

Le don de sagesse met en nous ce poids d'amour qui nous porte vers le Père pour découvrir, au-delà de ses volontés, l'amour qui est source de toutes ses volontés. C'est là que nous disons « Père, *Abba* ». Le don de sagesse va donc plus loin que l'obéissance, il est important de se le rappeler. L'obéissance n'est pas un absolu; elle est absolument nécessaire et elle est liée au don de sagesse,

54. Cf. Is 55,8-9.

55. Cf. Jn 15,11; 16,24; 17,13.

56. Cf. Jn 16,22.

mais le don de sagesse va plus loin, parce qu'il nous fait toucher la source jaillissante de l'amour : *Abba*. Et parce que nous venons puiser à cette source et nous y abreuver, nous devenons forts et capables d'obéir. L'obéissance sera l'incarnation de cet amour, elle sera la réponse simple à cet amour, à travers toute notre vie. Mais ce qui reste essentiel et premier, c'est ce *contact direct* avec la source de tout amour, de toute lumière, de toute vie, qui est le Père en tant qu'il est *Abba*. C'est cela que Jésus veut que nous vivions.

Chaque fois que nous voulons prier en profondeur, nous devons revenir à cela, en demandant à Marie de nous apprendre à dire en toute vérité : « Père, je ne veux *que* ta volonté... Père, donne-moi l'expérience de ta paternité... Que je sois attiré, que je sois pris, que je sois saisi par cette paternité d'amour. »

L'oraison

Essayons maintenant de mieux comprendre comment nous devons nous disposer à cette prière intérieure de l'oraison, qui est vraiment la prière dans ce qu'elle a d'essentiel. Il doit y avoir de notre part un effort de volonté : il faut *vouloir* croire, *vouloir* espérer, *vouloir* aimer. Certes l'oraison, dans ce qu'elle a de plus profond, est l'œuvre de l'Esprit Saint en nous, et donc quelque chose que nous ne pouvons pas commander. Il y a des jours où l'Esprit Saint souffle un peu plus fort sur notre petit lac, et d'autres où il nous laisse vraiment « ramer », sans qu'on voie beaucoup de résultats : on passe tout le temps de l'oraison à lutter contre nos imaginations. L'Esprit Saint, de temps en temps, nous laisse dans une très grande aridité, une très grande sécheresse, et il veut que nous luttons. Alors on se dit : « Qu'est-ce que je fais là ? J'ai beaucoup d'autres choses à faire, que je suis tout à fait capable de faire, et là j'ai l'impression de perdre un quart d'heure, une demi-heure... » Et nous sommes tentés : « Ce n'est pas pour moi, je n'ai pas une âme

d'oraison, je ne suis pas fait pour la vie contemplative! » Comme s'il y avait des tempéraments faits pour l'oraison, pour la vie contemplative! Nous avons tous des tempéraments actifs... La vie contemplative, elle vient d'en haut, elle ne vient pas d'en bas. L'oraison, la contemplation, cela vient d'en haut. L'oraison nous fait découvrir le Père, et découvrir le mystère qui nous lie au Père à travers le cœur de Jésus. Jésus s'efface devant le Père et il aime le faire; il veut nous faire entrer directement dans l'intimité avec le Père, et il nous y introduit lui-même.

C'est pourquoi tout chrétien doit consacrer chaque jour quelques minutes à l'oraison, même s'il ne sait pas comment faire. Et celui qui a beaucoup de travail doit le faire encore plus! Il faut que tous les jours nous ayons un petit moment de rencontre avec Jésus, un petit moment (quelques minutes au moins!) consacré au Saint-Esprit. Dans ce domaine-là, il faut que tous nous soyons généreux et que nous sachions donner du temps. Il faut se rappeler sans cesse cette exigence de l'oraison, parce que c'est à cela qu'on doit revenir le plus. Nous devons découvrir et laisser l'Esprit Saint éveiller en nous cette attitude contemplative qui nous fait appeler le Père – « *Abba, Pater!* » – en lui demandant de se révéler.

Et pour comprendre à quel point c'est au cœur de la vie contemplative, il faut revenir à ce dialogue de Jésus avec Nicodème, au chapitre 3 de l'Évangile de saint Jean. Jésus va lui-même donner à Nicodème, qui est docteur en Israël, une leçon de théologie. Mais en réalité, sa leçon de théologie, c'est de faire comprendre ce qu'est la contemplation. Jésus va progressivement mettre Nicodème dans une attitude où il sera capable de l'écouter. Au point de départ, Nicodème salue Jésus comme un égal, et pour lui, c'est la plus belle salutation qu'il puisse faire à Jésus: il le considère comme un maître et le salue avec beaucoup de respect: « Rabbi, nous le savons, c'est de la part de Dieu que tu es venu en docteur;

personne en effet ne peut faire ces signes que tu fais, si Dieu n'est avec lui⁵⁷. » Et Jésus répond : « En vérité, en vérité je te le dis, personne, à moins de naître d'en haut, ne peut voir le royaume de Dieu⁵⁸. » Normalement, après une salutation comme celle de Nicodème, Jésus aurait dû répondre par une salutation semblable. Mais Jésus brûle les conventions, il va directement au but, à ce pour quoi Nicodème est venu auprès de lui. Nicodème est une âme de bonne volonté, il cherche la vérité, et Jésus lui dit : « En vérité, en vérité je te le dis, personne, à moins de naître d'en haut, ne peut voir le royaume de Dieu. » C'est net ! Nicodème, lui, est persuadé que, parce qu'il est bien né (il est de la race d'Abraham), il peut voir le royaume de Dieu ; il est persuadé que les docteurs en Israël, parce qu'ils sont nés d'Abraham, peuvent voir le royaume de Dieu. Ce sont les autres, tous les étrangers, qui ont besoin de recevoir la grâce de Dieu pour entrer dans le royaume de Dieu. Mais Jésus dit avec netteté : « Personne, à moins de naître d'en haut, ne peut voir le royaume de Dieu. »

Voir le royaume de Dieu, c'est entrer dans l'oraison. Voir le royaume de Dieu, c'est vivre de la contemplation. Voir le royaume de Dieu, c'est entrer directement dans l'intimité avec Jésus. Et Jésus nous dit que la seule condition, c'est de « naître d'en haut ». Personne, naturellement, n'est fait pour la contemplation. Encore une fois, il n'y a pas de tempéraments contemplatifs. Et ce n'est pas non plus la science théologique qui nous permet d'entrer dans le mystère de l'oraison, comme si la contemplation, l'oraison, était le privilège des théologiens. Non, c'est l'Esprit Saint qui nous fait « naître d'en haut ». On comprend très bien que Nicodème ait de la peine à recevoir cela. Il est pourtant venu avec une très bonne intention,

57. Jn 3,2.

58. Jn 3,3.

mais Jésus le remet dans la vérité. On doit recevoir la parole de Jésus comme une parole de vérité. Cela, c'est très net.

Le mystère de l'oraison est donc un mystère de gratuité d'amour qui vient d'en haut, et non d'en bas. Nous pouvons méditer quand nous le voulons (si du moins nous n'avons pas trop mal à la tête ou à l'estomac, ou si nous ne sommes pas trop fatigués). La méditation, c'est mettre notre intelligence au service de la Parole de Dieu, c'est lire des livres de théologiens qui peuvent nous aider. L'oraison, c'est tout autre chose : c'est l'action de l'Esprit Saint en nous, c'est « naître d'en haut », c'est-à-dire accepter, comme un tout petit enfant, de tout recevoir gratuitement de l'Esprit Saint – l'eau étant le symbole de notre bonne volonté.

C'est cela, l'oraison qui s'achève en contemplation ; c'est naître à cette vie divine, donc naître de l'Esprit Saint comme enfant du Père. L'Esprit Saint au plus intime de notre cœur nous fait dire : « *Abba, Père!* » et nous donne cette « conscience » (dans la foi et l'amour) que nous naissons de Dieu, que nous sommes sous l'attraction du Père. L'action principale de l'Esprit Saint en nous est de nous faire prendre conscience que ce qu'il y a en nous de plus vital, de plus profond, de plus grand, vient d'en haut, c'est-à-dire nous est donné gratuitement et actuellement, indépendamment de nos qualités humaines. Nos qualités humaines, c'est très grand : nous sommes tous intelligents et nous essayons de devenir vertueux – et de cela, nous en avons conscience. Mais l'oraison, cette vie d'intimité avec Jésus, dépasse tout cela. Ce n'est plus une question de vertu ni d'intelligence, ni de générosité. Certes cela a son importance ! Autant que possible soyons généreux, soyons vertueux et intelligents, ne mettons pas cela à la porte ! Mais comprenons que, dans son œuvre propre, l'Esprit Saint agit *directement* et nous fait vivre cette vie « d'en haut », c'est-à-dire nous fait vivre accrochés au Père, saisis par son attraction d'amour qui nous fait dire : « *Abba, Père!* »

Par le don de sagesse qui nous vient de l'Esprit Saint, nous découvrons cette filiation d'amour qui passe par le cœur de Jésus et par le cœur de Marie. Nous pouvons vivre l'oraison dans le cœur de Jésus, et dans le cœur de Marie parce qu'elle est notre Mère. L'eau, si elle représente notre bonne volonté – nous devons constamment offrir notre bonne volonté, offrir notre cœur –, est aussi le symbole de Marie, de sa maternité divine qui nous maintient dans cette bonne volonté et nous réveille, comme une mère réveille son enfant. Il faut demander tous les jours à Marie de nous réveiller dans notre vie divine, de maintenir en nous ce *désir* de naître de l'eau et de l'Esprit – c'est-à-dire de son cœur et de l'Esprit Saint –, de naître dans le cœur de Jésus, d'être attirés par le Père.

La liberté des enfants de Dieu

L'oraison, c'est donc découvrir profondément notre lien avec le Père. Et saint Paul souligne que quand nous naissons à cette vie divine, quand nous disons « *Abba*, Père », cette naissance se fait dans une grande *liberté* d'amour. L'Esprit Saint veut que nous soyons libres, mais de la vraie liberté, celle des saints, celle des enfants de Dieu.

Pour comprendre en quoi consiste cette liberté, rappelons-nous qu'on peut distinguer, au niveau humain, trois types de liberté. Il y a d'abord la liberté de l'*artiste* – et en chacun de nous il y a un petit artiste, ne serait-ce que pour faire la cuisine. L'artiste se fait un milieu de vie à son goût, où il soit bien. Cette liberté relève de l'intelligence : plus on est inspiré, plus on est libre. Celui qui est à la remorque des opinions des autres est esclave de quantité de choses.

Il y a aussi la liberté de l'*ami*, qui choisit librement son ami. Cette liberté relève de l'amour. On n'aime pas une personne à cause de la connaissance qu'on a d'elle, on ne l'aime pas à cause de ses qualités. On aime l'autre pour

lui-même, dans ce qu'il a de plus « lui-même ». C'est là qu'il y a un choix. Et plus l'amour va loin, plus on est libre. La liberté de l'amour est quelque chose qui s'impose de l'intérieur : on est libre à l'égard de tous les autres. L'amour engendre un choix libre, et plus ce choix s'impose de l'intérieur, plus on est libre par rapport à tout le reste, à tout ce qui n'est pas l'amour.

Troisième type de liberté : la liberté *religieuse*, c'est-à-dire la reconnaissance de notre dépendance à l'égard de celui qui est notre Créateur. Cette liberté consiste à reconnaître à la fois notre autonomie et notre dépendance (pas sous le même aspect) et à nous remettre entre les mains de celui qui est notre Créateur.

Il y a donc bien là trois modalités différentes de liberté. On peut être libre comme artiste et ne rien comprendre à la liberté religieuse, ni à celle de l'ami. On peut avoir la liberté de l'ami et ne rien comprendre à la liberté de l'artiste.

Quand il s'agit de la liberté qui vient de l'Esprit Saint, c'est encore différent : celui qui dit « *Abba*, Père », celui qui découvre cette présence du Père comme source de toute vie, de toute lumière et de tout amour, est libre d'une liberté nouvelle qui est la liberté des enfants de Dieu. En découvrant le Père, on découvre qu'on est enfant de Dieu, qu'on est né du Père, de l'Esprit Saint, et qu'il y a en nous quelque chose de tout à fait nouveau qui nous met au-delà de tous les conditionnements humains, de toutes les dépendances humaines, et qui nous met au plus intime du mystère de Dieu. Nous découvrons notre filiation d'amour dans cette sainte liberté.

Cette liberté des enfants de Dieu repose sur le fait que c'est Dieu qui nous a aimés le premier⁵⁹, ce que Jésus exprime aussi en disant : « C'est moi qui vous ai choisis⁶⁰ ».

59. Voir ci-dessus, p. 169.

60. Jn 15,16.

C'est en découvrant cet amour du Père pour nous, en le recevant et en y coopérant, que nous devenons libres. Nous savons que cet amour est fidèle, que rien ne peut l'arracher ni le détruire, qu'il est éternel, qu'il nous met au-delà de toutes les limites de temps et de lieu. Aucun homme n'est plus libre qu'un saint. Tous ceux qui ont rencontré un saint dans leur vie ont été frappés de cela : le saint est tout entier suspendu à Dieu, tout entier dépendant du bon plaisir de Dieu ; et en nous disant que la seule chose à faire est de découvrir cette volonté profonde du Père sur nous, et de comprendre que nous sommes enfants du Père, il nous communique, en la vivant, cette liberté profonde qu'il a lui-même.

Comprenons bien : cette liberté intérieure totale est en même temps un souci très profond de faire pleinement la volonté du Père, mais en sachant qu'en faisant cette volonté du Père on se libère de toutes les choses secondaires. Ce qui pouvait nous apparaître, non pas seulement comme un « fil à la patte », mais comme un câble qui nous arrêtaient, qui nous empêchait de voler, devient soudainement très peu de chose quand l'amour du Père saisit notre cœur. On est relié au Père, attaché à lui dans son amour et par son amour, qui passe par le cœur blessé de l'Agneau. À ce moment-là nous comprenons que *rien* ne pourra nous séparer de l'amour de Jésus, de l'amour du Père⁶¹, et c'est cela qui nous donne « la liberté de gloire des enfants de Dieu⁶² », parce qu'on sait que l'amour du Père est plus fort que tout le reste et ne peut être brisé par rien.

Il est très important pour nous de respirer cet oxygène divin. Sous le souffle de l'Esprit Saint notre âme spirituelle respire. Et respirer pleinement dans un acte d'adoration, dans un acte de remise de tout nous-mêmes au Père, c'est

61. Cf. Rm 8,39.

62. Rm 8,21.

nécessaire, et c'est à partir de là que nous acquérons la liberté des enfants de Dieu. Notre oxygène, c'est vivre de l'amour du Père en reconnaissant que *tout* vient de lui, en l'adorant, en l'aimant, en lui disant : « Père, *Abba!* » Alors se maintient et se développe en nous la liberté des enfants de Dieu : on a un peu de recul, on ne regarde plus les événements de la même manière, on ne les regarde plus horizontalement, on les regarde d'en haut, dans la lumière de Jésus, de l'Esprit Saint, du Père.

Adorer, aimer, respirer en adorant et en aimant, c'est une nécessité de vie. Au point de départ il faut faire des efforts : répéter « Père », répéter les actes d'adoration où on se remet entièrement entre les mains de Dieu, dire qu'on aime cette dépendance, qu'on *veut* l'aimer...

Plus nous vivons dans un monde paganisé, plus il faut que nous ayons cette liberté, pour que notre témoignage soit plus vrai. Souvent, c'est dans le silence de cette liberté intérieure qu'on donnera le plus grand des témoignages. Encore une fois, si l'Esprit Saint nous fait enfants de Dieu, toutes les autres choses deviennent secondaires...

Cohéritiers du Christ

Enfin, saint Paul nous dit que l'enfant de Dieu est *héritier*, « héritier de Dieu et cohéritier du Christ⁶³ ». L'héritage du Christ, c'est tout ce que le Père a donné au Fils. Or il lui a *tout* donné... voilà notre héritage. Nous sommes héritiers en tant que fils bien-aimés. Voilà notre espérance chrétienne, qui va infiniment plus loin que toute espérance humaine, parce que nous pouvons nous appuyer sur le cœur blessé de l'Agneau, qui a acquis par son sang le royaume de Dieu, le salut de l'humanité. Tout cela nous est donné dès que nous découvrons que nous sommes enfants de Dieu, que le Père est vraiment notre Père, que nous ne

63. Rm 8,17.

sommes pas des esclaves mais que nous sommes nés de droit légitime et divin à partir de la blessure du cœur de Jésus. Nous sommes tous des prodiges, parce que nous sommes tous nés dans le péché; mais le Père, loin de nous en tenir rigueur, s'en sert pour nous donner d'une manière plus large notre part d'héritage⁶⁴.

Cette découverte intime du Père – *Abba* – dans la foi, à travers et dans le cœur de Jésus, va immédiatement nous donner une *confiance* absolue, une certitude – la *certitude de l'espérance* –, que nous sommes faits pour la gloire, pour le mystère de la Résurrection, pour le royaume de Dieu, pour la Jérusalem céleste dont nous parle l'Apocalypse⁶⁵, et que c'est *déjà réalisé* en nous. L'héritage divin n'est pas un héritage lointain, toujours susceptible d'être retardé: l'héritage divin est immédiat. C'est une réalité profonde: nous sommes héritiers de ce royaume divin. Tout ce que Jésus a acquis par la Croix, c'est notre patrimoine, à côté duquel le patrimoine humain n'est rien. C'est cela, notre espérance. Ne confondons pas les deux, comprenons qu'il y a quelque chose d'infiniment plus grand que le patrimoine humain.

À la Croix, Jésus a acquis pour nous la plénitude de la grâce, le royaume de Dieu, la Jérusalem céleste. Cela nous reste caché, certes, mais c'est la *réalité* et rien ne peut supprimer cela. Jésus est victorieux et il nous a donné sa victoire. Aucune crise économique ni politique ne peut toucher ce qu'il y a de plus profond dans notre cœur et qui nous relie à l'héritage de Jésus.

Cet héritage, nous devons le recevoir dans une gratuité absolue, comme des pauvres qui n'ont rien mérité; et nous devons l'utiliser divinement, dès maintenant. Comment cela? Nous savons que nous sommes aimés d'un amour

64. Cf. Lc 15,11-32.

65. Ap 21.

unique. Alors utiliser divinement cet héritage, c'est prier, être fidèles à l'oraison, en sachant que par là nous nous préparons à la rencontre avec Jésus, où nous devons lui rendre compte des biens qui nous avaient été confiés. Nous l'entendrons alors nous dire : *Euge, bone serve et fidelis (...)* : *intra in gaudium domini tuis*, « C'est bien, bon et fidèle serviteur (...), entre dans la joie de ton maître⁶⁶. » Il nous regardera comme un bon serviteur qui a utilisé divinement, dans la gratuité de l'amour, sans l'accaparer, le patrimoine reçu.

Utiliser divinement ce patrimoine, c'est encore *être témoin* de toutes les grâces qu'on a reçues, témoin, en face des hommes d'aujourd'hui, que le Christ est là, qu'il nous aime et ne nous abandonne jamais. C'est aussi relever, quand on le peut, toutes les erreurs qui peuvent être dites contre le Christ, contre l'Église, contre Marie. L'espérance donne la force du témoignage. Et si nous utilisons divinement notre patrimoine, il nous sera donné bien plus encore ; mais ce n'est pas cela qu'on cherche : on ne cherche pas la richesse pour la richesse, on cherche l'amour pour l'amour.

L'Eucharistie, le pain que nous donne le Père⁶⁷, est le symbole vivant de ce patrimoine, puisque c'est le corps du Christ. Et c'est Marie qui doit nous aider à faire fructifier divinement ce patrimoine. C'est par elle que nous serons de plus en plus liés au Père ; c'est elle qui nous fera découvrir de plus en plus celui qui est vraiment pour nous « *Abba* ».

66. Mt 25,21.

67. Cf. Jn 6,32.

Table des matières

Avant-propos	7
I. La place du père dans le plan de Dieu	9
II. Sous l'ancienne Loi: Abraham, Isaac, Jacob	27
III. Saint Joseph, modèle du père sous la loi nouvelle	45
IV. Le Père, source de toute paternité	63
V. Paternité, responsabilité, autorité	83
VI. Paternité, liberté, pouvoir	99
VII. Paternité, justice, miséricorde	117
VIII. « <i>Abba</i> , Père! »	137

Du même auteur

Les trois sages. Entretiens avec Frédéric Lenoir. Sarment/
Editions du Jubilé (collection « Aletheia »), Paris 1994.

Ouvrages de philosophie

Introduction à la philosophie d'Aristote, Editions universitaires, Paris 1991.

Une Philosophie de l'être est-elle encore possible? 5 fascicules :

I. *Signification de la métaphysique*. - II. *Significations de l'être*. -
III. *Le problème de l'ens et de l'esse (Avicenne et saint Thomas)*. -
IV. *Néant et être (Heidegger et Merleau-Ponty)*. - V. *Le problème de
l'être chez certains thomistes contemporains*. Téqui, Paris 1975.

Philosophie de l'art, 2 tomes, Editions universitaires, 2^e éd., 1991
et 1994.

L'être. Essai de philosophie première, deux tomes (le second en 2
volumes), (Prix Bordin de l'Académie française), Téqui,
Paris 1972-1974.

De l'être à Dieu. De la philosophie première à la sagesse, Téqui, Paris 1977.

Un volume accompagné de 3 volumes de topique historique :

I. *Philosophie grecque et traditions religieuses*, Téqui 1977. - II.
Philosophie et foi, Téqui 1978. - III. *Philosophie moderne et
contemporaine* (à paraître).

Lettre à un ami. Itinéraire philosophique, Editions universitaires, 2^e
éd., Paris 1992.

Le manteau du mathématicien, Entretiens avec Jacques Vauthier,
Mame/Ed. universitaires, Paris 1993.

De l'amour, Mame, Paris 1993.

Retour à la source. Pour une philosophie sapientiale, tome I, Fayard
(Bibliothèque de culture religieuse), Paris 2005.

Ouvrages de théologie spirituelle

Le mystère de l'amitié divine, Luff-Egloff, Paris 1949 (épuisé).

Un seul Dieu tu adoreras (Je sais-je crois, 16), Arthème Fayard,
Paris 1958 (réimprimé).

Mystère de Marie. Croissance de la vie chrétienne, 2^e éd., Fayard
(collection « Aletheia »), Paris 1999.

Saint Thomas docteur, témoin de Jésus, 2^e éd., Saint-Paul, Fribourg-Paris 1992.

Mystère du Corps mystique du Christ, La Colombe, Paris 1960 (épuisé).

Analyse théologique de la Règle de saint Benoît, La Colombe, Paris 1961 (épuisé).

La symbolique de la messe, La Colombe, Paris 1961 (épuisé).

Le mystère de l'Eglise. Dialogue entre M.-D. Philippe, o.p., et Albert Finet (« Verse et controverse », 3), Beauchesne, Paris 1967.

Le mystère du Christ crucifié et glorifié, 2^e éd., Sarment/Editions du Jubilé (collection « Aletheia »), Paris 1996.

« *Abba, Père* » (Αββὰ ὁ Πατήρ). Ed. bilingue, Ephèse Editions 1994 (épuisé).

L'Etoile du matin. Entretiens sur la Vierge Marie, Sarment/Editions du Jubilé, Paris 1995.

Suivre l'Agneau, Tome I, 2^e éd., Saint-Paul, Paris 1995. Tome II, Saint-Paul, Paris 1999. Tome III, Médiaspaul, Paris 2005.

« *J'ai soif* ». Entretiens sur la Sagesse de la Croix, Saint-Paul, Paris 1996.

Le mystère de Joseph, Saint-Paul, Paris 1997.

L'Acte d'offrande. Retraite avec la petite Thérèse, Saint-Paul, Paris 1997.

Le secret du Père, Saint-Paul, Paris 2000.

Trois mystères de miséricorde, Parole et Silence, Paris 2000.

Un feu sur la terre, Mame/Hommes de parole, 2001.

À l'âge de la lumière, avec Michel-Marie Zanotti Sorkine, Ad solem, Genève 2006.

Les béatitudes évangéliques. Une lumière chrétienne sur l'athéisme contemporain, Parole et Silence, Paris 2009.

L'amour personnel des époux, Parole et Silence, Paris 2009.

Ouvrages de pédagogie familiale

Au cœur de l'amour. Entretien sur l'amour, le mariage et la famille, Sarment/Editions du Jubilé, Paris 1987.

Liberté, vérité, amour, Sarment/Editions du Jubilé (collection « Aletheia »), Paris 1998 (nouvelle édition des *Questions disputées*, Beauchesne, Paris 1972).

Achévé d'imprimer en France
le 30 octobre 2009
sur les presses de



52200 Langres - Saints-Geosmes
Dépôt légal : novembre 2009 - N° d'imprimeur : 8209

Composition et mise en pages réalisées par
Sud Compo - 66140 - Canet en Roussillon
521/2009

Toute paternité vient de Dieu

Dans ces conférences, le père Marie-Dominique Philippe a eu à cœur de pénétrer plus avant dans le mystère de la paternité de Dieu, de qui vient toute paternité. Il apporte, en plus d'un regard de sagesse théologique, une lumière philosophique et pratique sur la paternité humaine. Les pères de famille chrétienne pourront donc, grâce à ces enseignements, approfondir de nombreux aspects de leur vie quotidienne, s'interroger sur ce qu'est la paternité dans ce qu'elle a de grand, de profond, mais aussi de conquérant, de difficile, et ainsi parvenir à mieux assumer à la fois les joies, les pauvretés et les luttes qui surviennent dans toute famille.

Répondant toujours par l'aspect de la finalité, le père Philippe désire répondre aux attentes les plus profondes du cœur de l'homme et redonner vie à ceux qui osent marcher sur ce chemin de vérité. Il soulève de nombreuses questions que se posent les pères de famille, jeunes ou moins jeunes, désireux de construire avec leur épouse un foyer où leurs enfants pourront eux-mêmes devenir des personnes libres, responsables d'elles-mêmes et capables de transmettre à d'autres ce qu'elles auront reçu.



Le père Marie-Dominique Philippe (1912-2006), dominicain, est l'une des grandes figures spirituelles de notre temps. Longtemps professeur de philosophie à l'Université de Fribourg (Suisse), et grand théologien, il a beaucoup prêché, auprès de publics très divers, et enseigné la philosophie et la théologie aux frères et sœurs de la Communauté Saint-Jean, dont il est le fondateur.



ISBN 978-2-84573-823-2

19 €